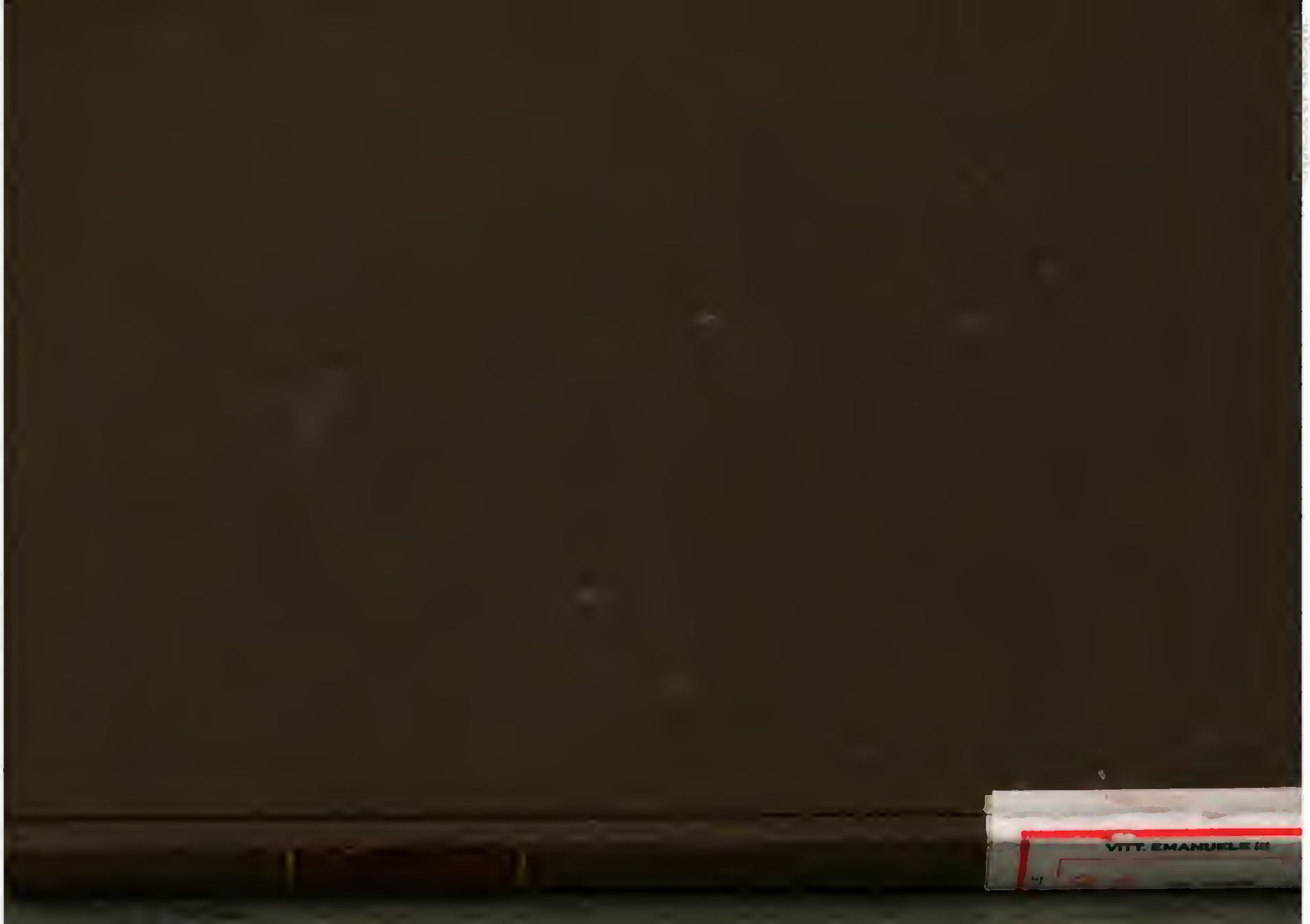

VITT. EMANUELE III

NAZIONALE
FONDO
DORIA
BIBLIOTECA
VITTORIO EM. III
NAPOLI

LA

PUCELLE.

Biblioteca Nazionale
NAPOLI
V. E. III

VOLTAIRE.

LA PUCELLE,

POEME EN XXI CHANTS,

AVEC LES NOTES ET LES VARIANTES.

EDITION CONFORME A L'ORIGINALE,
PUBLIÉE EN 1784.

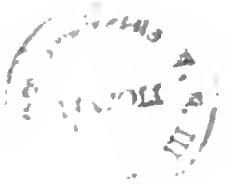
TOME PREMIER.

DE L'IMPRIMERIE
DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1789.

Fondo Doria
XIII 34 1

966186



AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

1784.

Ce poëme eſt un des ouvrages de M. de *Voltaire* qui ont excité en même tems et le plus d'entouſiaſme et les déclamations les plus violentes. Le jour où M. de *Voltaire* fut couronné au téâtre, les ſpectateurs, qui l'acompagnèrent en foule juſqu'à ſa maiſon, criaient également autour de lui : *Vive la Henriade*, *vive Mahomet*, *vive la Pucelle*. Nous croyons donc qu'il ne ſera pas inutile d'entrer dans quelques détails hiſtoriques ſur ce poëme.

Il fut commencé vers l'an 1730 : et juſqu'à l'époque où M. de *Voltaire* vint s'établir aux environs de Genève, il ne fut connu que des amis de l'auteur qui avaient des copies de quelques chants, et des ſociétés où *Thiriot* en récitait des morceaux détachés.

Vers la fin de l'année 1755, il en parut une édition imprimée, que M. de *Voltaire* se hâta de désavouer, et il en avait le droit. Non seulement cette édition avait été faite sur un manuscrit volé à l'auteur ou à ses amis, mais elle contenait un grand nombre de vers que M. de *Voltaire* n'avait point faits, et quelques autres qu'il ne pouvait pas laisser subsister, parce que les circonstances auxquelles ces vers faisaient allusion étaient changées : nous en donnerons plusieurs preuves dans les notes qui sont jointes au poëme. La morale permet à un auteur de désavouer les brouillons d'un ouvrage qu'on lui vole, et qu'on publie dans l'intention de le perdre. On atribue cette édition à *la Beaumelle*, et au capucin *Maubert* réfugié en Hollande. Cette entreprise devait leur raporter de l'argent, et compromettre M. de *Voltaire*. Ils y trouvaient

Leur bien premiérement, et puis le mal d'autrui.

Un libraire, nommé *Grasset*, eut même

l'impudence de propoſer à M. de *Voltaire* de lui payer un de ces manuſcrits volés, en le menaçant des dangers auxquels il s'expoſerait s'il ne l'achetait pas ; et le célèbre anatomiſte-poëte *Haller*, zélé proteſtant, protégea *Graſſet* contre M. de *Voltaire*. Nous voyons, par la lettre de l'auteur à l'académie françaiſe, que nous avons jointe à la préface, que cette première édition fut faite à Francfort, ſous le titre de Louvain. Il en parut, fort peu de tçms après, deux éditions ſemblables en Hollande.

Les premiers éditeurs, irrités du déſaveu de M. de *Voltaire*, conſigné dans les papiers publics, réimprimèrent la Pucelle en 1756, y joignirent le déſaveu pour s'en moquer, et pluſieurs piéces ſatiriques contre l'auteur. En ſe décelant ainſi eux-mêmes, ils empêchèrent une grande partie du mal qu'ils voulaient lui faire.

En 1757, il parut à Londre une autre édition de ce poëme, conforme aux

premières, et ornée de gravures d'auſſi bon goût que les vers des éditeurs. Les réimpreſſions ſe ſuccédèrent rapidement; et la Pucelle fut imprimée à Paris, pour la première fois, en 1759. Ce fut en 1762 ſeulement que M. de *Voltaire* publia une édition de ſon ouvrage, très diférente de toutes les autres. Ce poëme fut réimprimé à Genève en 1774, dans l'édition in-4°, avec quelques changemens et des additions aſſez conſidérables. C'eſt d'après cette dernière édition, revue et corigée encor ſur d'anciens manuſcrits, que nous donnons ici la Pucelle.

Pluſieurs entrepreneurs de librairie, en imprimant ce poëme, ont eu ſoin de raſſembler les variantes; ce qui nous a obligés de prendre le même parti dans cette édition. Cependant, comme parmi ces variantes il en eſt quelques-unes qu'il eſt impoſſible de regreter, qui ne peuvent apartenir à M. de *Voltaire*, et qui ont été ajoutées par les éditeurs pour remplir les

lacunes des morceaux que l'auteur n'avait pas achevés, nous avons cru pouvoir les ſuprimer, du moins en partie. L'impoſſibilité d'anéantir ce qui a été imprimé tant de fois, et la néceſſité de prouver aux lecteurs les interpolations des premiers éditeurs, ſont les ſeuls motifs qui nous aient engagés à conſerver un certain nombre de ces variantes.

Il nous reſte maintenant à défendre la Pucelle contre les hommes graves qui pardonnent beaucoup moins à M. de *Voltaire* d'avoir ri aux dépens de *Jeane d'Arc*, qu'à *Jean Cauchon*, évêque de Beauvais, de l'avoir fait brûler vive. Il nous paraît qu'il n'y a que deux eſpéces d'ouvrages qui puiſſent nuire aux mœurs: 1°. ceux où l'on établirait que les hommes peuvent ſe permettre ſans ſcrupule et ſans honte les crimes relatifs aux mœurs, tels que le viol, le rapt, l'adultère, la ſéduction, ou des actions honteuſes et dégoûtantes qui, ſans être des crimes, aviliſſent ceux qui les commettent;

2°. les ouvrages où l'on détaille certains rafinemens de débauche, certaines bizareries des imaginations libertines. Ces ouvrages peuvent être pernicieux, parce qu'il eſt à craindre qu'ils ne rendent les jeunes gens, qui les liſent avec avidité, inſenſibles aux plaiſirs honnêtes, à la douce et pure volupté qui naît de la nature. Or il n'y a rien dans la Pucelle qui puiſſe mériter aucun de ces reproches. Les peintures voluptueuſes des amours d'*Agnès* et de *Dorothée* peuvent amuſer l'imagination, et non la corrompre. Les plaiſanteries plus libres dont l'ouvrage eſt ſemé ne ſont ni l'apologie des actions qu'elles peignent, ni une peinture de ces actions, propre à égarer l'imagination. Ce poëme eſt un ouvrage deſtiné à donner des leçons de raiſon et de ſageſſe, ſous le voile de la volupté et de la folie. L'auteur peut y avoir bleſſé quelquefois le goût, et non la morale. Nous ne prétendons pas donner ce poëme pour un catéchiſme; mais il eſt du même genre que ces chanſons épicu-

riennes, ces couplets de table où l'on célébre l'insouciance dans la conduite, les plaisirs d'une vie voluptueuse, et la douceur d'une société libre, animée par la gaieté d'un repas. A-t-on jamais accusé les auteurs de ces chansons de vouloir établir qu'il falait négliger tous ses devoirs, passer sa vie dans les bras d'une femme, ou autour d'une table? non, sans doute : ils ont voulu dire seulement qu'il y avait plus de raison, d'innocence et de bonheur dans une vie voluptueuse et douce, que dans une vie occupée d'intrigues, d'ambition, d'avidité ou d'hipocrisie.

Cette espéce d'exagération, qui naît de l'entousiasme, est nécessaire dans la poësie. Viendra-t-il un tems où l'on ne parlera que le langage exact et sévère de la raison? Mais ce tems est bien éloigné de nous, car il faudrait que tous les hommes pussent entendre ce langage. Pourquoi donc ne serait-il point permis d'en emprunter un autre pour parler à

ceux qui n'entendent point celui-ci ? D'ailleurs ce mélange de dévotion, de libertinage et de férocité guerrière, peint dans la Pucelle, eſt l'image naïve des mœurs du tems (1). Voilà, à ce qu'il nous ſemble, dans quel eſprit les hommes ſévères doivent lire la Pucelle ; et nous eſpérons qu'ils ſeront moins promts à la condamner.

Enfin, ce poëme n'eût-il ſervi qu'à empêcher un ſeul libertin de devenir ſuperſtitieux et intolérant dans ſa vieilleſſe, il aurait fait plus de bien que toutes les plaiſanteries ne feront jamais de mal. Lorſqu'en jetant un coup d'œil atentif ſur le genre humain, on voit les droits des hommes, les devoirs ſacrés de l'humanité, ataqués et violés impunément,

(1) Un chanoine de Paris, *zélé bourguignon*, raporte en propres termes, dans ſes annales, que pluſieurs de nos compilateurs d'hiſtoires de France ont eu la bonté de copier, que ſous le régne de *Charle VI*, Dieu afligea la ville de Paris d'une toux générale, en punition de ce que les petits garçons chantaient dans les rues : *Votre . . . a la toux, commère ; votre . . . a la toux.*

l'eſprit humain abruti par l'erreur, la rage du fanatiſme et celle des conquêtes ou des rapines agiter ſourdement tant d'hommes puiſſans, les fureurs de l'ambition et de l'avarice exerçant partout leurs ravages avec impunité, et qu'on entend un prédicateur tonner contre les erreurs de la volupté, il ſemble voir un médecin apelé auprès d'un peſtiféré, s'ocuper gravement à le guérir d'un cor au pié.

Il ne ſera peut-être pas inutile d'examiner ici pourquoi l'on atache tant d'importance à l'auſtérité des mœurs. 1°. Dans les pays où les hommes ſont féroces, et où il y a de mauvaiſes lois, l'amour ou le goût du plaiſir produiſent de grands déſordres; et il a toujours été plus facile de faire des déclamations que de bonnes lois. 2°. Les vieillards, qui naturellement poſſédent toute l'autorité, et dirigent les opinions, ne demandent pas mieux que de crier contre des fautes qui ſont celles d'un

autre âge. 3°. La liberté des mœurs détruit le pouvoir des femmes, les empêche de l'étendre au delà du terme de la beauté. 4°. La plupart des hommes ne ſont ni voleurs, ni calomniateurs, ni aſſaſſins. Il eſt donc très naturel que partout les prêtres aient voulu exagérer les fautes de mœurs. Il y a peu d'hommes qui en ſoient exemts ; la plupart même mettent de l'amour propre à en commettre, ou du moins à en avoir envie : de manière que tout homme à qui on a inſpiré des ſcrupules ſur cet objet, devient l'eſclave du pouvoir ſacerdotal.

Les prêtres peuvent laiſſer en repos la conſcience des grands ſur leurs crimes ; et en leur inſpirant des remors ſur leurs plaiſirs, s'emparer d'eux, les gouverner, et faire d'un voluptueux un perſécuteur ardent et barbare. Ils n'ont que ce moyen de ſe rendre maîtres des femmes, qui pour la plupart n'ont à ſe reprocher que des fautes de ce genre. Ils s'aſſurent par

là un moyen de gouverner deſpotiquement les eſprits faibles, les imaginations ardentes, et ſurtout les vieillards qui, en expiation des vieilles fautes qu'ils ne peuvent plus répéter, ne demandent pas mieux que de dépouiller leurs héritiers en faveur des prêtres.

Nous obſerverons, en cinquième lieu, que ces mêmes fautes ſont préciſément celles pour leſquelles on peut ſe rendre ſévère en feſant le moins de ſacrifices. Il n'y a point de vertu qu'il ſoit ſi facile de pratiquer, ou de faire ſemblant de pratiquer, que la chaſteté ; il n'y en a point qui ſoit plus compatible avec l'abſence de toute vertu réelle, et l'aſſemblage de tous les vices : en ſorte que du moment où il eſt convenu d'y atacher une grande importance, tous les fripons ſont sûrs d'obtenir, à peu de frais, la conſidération publique.

Auſſi cherchez ſur tout le globe un pays où, nous ne diſons pas la pureté

qui tient à la ſimplicité, mais l'auſtérité de mœurs ſoit en grand crédit, et vous ferez sûrs d'y trouver tous les vices et tous les crimes, même ceux que la débauche fait commettre.

PREFACE

PREFACE

DE

DOM APULEIUS RISORIUS,

BENEDICTIN.

REMERCIONS la bonne ame par laquelle une Pucelle nous eſt venue. Ce poëme héroïque et moral fut compoſé vers l'an 1730, comme les doctes le ſavent, et comme il apert par pluſieurs traits de cet ouvrage. Nous voyons dans une lettre de 1740, imprimée dans le recueil des opuſcules d'un grand prince, ſous le nom du *Philoſophe de Sans-ſouci*, qu'une princeſſe d'Allemagne, à laquelle on avait prêté le manuſcrit, ſeulement pour le lire, fut ſi édifiée de la circonſpection qui régne dans un ſujet ſi ſcabreux, qu'elle paſſa un jour et une nuit à le faire copier, et à tranſcrire elle-même tous les endroits les plus moraux. C'eſt

cette même copie qui nous eſt enfin parvenue. On a ſouvent imprimé des lambeaux de notre Pucelle, et les vrais amateurs de la ſaine littérature ont été bien ſcandaliſés de la voir ſi horriblement défigurée (1). Des éditeurs l'ont donnée

(1) Lorſque ces éditions parurent, M. de *Voltaire* crut devoir les déſavouer par une lettre adreſſée à l'académie françaiſe. Nous plaçons ici cette lettre et la réponſe de M. *Duclos*, alors ſecrétaire de l'académie.

MESSIEURS,

Je crois qu'il n'apartient qu'à ceux qui ſont, comme vous, à la tête de la littérature, d'adoucir les nouveaux déſagrémens auxquels les gens de lettres ſont expoſés depuis quelques années. Lorſqu'on donne une piéce de téatre à Paris, ſi elle a un peu de ſuccès, on la tranſcrit d'abord aux repréſentations, et on l'imprime ſouvent pleine de fautes. Des curieux ſont-ils en poſſeſſion de quelques fragmens d'un ouvrage, on ſe hâte d'ajuſter ces fragmens comme on peut; on remplit les vides au haſard; et on donne hardiment, ſous le nom de l'auteur, un livre qui n'eſt pas le ſien. C'eſt à la fois le voler et le défigurer. C'eſt ainſi qu'on s'aviſa d'imprimer ſous mon nom, il y a deux ans, ſous le titre ridicule d'*Hiſtoire univerſelle*, deux petits volumes ſans ſuite et ſans ordre, qui ne contiendraient pas l'hiſtoire d'une ville, et où chaque date était une erreur: quand on ne peut imprimer l'ouvrage dont on eſt en poſſeſſion, on le vend en manuſcrit; et j'aprens qu'à préſent on débite

en quinze chants, d'autres en ſeize, d'autres en dix huit, d'autres en vingt quatre, tantôt en coupant un chant en deux, tantôt en rempliſſant des lacunes par des vers que le cocher de *Vertamont*,

de cette manière quelques fragmens informes et falſifiés des *mémoires* que j'avais amaſſés dans les archives publiques, ſur la guerre de 1741. On en uſe encor ainſi à l'égard d'une plaiſanterie faite, il y a plus de trente ans, ſur le même ſujet qui rendit *Chapelain* ſi fameux. Les copies manuſcrites qu'on m'en a envoyées de Paris ſont de telle nature qu'un homme qui a l'honneur d'être votre confrère, qui ſait un peu ſa langue, et qui a puiſé quelque goût dans votre ſociété et dans vos écrits, ne ſera jamais ſoupçonné d'avoir compoſé cet ouvrage tel qu'on le débite. On vient de l'imprimer d'une manière non moins ridicule et non moins révoltante. Ce poëme a été d'abord imprimé à Francfort, quoiqu'il ſoit annoncé de Louvain; et l'on vient d'en donner en Hollande deux éditions qui ne ſont pas plus exactes que la première.

Cet abus de nous atribuer des ouvrages que nous n'avons pas faits, de falſifier ceux que nous avons faits, et de vendre ainſi notre nom, ne peut être détruit que par le décri dans lequel ces œuvres de ténèbres doivent tomber. C'eſt à vous, Meſſieurs, et aux académies formées ſur votre modéle, dont j'ai l'honneur d'être aſſocié, que je dois m'adreſſer: lorſque des hommes comme vous élévent leur voix pour réprouver tous ces ouvrages que l'ignorance et l'avidité débitent, le public que vous éclairez eſt bientôt déſabuſé.

Je ſuis avec reſpect, &c.

ſortant du cabaret pour aller en bonne fortune, aurait déſavoués (*a*).

Réponſe de l'académie.

MONSIEUR,

L'académie eſt très ſenſible aux chagrins que vous cauſent les éditions furtives et défigurées dont vous vous plaignez : c'eſt un malheur atache à la célébrité. Ce qui doit vous conſoler, Monſieur, c'eſt de ſavoir que les lecteurs capables de ſentir le mérite de vos écrits ne vous atribueront jamais les ouvrages que l'ignorance et la malice vous imputent, et que tous les honnêtes gens partagent votre peine. En vous rendant compte des ſentimens de l'académie, je vous prie d'être perſuadé, &c. *Signé* DUCLOS, ſecrétaire.

Ce fut peu de tems après la date de ces lettres que parut une nouvelle édition de la Pucelle, où l'on eut ſoin de les inſérer, avec un avertiſſement et d'autres piéces ſatiriques contre M. de *Voltaire*; on peut conclure de là que ces premiers éditeurs étaient ſes ennemis, ou des hommes vils qui, pour tirer quelqu'argent d'un libraire, violaient un dépôt, et le falſifiaient en comprometant la fureté d'un grand homme.

(*a*) Dans les dernières éditions que des barbares ont faites de ce poëme, le lecteur eſt indigné de voir une multitude de vers tels que ceux-ci :

Chandos, ſuant et ſoufiant comme un bœuf,
Cherche du doigt ſi l'autre eſt une fille :
Au diable ſoit, dit-il, la ſotte aiguille !
Bientôt le diable emporte l'étui neuf ;
Il veut encor ſecouer ſa guenille...
Chacune avait ſon trot et ſon allure.

Voici donc *Jeane* dans toute ſa pureté. Nous craignons de faire un jugement téméraire en nommant l'auteur à qui on atribue ce poëme épique. Il ſufit que les lecteurs puiſſent tirer quelque inſtruction de la morale cachée ſous les allégories du poëme. Qu'importe de connaître l'auteur? il y a beaucoup d'ouvrages que les doctes et les ſages liſent avec délices, ſans ſavoir qui les a faits, comme le *Pervigilium Veneris*, la ſatire ſous le nom de *Pétrone*, et tant d'autres.

Ce qui nous conſole beaucoup, c'eſt qu'on trouvera dans notre Pucelle bien moins de choſes hardies et libres, que

On y dit de ſaint *Louis*:

Qu'il eût mieux fait, certe le pauvre ſire,
De ſe gaudir avec ſa Margoton...
Onc ne tâta de biſque d'ortolans, &c.

On y trouve *Calvin* du tems de *Charle VII*; tout eſt défiguré, tout eſt gâté par des abſurdités ſans nombre. C'eſt un capucin défroqué, lequel a pris le nom de *Maubert*, qui eſt l'auteur de cette infamie faite uniquement pour la canaille.

dans tous les grands hommes d'Italie qui ont écrit dans ce goût.

Verùm enim verò, à commencer par le *Pulci*, nous ferions bien fâchés que notre diſcret auteur eût aproché des petites libertés que prend ce docteur florentin dans ſon *Morgante*. Ce *Luigi Pulci*, qui était un grave chanoine, compoſa ſon poëme au milieu du quinzième ſiécle, pour la *Signora Lucrezia Tuornaboni*, mère de *Laurent de Médicis*, le magnifique; et il eſt raporté qu'on chantait le *Morgante* à la table de cette dame. C'eſt le ſecond poëme épique qu'ait eu l'Italie. Il y a eu de grandes diſputes parmi les ſavans, pour ſavoir ſi c'eſt un ouvrage ſérieux ou plaiſant.

Ceux qui l'ont cru ſérieux ſe fondent ſur l'exorde de chaque chant, qui commence par des verſets de l'Ecriture. Voici, par exemple, l'exorde du premier chant :

In principio erà il verbo appreſſo a Dio;
Ed erà Iddio il verbo, e'l verbo lui.
Queſto erà il principio al parer mio, &c.

Si le premier chant commence par l'évangile, le dernier finit par le *Salve Regina*; et cela peut juſtifier l'opinion de ceux qui ont cru que l'auteur avait écrit très ſérieuſement, puiſque dans ce tems-là, les piéces de téâtre qu'on jouait en Italie étaient tirées de la paſſion et des actes des ſaints.

Ceux qui ont regardé le *Morgante* comme un ouvrage badin n'ont conſidéré que quelques hardieſſes trop fortes, auxquelles le poëte s'abandonne.

Morgante demande à *Margutte* s'il eſt chrétien ou mahométan.

E ſe egli crede in Criſto ò in Maometto.
Riſpoſe allor Margutte, per dir tel' toſto:
Io non credo più al nero che al azurro;
Mà nel cappone ò leſſo ò voglia arroſto,
. . . . . .
Mà ſoprà tutto nel buon vino ho fede
. . . . . .
Or queſte ſon' trè virtù cardinali,
La gola, il dado, e'l culo come io t'o detto.

Vous remarquerez, s'il vous plaît, que le *Creſcembeni*, qui ne fait nulle

dificulté de ranger le *Pulci* parmi les vrais poëtes épiques, dit, pour l'excuſer, qu'il était l'écrivain de ſon tems le plus modeſte et le plus meſuré ; *il più modeſto e moderato ſcrittore.* Le fait eſt qu'il fut le précurſeur du *Boyardo* et de l'*Arioſte.* C'eſt par lui que les *Roland*, les *Renaud*, les *Olivier*, les *Dudon* furent célébres en Italie, et il eſt preſqu'égal à l'*Arioſte* pour la pureté de la langue.

On en a fait depuis peu une très belle édition *col' licenza di ſuperiori.* Ce n'eſt pas moi aſſurément qui l'ai faite ; et ſi notre Pucelle parlait auſſi impudemment que ce *Margutte*, fils d'un prêtre turc et d'une religieuſe grecque, je me garderais bien de l'imprimer.

On ne trouvera pas non plus dans *Jeane* les mêmes témérités que dans l'*Arioſte* ; on n'y verra point un ſaint *Jean* qui habite dans la lune, et qui dit :

Gli ſcrittori amo, e ſo il debto mio,
Che al voſtro mondo fù ſcrittore anchè io ;
E ben convenne al mio lodato Criſto
Rendermi guiderdon d'un ſi gran ſorte,

Cela

Cela eſt gaillard ; et ſaint *Jean* prend là une licence qu'aucun ſaint de la Pucelle ne prendra jamais. Il ſemble que *Jéſu* ne doive ſa divinité qu'au premier chapitre de ſaint *Jean*, et que cet évangéliſte l'ait flaté. Ce diſcours ſent un peu ſon ſocinien. Notre auteur diſcret n'a garde de tomber dans un tel excès.

C'eſt encor pour nous un grand ſujet d'édification, que notre modeſte auteur n'ait imité aucun de nos anciens romans, dont le ſavant *Huet*, évêque d'Avranches, et le compilateur abbé *Langlet* ont fait l'hiſtoire. Qu'on ſe donne ſeulement le plaiſir de lire *Lancelot du Lac*, au chapitre intitulé : *Comment Lancelot coucha avec la royne, et comment le fire de Lagant la reprint*; on verra quelle eſt la pudeur de notre auteur, en comparaiſon de nos auteurs antiques.

Mais *quid dicam* de l'hiſtoire merveilleuſe de *Gargantua*, dédiée au cardinal de *Tournon*? On ſait que le chapitre des

Torche-cu eſt un des plus modeſtes de l'ouvrage.

Nous ne parlons point ici des modernes ; nous dirons ſeulement que tous les vieux contes imaginés en Italie, et mis en vers par *la Fontaine*, ſont encor moins moraux que notre Pucelle. Au reſte, nous ſouhaitons à tous nos graves cenſeurs les ſentimens délicats du beau *Monroſe* ; à nos prudes, s'il y en a, la naïveté d'*Agnès*, et la tendreſſe de *Dorothée* ; à nos guerriers, le bras de la robuſte *Jeane* ; à tous les jéſuites, le caractère du bon confeſſeur *Boniſoux* ; à tous ceux qui tiennent une bonne maiſon, les atentions et le ſavoir-faire de *Boneau*.

Nous croyons d'ailleurs ce petit livre un reméde excellent contre les vapeurs qui afligent en ce tems-ci pluſieurs dames et pluſieurs abbés ; et quand nous n'aurions rendu que ce ſervice au public, nous croirions n'avoir pas perdu notre tems.

LA PUCELLE D'ORLEANS.

CHANT PREMIER.

Amours honnêtes de Charle VII et d'Agnès Sorel. Siége d'Orléans par les Anglais. Aparition de Saint Denis, &c.

Je ne suis né pour célébrer les saints : (*a*)
Ma voix est faible, et même un peu profane.
Il faut pourtant vous chanter cette Jeane
Qui fit, dit-on, des prodiges divins.
Elle afermit, de ses pucelles mains,
Des fleurs de lis la tige gallicane,
Sauva son roi de la rage anglicane,
Et le fit oindre au maître-autel de Reims.
Jeane montra sous féminin visage,
Sous le corset et sous le cotillon,
D'un vrai Roland le vigoureux courage.
J'aimerais mieux, le soir, pour mon usage,
Une beauté douce comme un mouton ;
Mais Jeane d'Arc eut un cœur de lion :
Vous le verrez, si lisez cet ouvrage.

Vous tremblerez de ſes exploits nouveaux ;
Et le plus grand de ſes rares travaux
Fut de garder un an ſon pucelage.

O Chapelain, toi dont le violon (*b*)
De diſcordante et gotique mémoire,
Sous un archet maudit par Apollon,
D'un ton ſi dur a raclé ſon hiſtoire ;
Vieux Chapelain, pour l'honneur de ton art,
Tu voudrais bien me prêter ton génie :
Je n'en veux point, c'eſt pour la Motte-Houdart, (*c*)
Quand l'Iliade eſt par lui traveſtie. (*d*)

Le bon roi Charle, au printems de ſes jours,
Au tems de pâque, en la cité de Tours,
A certain bal (ce prince aimait la danſe)
Avait trouvé, pour le bien de la France,
Une beauté nommée Agnès Sorel. (*e*)
Jamais l'Amour ne forma rien de tel.
Imaginez de Flore la jeuneſſe,
La taille et l'air de la nimphe des bois,
Et de Vénus la grâce enchantereſſe,
Et de l'Amour le ſéduiſant minois,
L'art d'Aracné, le doux chant des Sirènes :
Elle avait tout ; elle aurait dans ſes chaînes
Mis les héros, les ſages et les rois.
La voir, l'aimer, ſentir l'ardeur naiſſante
Des doux deſirs, et leur chaleur brûlante,
Lorgner Agnès, ſoupirer et trembler,
Perdre la voix en voulant lui parler,

Preſſer ſes mains d'une main careſſante,
Laiſſer briller ſa flâme impatiente,
Montrer ſon trouble, en cauſer à ſon tour,
Lui plaire enfin, fut l'afaire d'un jour.
Princes et rois vont très vîte en amour.
Agnès voulut, ſavante en l'art de plaire,
Couvrir le tout des voiles du miſtère,
Voiles de gaze, et que les courtiſans
Percent toujours de leurs yeux malfeſans.

POUR colorer comme on put cette afaire,
Le roi fit choix du conſeiller Boneau, (*f*)
Confident sûr et très bon tourangeau :
Il eut l'emploi qui certe n'eſt pas mince,
Et qu'à la cour, où tout ſe peint en beau,
Nous apelons être l'ami du prince,
Et qu'à la ville, et ſurtout en province,
Les gens groſſiers ont nommé maquereau.
Monſieur Boneau, ſur le bord de la Loire,
Etait ſeigneur d'un fort joli château.
Agnès un ſoir s'y rendit en bateau ;
Et le roi Charle y vint à la nuit noire.
On y ſoupa ; Boneau ſervit à boire ;
Tout fut ſans faſte, et non pas ſans aprêts.
Feſtins des Dieux, vous n'êtes rien auprès !
Nos deux amans, pleins de trouble et de joie,
Ivres d'amour, à leurs deſirs en proie,
Se renvoyaient des regards enchanteurs,
De leurs plaiſirs brûlans avancoureurs.
Les doux propos, libres ſans indécence,

Aiguillonnaient leur vive impatience.
Le prince en feu des yeux la devorait;
Contes d'amour d'un air tendre il ſeſait,
Et du genou le genou lui ſerrait.

Le ſouper fait, on eut une muſique
Italienne, en genre cromatique : (*g*)
On y mêla trois diférentes voix
Aux violons, aux flûtes, aux hautbois.
Elles chantaient l'allégorique hiſtoire
De ces héros qu'Amour avait domtés,
Et qui, pour plaire à de tendres beautés,
Avaient quité les ſureurs de la gloire.
Dans un réduit cette muſique était,
Près de la chambre où le bon roi ſoupait.
La belle Agnès, diſcrette et retenue,
Entendait tout, et d'aucun n'etait vue.

Deja la lune eſt au haut de ſon cours :
Voilà minuit; c'eſt l'heure des amours.
Dans une alcove artiſtement dorée,
Point trop obſcure, et point trop éclairée,
Entre deux draps que la Friſe a tiſſus,
D'Agnès Sorel les charmes ſont reçus.
Près de l'alcove une porte eſt ouverte,
Que dame Alix, ſuivante très experte,
En s'en allant oublia de fermer.
O vous, amans, vous qui ſavez aimer,
Vous voyez bien l'extrême impatience
Dont pétillait notre bon roi de France!

Sur ſes cheveux, en treſſe retenus,
Parfums exquis ſont déjà répandus.
Il vient, il entre au lit de ſa maîtreſſe;
Moment divin de joie et de tendreſſe;
Le cœur leur bat; l'amour et la pudeur
Au front d'Agnès ſont monter la rougeur.
La pudeur paſſe, et l'amour ſeul demeure.
Son tendre amant l'embraſſe tout à l'heure.
Ses yeux ardens, éblouis, enchantés,
Avidement parcourent ſes beautés.
Qui n'en ſerait en effet idolâtre?

Sous un cou blanc qui fait honte à l'albâtre,
Sont deux tétons ſéparés, faits au tour,
Allans, venans, arondis par l'Amour;
Leur boutonnet a la couleur des roſes.
Téton charmant, qui jamais ne repoſes,
Vous invitiez les mains à vous preſſer,
L'œil à vous voir, la bouche à vous baiſer.

Pour mes lecteurs tout plein de complaiſance,
J'allais montrer à leurs yeux ébaudis
De ce beau corps les contours arondis;
Mais la vertu qu'on nomme bienſeance
Vient arêter mes pinceaux trop hardis. (*k*)
Tout eſt beauté, tout eſt charme dans elle.
La volupté, dont Agnès a ſa part,
Lui donne encor une grâce nouvelle;
Elle l'anime: amour eſt un grand fard,
Et le plaiſir embélit toute belle.

Trois mois entiers nos deux jeunes amans
Furent livrés à ces raviſſemens.
Du lit d'amour ils vont droit à la table.
Un déjeûner, reſtaurant délectable,
Rend à leurs ſens leur première vigueur;
Puis, pour la chaſſe épris de même ardeur,
Ils vont tous deux ſur des chevaux d'Eſpagne,
Suivre cent chiens japans dans la campagne.
A leur retour on les conduit aux bains.
Pâtes, parfums, odeurs de l'Arabie,
Qui ſont la peau douce, fraîche et polie,
Sont prodigués ſur eux à pleines mains.

Le dîner vient; la délicate chère!
L'oiſeau du Phaſe et le coq de bruyère,
De vingt ragoûts l'aprêt délicieux,
Charment le nez, le palais et les yeux.
Du vin d'Aï la mouſſe pétillante,
Et du Tokai la liqueur jauniſſante, (*i*)
En chatouillant les fibres des cerveaux,
Y porte un feu qui s'exhale en bons mots,
Auſſi brillans que la liqueur légère
Qui monte et ſaute et mouſſe au bord du verre:
L'ami Boneau d'un gros rire aplaudit
A ſon bon roi qui montre de l'eſprit.
Le dîner fait, on digère, on raiſonne,
On conte, on rit, on médit du prochain,
On fait brailler des vers à maître Alain,
On fait venir des docteurs de Sorbonne,
Des perroquets, un ſinge, un arlequin.

Le ſoleil baiſſe ; une troupe choiſie
Avec le roi court à la comédie ;
Et ſur la fin de ce fortuné jour
Le couple heureux s'enivre encor d'amour.

PLONGÉS tous deux dans le ſein des délices,
Ils paraiſſaient en goûter les prémices.
Toujours heureux et toujours plus ardens,
Point de ſoupcons, encor moins de querelles,
Nulle langueur ; et l'Amour et le Tems
Auprès d'Agnès ont oublié leurs ailes.
Charle ſouvent diſait entre ſes bras,
En lui donnant des baiſers tout de flâme :
Ma chère Agnès, idole de mon ame,
Le monde entier ne vaut point vos apas.
Vaincre et régner, ce n'eſt rien que folie.
Mon Parlement me bannit aujourdui ; (*k*)
Au fier Anglais la France eſt aſſervie.
Ah ! qu'il ſoit roi, mais qu'il me porte envie ;
J'ai votre cœur, je ſuis plus roi que lui.

UN tel diſcours n'eſt pas trop héroïque,
Mais un héros, quand il tient dans un lit
Maîtreſſe honnête, et que l'amour le pique,
Peut s'oublier et ne ſait ce qu'il dit.

COMME il menait cette joyeuſe vie,
Tel qu'un abbé dans ſa graſſe abbaye,
Le prince anglais toujours plein de furie, (*l*)
Toujours aux champs, toujours armé, botté,

Le pot en tête et la dague au côté,
Lance en arêt, la vilière haussée,
Foulait aux piés la France terrassée.
Il marche, il vole, il renverse en son cours
Les murs épais, les menaçantes tours,
Répand le sang, prend l'argent, taxe, pille,
Livre aux soldats et la mère et la fille,
Fait violer des couvens de nonains,
Boit le muscat des pères Bernardins,
Frape en écus l'or qui couvre les saints,
Et, sans respect pour Jésu ni Marie,
De mainte eglise il fait mainte écurie :
Ainsi qu'on voit dans une bergerie
Des loups sanglans de carnage altérés,
Et sous leurs dents les troupeaux déchirés,
Tandis qu'au loin, couché dans la prairie,
Colin s'endort sur le sein d'Egérie,
Et que son chien près d'eux est occupé
A se saisir des restes du soupé.

Or, du plus haut du brillant apogée,
Séjour des Saints, et fort loin de nos yeux,
Le bon Denis, prêcheur de nos aïeux, (*m*)
Vit les malheurs de la France affligée,
L'état horrible où l'Anglais l'a plongée,
Paris aux fers, et le roi très chrétien
Baisant Agnès, et ne songeant à rien.
Ce bon Denis est patron de la France,
Ainsi que Mars fut le saint des Romains,
Ou bien Pallas chez les Athéniens.

Il faut pourtant en faire diférence ;
Un faint vaut mieux que tous les dieux païens.

Ah ! par mon chef, dit-il, il n'eſt pas juſte
De voir ainſi tomber l'empire auguſte
Où de la foi j'ai planté l'étendard :
Trône des lis, tu cours trop de haſard ;
Sang des Valois, je reſſens tes misères.
Ne ſoufrons pas que les ſuperbes frères
De Henri cinq, ſans droit et ſans raiſon, (*n*)
Chaſſent ainſi le fils de la maiſon.
J'ai, quoique faint, et Dieu me le pardonne,
Averſion pour la race bretonne :
Car, ſi j'en crois le livre des deſtins,
Un jour ces gens raiſonneurs et mutins
Se gauſſeront des faintes décrétales,
Déchireront les romaines annales,
Et tous les ans le pape brûleront.
Vengeons de loin ce ſacrilége afront :
Mes chers Français ſeront tous catoliques ;
Ces fiers Anglais ſeront tous hérétiques ;
Frapons, chaſſons ces dogues britanniques ;
Puniſſons-les par quelque nouveau tour,
De tout le mal qu'ils doivent faire un jour.

Des Gallicans ainſi parlait l'apôtre,
De maudiſſons lardant ſa patenôtre :
Et cependant que tout ſeul il parlait,
Dans Orléans un conſeil ſe tenait.
Par les Anglais cette ville bloquée,

Au roi de France allait être extorquée.
Quelques ſeigneurs et quelques conſeillers,
Les uns pédans et les autres guerriers,
Sur divers tons déplorant leur misère,
Pour leur refrain diſaient : Que faut-il faire ?
Poton, la Hire, et le brave Dunois, (*o*)
S'écriaient tous en ſe mordant les doigts :
Allons, amis, mourons pour la patrie ;
Mais aux Anglais vendons cher notre vie.
Le Richemont criait tout haut : Par Dieu,
Dans Orléans il faut mettre le feu ;
Et que l'Anglais, qui penſe ici nous prendre,
N'ait rien de nous que fumée et que cendre.

POUR la Trimouille, il diſait : C'eſt envain
Que mes parens me firent poitevin ;
J'ai dans Milan laiſſé ma Dorothée ;
Pour Orléans, hélas ! je l'ai quitée.
Je combatrai, mais je n'ai plus d'eſpoir :
Faut-il mourir, ô Ciel, ſans la revoir ?
Le préſident Louvet, grand perſonnage, (*p*)
Au maintien grave, et qu'on eût pris pour ſage,
Dit : Je voudrais que préalablement
Nous fiſſions rendre arêt de Parlement
Contre l'Anglais, et qu'en ce cas énorme
Sur toute choſe on procédât en forme.
Louvet était un grand clerc ; mais hélas !
Il ignorait ſon triſte et piteux cas :
S'il le ſavait, ſa gravité prudente
Procéderait contre ſa préſidente.

Le grand Talbot, le chef des aſſiégeans,
Brûle pour elle, et régne ſur ſes ſens :
Louvet l'ignore, et ſa mâle éloquence
N'a pour objet que de venger la France.
Dans ce conſeil de ſages, de héros,
On entendait les plus nobles propos ;
Le bien public, la vertu les inſpire :
Surtout l'adroit et l'éloquent la Hire
Parla long-tems, et pourtant parla bien ;
Ils diſaient d'or, et ne concluaient rien.

Comme ils parlaient, on vit par la fenêtre
Je ne ſais quoi dans les airs aparaître.
Un beau fantôme, au viſage vermeil,
Sur un rayon détaché du ſoleil,
Des cieux ouverts fend la voûte profonde,
Odeur de ſaint ſe ſentait à la ronde.
Le farfadet deſſus ſon chef avait
A deux pendans une mitre pointue
D'or et d'argent, ſur le ſommet fendue ;
Sa dalmatique au gré des vents flotait,
Son fróntbrillait d'une ſainte auréole, (*q*)
Son cou penché laiſſait voir ſon étole,
Sa main portait ce bâton paſtoral
Qui fut jadis *lituus* augural. (*r*)
A cet objet, qu'on diſcernait fort mal,
Voilà d'abord monſieur de la Trimouille,
Paillard dévot, qui prie et s'agenouille.
Le Richemont, qui porte un cœur de fer,
Blaſphémateur, jureur impitoyable,

Hauſſant la voix, dit que c'était le diable
Qui leur venait du fin fond de l'enfer;
Que ce ſerait choſe très agreable
Si l'on pouvait parler à Lucifer.
Maître Louvet s'en courut au plus vîte
Chercher un pot tout rempli d'eau bénite.
Poton, la Hire et Dunois ébahis,
Ouvrent tous trois de grands yeux ébaubis.
Tous les valets ſont couchés ſur le ventre.
L'objet aproche, et le ſaint fantôme entre
Tout doucement porté ſur ſon rayon;
Puis donne à tous ſa bénédiction.
Soudain chacun ſe ſigne et ſe proſterne.

Il les relève avec un air paterne;
Puis il leur dit: Ne faut vous effrayer;
Je ſuis Denis, et ſaint de mon metier. (*s*)
J'aime la Gaule, et l'ai catéchiſee,
Et ma bonne ame eſt très ſcandaliſée
De voir Charlot, mon filleul tant aimé,
Dont le pays en cendre eſt conſumé,
Et qui s'amuſe, au lieu de le défendre,
A deux tétons qu'il ne ceſſe de prendre.
J'ai réſolu d'aſſiſter aujourdui
Les bons Français qui combatent pour lui.
Je veux finir leur peine et leur misère.
Tout mal, dit-on, guérit par ſon contraire:
Or, ſi Charlot veut, pour une catin,
Perdre la France et l'honneur avec elle,
J'ai réſolu, pour changer ſon deſtin,

De me ſervir des mains d'une pucelle.
Vous, ſi d'en-haut vous deſirez les biens,
Si vos cœurs ſont et français et chrétiens,
Si vous aimez le roi, l'Etat, l'Egliſe,
Aſſiſtez-moi dans ma ſainte entrepriſe;
Montrez le nid où nous devons chercher
Ce vrai phénix que je veux dénicher.

Ainsi parla le vénérable ſire.
Quand il eut fait, chacun ſe prit à rire.
Le Richemont, né plaiſant et moqueur,
Lui dit : Ma foi, mon cher prédicateur,
Monſieur le ſaint, ce n'était pas la peine
D'abandonner le céleſte domaine
Pour demander à ce peuple méchant,
Ce beau joyau que vous eſtimez tant.
Quand il s'agit de ſauver une ville,
Un pucelage eſt une arme inutile.
Pourquoi d'ailleurs le prendre en ce pays?
Vous en avez tant dans le paradis!
Rome et Lorette ont cent fois moins de cierges
Que chez les ſaints il n'eſt là-haut de vierges.
Chez les Français, hélas, il n'en eſt plus.
Tous nos moutiers ſont à ſec là-deſſus.
Nos francs-archers, nos oficiers, nos princes,
Ont dès long-tems dégarni les provinces.
Ils ont tous fait, en dépit de vos ſaints,
Plus de bâtards encor que d'orphelins. (*t*)
Monſieur Denis, pour finir nos querelles,
Cherchez ailleurs, s'il vous plaît, des pucelles.

Le ſaint rougit de ce diſcours brutal ;
Puis auſſitôt il remonte à cheval
Sur ſon rayon, ſans dire une parole,
Pique des deux, et par les airs s'envole,
Pour déterrer, s'il peut, ce beau bijou,
Qu'on tient ſi rare, et dont il ſemble fou.
Laiſſons-le aller ; et tandis qu'il ſe perche
Sur l'un des traits qui vont porter le jour,
Ami lecteur, puiſſiez-vous en amour
Avoir le bien de trouver ce qu'il cherche !

Fin du premier Chant.

CHANT

CHANT II.

Jeane, armée par ſaint Denis, va trouver Charle VII à Tours : ce qu'elle fit en chemin, et comment elle eut ſon brevet de pucelle.

HEUREUX cent fois qui trouve un pucelage !
C'eſt un grand bien ; mais de toucher un cœur
Eſt à mon ſens un plus eher avantage.
Se voir aimé, c'eſt là le vrai bonheur.
Qu'importe, hélas ! d'arracher une fleur ?
C'eſt à l'amour à nous cueillir la roſe. (*a*)
De très grands elercs ont gâté par leur gloſe
Un ſi beau texte ; ils ont cru faire voir
Que le plaiſir n'eſt point dans le devoir.
Je veux contre eux faire un jour un beau livre ;
J'enſeignerai le grand art de bien vivre ;
Je montrerai qu'en réglant nos deſirs,
C'eſt du devoir que viennent nos plaiſirs.
Dans cette honnête et ſavante entrepriſe,
Du haut des cieux ſaint Denis m'aidera ;
Je l'ai chanté, ſa main me ſoutiendra.
En atendant il faut que je vous diſe
Quel fut l'effet de ſa ſainte entremiſe.

VERS les confins du pays champenois,
Où cent poteaux, marqués de trois merlettes, (*b*)

Diſaient aux gens : *En Lorraine vous êtes*,
Eſt un vieux bourg peu fameux autrefois ;
Mais il merite un grand nom dans l'hiſtoire ;
Car de lui vient le ſalut et la gloire
Des fleurs de lis et du peuple gaulois.
De Domremi chantons tous le village ;
Feſons paſſer ſon beau nom d'âge en âge.

O Domremi ! tes pauvres environs
N'ont ni muſcats, ni pêches, ni citrons,
Ni mine d'or, ni bon vin qui nous damne ;
Mais c'eſt à toi que la France doit Jeane.
Jeane y nâquit : certain curé du lieu, (*c*)
Feſant partout des ſerviteurs à Dieu,
Ardent au lit, à table, à la prière,
Moine autrefois, de Jeane fut le père ;
Une robuſte et graſſe chambrière
Fut l'heureux moule où ce paſteur jeta
Cette beauté, qui les Anglais domta.

Vers les ſeize ans, en une hôtellerie
On l'engagea pour ſervir l'écurie,
A Vaucouleurs ; et déjà de ſon nom
La Renommée empliſſait le canton.
Son air eſt fier, aſſuré, mais honnête ;
Ses grands yeux noirs brillent à fleur de tête ;
Trente deux dents d'une égale blancheur
Sont l'ornement de ſa bouche vermeille,
Qui ſemble aller de l'une à l'autre oreille,
Mais bien bordée et vive en ſa couleur,

Apétiſſante et fraîche par merveille.
Ses tétons bruns, mais fermes comme un roc,
Tentent la robe, et le caſque et le froc :
Elle eſt active, adroite, vigoureuſe ;
Et d'une main potelée et nerveuſe
Soutient fardeaux, verſe cent brocs de vin,
Sert le bourgeois, le noble, le robin :
Chemin feſant, vingt ſouflets diſtribue
Aux étourdis dont l'indiſcrette main
Va tâtonnant ſa cuiſſe ou gorge nue ;
Travaille et rit du ſoir juſqu'au matin,
Conduit chevaux, les panſe, abreuve, étrille,
Et les preſſant de ſa cuiſſe gentille,
Les monte à cru comme un ſoldat romain. (*d*)

O profondeur ! ô divine ſageſſe !
Que tu confons l'orgueilleuſe faibleſſe
De tous ces grands ſi petits à tes yeux !
Que les petits ſont grands quand tu le veux !
Ton ſerviteur Denis le bienheureux
N'alla rôder aux palais des princeſſes,
N'alla chez vous, meſdames les ducheſſes ;
Denis courut, amis, qui le croirait ?
Chercher l'honneur, où ? dans un cabaret.

Il était tems que l'apôtre de France
Envers ſa Jeane uſât de diligence.
Le bien public était en grand haſard.
De Satanas la malice eſt connue ;
Et ſi le ſaint fût arivé plus tard

D'un ſeul moment, la France était perdue. (*e*)
Un cordelier, qu'on nommait Grisbourdon,
Avec Chandos arivé d'Albion,
Etait alors dans cette hôtellerie :
Il aimait Jeane autant que ſa patrie,
C'était l'honneur de la penaillerie,
De tous côtés allant en miſſion,
Prédicateur, confeſſeur, eſpion,
De plus, grand clerc en la ſorcellerie, (*f*)
Savant dans l'art en Egypte ſacré,
Dans ce grand art cultivé chez les mages,
Chez les hebreux, chez les antiques ſages;
De nos ſavans dans nos jours ignoré :
Jours malheureux ! tout eſt dégénéré.

En feuilletant ſes livres de cabale,
Il vit qu'aux ſiens Jeane ſerait fatale,
Qu'elle portait deſſous ſon court jupon
Tout le deſtin d'Angleterre et de France.
Encouragé par la noble aſſiſtance
De ſon génie, il jura ſon cordon,
Son dieu, ſon diable, et ſaint François d'Aſſiſe,
Qu'à ſes vertus Jeane ſerait ſoumiſe,
Qu'il ſaiſirait ce beau palladion. (*g*)
Il s'écriait, en ſeſant l'oraiſon : (*h*)
Je ſervirai ma patrie et l'Egliſe ;
Moine et breton, je dois faire le bien
De mon pays, et plus encor le mien.
Au même tems, un ignorant, un ruſtre,
Lui diſputait cette conquête illuſtre :

Cet ignorant valait un cordelier,
Car vous ſaurez qu'il était muletier;
Le jour, la nuit, ofrant ſans fin, ſans terme,
Son lourd ſervice et l'amour le plus ferme.
L'ocaſion, la douce égalité,
Feſaient pencher Jeane de ſon côté;
Mais ſa pudeur triomphait de la flâme
Qui par les yeux ſe gliſſait dans ſon ame.
Le Grisbourdon vit ſa naiſſante ardeur:
Mieux qu'elle encor il liſait dans ſon cœur.
Il vint trouver ſon rival ſi terrible;
Puis il lui tint ce diſcours très plauſible:

PUISSANT héros, qui paſſez au beſoin
Tous les mulets commis à votre ſoin,
Vous méritez ſans doute la Pucelle;
Elle a mon cœur comme elle a tous vos vœux:
Rivaux ardens, nous nous craignons tous deux,
Et comme vous je ſuis amant fidelle.
Çà partageons, et, rivaux ſans querelle,
Tâtons tous deux de ce morceau friand
Qu'on pourait perdre en ſe le diſputant.
Conduiſez-moi vers le lit de la belle;
J'évoquerai le démon du dormir;
Ses doux pavots vont ſoudain l'aſſoupir,
Et tour à tour nous veillerons pour elle.

INCONTINENT le père au grand cordon.
Prend ſon grimoire, évoque le démon,
Qui de Morphée eut autreſois le nom.

Ce peſant diable eſt maintenant en France. (*i*)
Vers le matin, lorſque nos avocats
Vont s'enrouer à commenter Cujas,
Avec Meſſieurs il ronfle à l'audience.
L'après-dînée il aſſiſte aux ſermons
Des aprentis dans l'art des Maſſillons,
A leurs trois points, à leurs citations,
Aux lieux communs de leur belle éloquence.
Dans le parterre il vient bâiller le ſoir.

Aux cris du moine il monte en ſon char noir,
Par deux hiboux traîné dans la nuit ſombre;
Dans l'air il gliſſe, et doucement ſend l'ombre.
Les yeux fermés il arive en bâillant,
Se met ſur Jeane, et tâtonne et s'étend;
Et ſecouant ſon pavot narcotique,
Lui ſoufle au ſein vapeur ſoporifique.
Tel on nous dit que le moine Girard, (*k*)
En confeſſant la gentille Cadière,
Inſinuait de ſon ſoufle paillard
De diablotaux une ample fourmilière.

Nos deux galans, pendant ce doux ſommeil,
Aiguillonnés du démon du réveil,
Avaient de Jeane ôté la couverture.
Déjà trois dés, roulant ſur ſon beau ſein,
Vont décider, au jeu de ſaint Guilain,
Lequel des deux doit tenter l'avanture.
Le moine gagne; un ſorcier eſt heureux.
Le Grisbourdon ſe ſaiſit des enjeux;

Il fond ſur Jeane. O ſoudaine merveille !
Denis arive, et Jeane ſe réveille.
O Dieu, qu'un ſaint fait trembler tout pécheur !
Nos deux rivaux ſe renverſent de peur.
Chacun d'eux fuit, emportant dans le cœur
Avec la crainte un deſir de mal faire.
Vous avez vu ſans doute un commiſſaire
Cherchant de nuit un couvent de Vénus,
Un jeune eſſaim de tendrons demi-nus
Saute du lit, s'eſquive, ſe dérobe
Aux yeux hagards du noir pédant en robe.
Ainſi fuyaient mes paillards confondus.

Denis s'avance et reconforte Jeane,
Tremblante encor de l'atentat profane.
Puis il lui dit : Vaſe d'élection,
Le Dieu des rois, par tes mains innocentes,
Veut des Français venger l'opreſſion,
Et renvoyer dans les champs d'Albion
Des fiers Anglais les cohortes ſanglantes.
Dieu ſait changer, d'un ſouffle tout-puiſſant,
Le roſeau frêle en cédre du Liban,
Sécher les mers, abaiſſer les colines,
Du monde entier réparer les ruines.
Devant tes pas la foudre grondera ;
Autour de toi la terreur volera,
Et tu verras l'ange de la victoire
Ouvrir pour toi les ſentiers de la gloire.
Sûis-moi, renonce à tes humbles travaux ; (*l*)
Viens placer Jeane au nombre des héros.

A ce diſcours terrible et patétique, (*m*)
Très conſolant et très téologique,
Jeane étonnée, ouvrant un large bec,
Crut quelque tems que l'on lui parlait grec.
La grâce agit : cette auguſtine grâce
Dans ſon eſprit porte un jour efficace.
Jeane ſentit dans le fond de ſon cœur
Tous les élans d'une ſublime ardeur.
Non, ce n'eſt plus Jeane la chambrière,
C'eſt un héros, c'eſt une ame guerrière.

Tel un bourgeois humble, ſimple, groſſier,
Qu'un vieux richard a fait ſon héritier,
En un palais fait changer ſa chaumière :
Son air honteux devient démarche fière ;
Les grands ſurpris admirent ſa hauteur,
Et les petits l'apellent monſeigneur. (*n*)

Or, pour hâter leur auguſte entrepriſe,
Jeane et Denis s'en vont droit à l'égliſe.
Lors aparut deſſus le maître-autel
(Fille de Jean, quelle fut ta ſurpriſe !)
Un beau harnois tout frais venu du ciel :
Des arſenaux du terrible empirée,
En cet inſtant, par l'areange Michel,
La noble armure avait été tirée :
On y voyait l'armet de Débora ; (*o*)
Ce clou pointu, funeſte à Siſara ;
Le caillou rond, dont un berger fidelle
De Goliath entama la cervelle ;

Cette

Cette mâchoire avec quoi combatit
Le fier Samſon, qui ſes cordes rompit,
Lorſqu'il ſe vit vendu par ſa donzelle; (*p*)
Le coutelet de la belle Judith,
Cette beauté ſi galamment perfide,
Qui, pour le Ciel, faintement homicide,
Son cher amant maſſacra dans ſon lit.
A ces objets la ſainte émerveillée,
De cette armure eſt bientôt habillée:
Elle vous prend et caſque et corſelet,
Braſſards, cuiſſarts, baudrier, gantelet,
Lance, clou, dague, épieu, caillou, mâchoire,
Marche, s'eſſaie, et brûle pour la gloire.

TOUTE héroïne a beſoin d'un courſier;
Jeane en demande au triſte muletier:
Mais auſſitôt un âne ſe préſente,
Au beau poil gris, à la voix éclatante,
Bien étrillé, ſelle, bridé, ferré,
Portant arçons, avec chanfrein doré,
Caracolant, du pié frapant la terre,
Comme un courſier de Thrace ou d'Angleterre.

CE beau griſon deux ailes poſſédait
Sur ſon échine, et ſouvent s'en ſervait.
Ainſi Pégaſe, au haut des deux colines,
Portait jadis neuf pucelles divines;
Et l'hipogrife, à la lune volant,
Portait Aſtolphe au pays de ſaint Jean.
Mon cher lecteur veut connaître cet âne,

Qui vint alors ofrir ſa croupe à Jeane,
Il le ſaura, mais dans un autre chant : (*q*)
Je l'avertis cependant qu'il révère
Cet âne heureux, qui n'eſt pas ſans miſtère.

Sur ſon griſon Jeane a déjà ſauté ;
Sur ſon rayon Denis eſt remonté :
Tous deux s'en vont vers les rives de Loire,
Porter au roi l'eſpoir de la victoire.
L'âne tantôt trote d'un pié léger,
Tantôt s'éléve et fend les champs de l'air.
Le cordelier, toujours plein de luxure,
Un peu remis de ſa triſte avanture,
Uſant enfin de ſes droits de ſorcier,
Change en mulet le pauvre muletier,
Monte deſſus, chevauche, pique, et jure
Qu'il ſuivra Jeane au bout de la nature.
Le muletier en ſon mulet caché,
Bât ſur le dos, crut gagner au marché ;
Et du vilain l'ame terreſtre et craſſe,
A peine vit qu'elle eût changé de place.

Jeane et Denis s'en allaient donc vers Tours,
Chercher ce roi plongé dans les amours.
Près d'Orléans, comme enſemble ils paſsèrent,
L'oſt des Anglais de nuit ils traversèrent.
Ces fiers Bretons, ayant bu triſtement,
Cuvaient leur vin, dormaient profondément.
Tout était ivre, et goujats et vedettes :
On n'entendait ni tambours ni trompettes ;

L'un dans ſa tente était couché tout nu,
L'autre ronflait ſur ſon page étendu.

ALORS Denis, d'une voix paternelle,
Tint ces propos tout bas à la Pucelle :
Fille de bien, tu ſauras que Niſus, (r)
Etant un ſoir aux tentes de Turnus,
Bien ſecondé de ſon cher Euriale,
Rendit la nuit aux Rutulois fatale.
Le même advint au quartier de Rhéſus, (s)
Quand la valeur du preux fils de Tydée,
Par la nuit noire et par Ulyſſe aidée,
Sut envoyer, ſans danger, ſans effort,
Tant de Troyens du ſommeil à la mort.
Tu peux jouir de ſemblable victoire.
Parle, dis-moi, veux-tu de cette gloire?
Jeane lui dit : Je n'ai point lu l'hiſtoire ;
Mais je ſerais d'un courage bien bas,
De tuer gens qui ne combatent pas.

DISANT ces mots elle aviſe une tente,
Que les rayons de la lune brillante
Feſaient paraître à ſes yeux éblouis
Tente d'un chef ou d'un jeune marquis :
Cent gros flacons remplis de vin exquis
Sont tout auprès. Jeane avec aſſurance
D'un grand pâté prend les vaſtes debris,
Et boit ſix coups avec monſieur Denis,
A la ſanté de ſon bon roi de France.
La tente était celle de Jean Chandos, (t)

Fameux guerrier, qui dormait sur le dos.
Jeane saisit sa redoutable epée,
Et sa culote en velours découpée.
Ainsi jadis David, aimé de Dieu,
Ayant trouvé Saül en certain lieu,
Et lui pouvant ôter très bien la vie,
De sa chemise il lui coupa partie,
Pour faire voir à tous les potentats
Ce qu'il put faire, et ce qu'il ne fit pas.

PRÈS de Chandos était un jeune page
De quatorze ans, mais charmant pour son âge,
Lequel montrait deux globes faits au tour,
Qu'on aurait pris pour ceux du tendre Amour.
Non loin du page était une écritoire,
Dont se servait le jeune homme après boire,
Quand tendrement quelques vers il faisait
Pour la beauté qui son cœur seduisait.
Jeane prend l'encre, et sa main lui dessine
Trois fleurs de lis, juste dessous l'échine;
Présage heureux du bonheur des Gaulois,
Et monument de l'amour de ses rois.
Le bon Denis voyait, se pâmant d'aise,
Les lis Français sur une fesse anglaise.

QUI fut penaud le lendemain matin?
Ce fut Chandos, ayant cuvé son vin;
Car s'eveillant, il vit sur ce beau page
Les fleurs de lis. Plein d'une juste rage,
Il crie alerte, il croit qu'on le trahit;

A ſon épée il court auprès du lit ;
Il cherche envain, l'épée eſt diſparue ;
Point de culote ; il ſe frote la vue,
Il gronde, il crie, et penſe fermement
Que le grand diable eſt entré dans le camp.

Ah qu'un rayon de ſoleil et qu'un âne,
Cet âne ailé qui ſur ſon dos a Jeane,
Du monde entier feraient bientôt le tour !
Jeane et Denis arivent à la Cour.
Le doux prélat ſait par expérience
Qu'on eſt railleur à cette Cour de France.
Il ſe ſouvient des propos inſolens
Que Richemont lui tint dans Orléans,
Et ne veut plus, à pareille avanture,
D'un ſaint évêque expoſer la figure.
Pour ſon honneur il prit un nouveau tour ;
Il s'aſubla de la triſte encolure
Du bon Roger, ſeigneur de Baudricour, (*u*)
Preux chevalier et ferme catolique,
Hardi parleur, loyal et véridique,
Malgré cela pas trop mal à la Cour.

Eh ! jour de Dieu, dit-il, parlant au prince,
Vous languiſſez au fond d'une province,
Eſclave roi, par l'Amour enchaîné !
Quoi ! votre bras indignement repoſe !
Ce front royal, ce front n'eſt couronné
Que de tiſſus et de mirte et de roſe !
Et vous laiſſez vos cruels ennemis

Rois dans la France et ſur le trône aſſis !
Allez mourir, ou faites la conquête
De vos Etats ravis par ces mutins :
Le diadême eſt fait pour votre tête,
Et les lauriers n'atendent que vos mains.
Dieu dont l'eſprit alume mon courage,
Dieu dont ma voix annonce le langage,
De ſa faveur eſt prêt à vous couvrir.
Oſez le croire, oſez vous ſecourir :
Suivez du moins cette auguſte amazône ;
C'eſt votre apui, c'eſt le ſoutieu du trône ;
C'eſt par ſon bras que le maître des rois
Veut rétablir nos princes et nos lois.
Jeane avec nous chaſſera la famille
De cet anglais ſi terrible et ſi ſort :
Devenez homme, et ſi c'eſt votre ſort
D'être à jamais mené par une fille,
Fuyez au moins celle qui vous perdit,
Qui votre cœur dans ſes bras amolit ;
Et digne enfin de ce ſecours étrange,
Suivez les pas de celle qui vous venge.

Un roi de France eut toujours dans le cœur, (x)
Avec l'amour un très grand ſonds d'honneur.
Du vieux ſoldat le diſcours patétique
A diſſipé ſon ſommeil létargique,
Ainſi qu'un ange un jour du haut des airs,
De ſa trompette ébranlant l'univers,
Rouvrant la tombe, animant la pouſſière,
Rapellera les morts à la lumière :

Charle éveillé, Charle bouillant d'ardeur,
Ne lui répond qu'en s'écriant : aux armes !
Les ſeuls combats à ſes yeux ont des charmes.
Il prend ſa pique, il brûle de fureur.

BIENTOT après la première chaleur
De ces tranſports où ſon ame eſt en proie,
Il voulut voir ſi celle qu'on envoie
Vient de la part du Diable ou du Seigneur,
Ce qu'il doit croire, et ſi ce grand prodige
Eſt en effet ou miracle ou preſtige.
Donc ſe tournant vers la fière beauté,
Le roi lui dit, d'un ton de majeſté
Qui confondrait toute autre fille qu'elle :
Jeane, écoutez : Jeane, êtes-vous pucelle ?
Jeane lui dit : O grand Sire, ordonnez
Que médecins, lunettes ſur le nez,
Matrones, clercs, pédans, apoticaires,
Viennent ſonder ces féminins miſtères ;
Et ſi quelqu'un ſe connaît à cela,
Qu'il trouſſe Jeane, et qu'il regarde là.

A ſa réponſe et ſage et meſurée,
Le roi vit bien qu'elle était inſpirée.
Or ſus, dit-il, ſi vous en ſavez tant,
Fille de bien, dites-moi dans l'inſtant
Ce que j'ai fait cette nuit à ma belle ;
Mais parlez net. Rien du tout, lui dit-elle.
Le roi ſurpris ſoudain s'agenouilla,
Cria tout haut miracle, et ſe ſigna.

Incontinent la cohorte fourée,
Bonnet en tête, Hippocrate à la main,
Vient obſerver le pur et noble ſein
De l'amazône à leurs regards livrée : (*y*)
On la met nue : et monſieur le doyen,
Ayant le tout conſidéré très bien,
Deſſus, deſſous, expédie à la belle
En parchemin un brevet de pucelle.

L'ESPRIT tout fier de ce brevet ſacré,
Jeane ſoudain d'un pas délibéré
Retourne au roi, devant lui s'agenouille,
Et déployant la ſuperbe dépouille
Que ſur l'Anglais elle a priſe en paſſant :
Permets, dit-elle, ô mon maître puiſſant !
Que ſous tes lois la main de ta ſervante
Oſe venger la France gémiſſante.
Je remplirai les oracles divins :
J'oſe à tes yeux jurer par mon courage,
Par cette épée et par mon pucelage,
Que tu ſeras huilé bientôt à Reims.
Tu chaſſeras les anglaiſes cohortes,
Qui d'Orléans environnent les portes.
Viens acomplir tes auguſtes deſtins,
Viens, et de Tours abandonnant la rive,
Dès ce moment ſouſre que je te ſuive.

LES courtiſans autour d'elle preſſés,
Les yeux au ciel et vers Jeane adreſſés,
Batent des mains, l'admirent, la ſecondent.

Cent cris de joie à ſon diſcours répondent.
Dans cette foule il n'eſt point de guerrier
Qui ne voulût lui ſervir d'écuyer,
Porter ſa lance et lui donner ſa vie ;
Il n'en eſt point qui ne ſoit poſſédé
Et de la gloire, et de la noble envie
De lui ravir ce qu'elle a tant gardé.
Prêt à partir chaque oficier s'empreſſe :
L'un prend congé de ſa vieille maîtreſſe,
L'un ſans argent va droit à l'uſurier,
L'autre à ſon hôte, et compte ſans payer.
Denis a fait déployer l'oriflâme. (2)
A cet aſpect le roi Charle s'enflâme
D'un noble eſpoir à ſa valeur égal.
Cet étendard aux ennemis fatal,
Cette héroïne, et cet âne aux deux ailes,
Tout lui promet des palmes immortelles.

DENIS voulut, en partant de ces lieux,
Des deux amans épargner les adieux.
On eût verſé des larmes trop amères,
On eût perdu des heures toujours chères.

AGNÈS dormait, quoiqu'il fût un peu tard :
Elle était loin de craindre un tel départ.
Un ſonge heureux, dont les erreurs la frapent,
Lui retraçait des plaiſirs qui s'échapent.
Elle croyait tenir entre ſes bras
Le cher amant dont elle eſt ſouveraine ;
Songe flateur, tu trompais ſes apas :

Son amant fuit, et ſaint Denis l'entraîne.
Tel dans Paris un médecin prudent
Force au régime un malade gourmand,
A l'apétit ſe montre inexorable,
Et ſans pitié le fait ſortir de table.
Le bon Denis eut à peine arraché
Le roi de France à ſon charmant péché,
Qu'il courut vîte à ſon ouaille chère,
A ſa pucelle, à ſa fille guerrière.
Il a repris ſon air de bienheureux,
Son ton dévot, ſes plats et courts cheveux,
L'anneau béni, la croſſe paſtorale,
Ses gants, ſa croix, ſa mitre épiſcopale :
Va, lui dit-il, ſers la France et ton roi;
Mon œil benin ſera toujours ſur toi.
Mais au laurier du courage héroïque
Joins le roſier de la vertu pudique.
Je conduirai tes pas dans Orléans.
Lorſque Talbot, le chef des mécréans,
Le cœur ſaiſi du démon de luxure,
Croira tenir ſa préſidente impure,
Il tombera ſous ton robuſte bras.
Punis ſon crime, et ne l'imite pas.
Sois à jamais dévote avec courage.
Je pars; adieu; penſe à ton pucelage.
La belle en fit un ſerment ſolennel;
Et ſon patron repartit pour le Ciel.

Fin du ſecond Chant.

Biblioteca Nazionale
NAPOLI

Puis sur Bonneau se penchant d'un air tendre,
C'en est donc fait, dit-elle, on me trahit.
Chant 3e.

CHANT III.

Deſcription du palais de la Soliſe. Combat vers Orléans. Agnès ſe revêt de l'armure de Jeane pour aller trouver ſon amant : elle eſt priſe par les Anglais, et ſa pudeur ſoufre beaucoup.

Ce n'eſt le tout d'avoir un grand courage,
Un coup d'œil ferme au milieu des combats,
D'être tranquile à l'aſpect du carnage,
Et de conduire un monde de ſoldats ;
Car tout cela ſe voit en tous climats,
Et tour à tour ils ont cet avantage.
Qui me dira ſi nos ardens Français,
Dans ce grand art, l'art affreux de la guerre,
Sont plus ſavans que l'intrépide Anglais?
Si le Germain l'emporte ſur l'Ibère ?
Tous ont vaincu, tous ont été défaits.
Le grand Condé fut vaincu par Turenne ; (*a*)
Le fier Villars fut batu par Eugène. (*b*)
De Staniſlas le vertueux ſuport,
Ce roi ſoldat, don Quichotte du Nord,
Dont la valeur a paru plus qu'humaine,
N'a-t-il pas vu, dans le fond de l'Ukraine,
A Pultava tous ſes lauriers flétris (*c*)
Par un rival, objet de ſes mépris ?

Un beau ſecret ſerait, à mon avis,
De bien ſavoir éblouir le vulgaire,
De s'établir un divin caractère, (*d*)
D'en impoſer aux yeux des ennemis;
Car les Romains, à qui tout fut ſoumis,
Domtaient l'Europe au milieu des miracles.
Le Ciel pour eux prodigua les oracles.
Jupiter, Mars, Pollux et tous les Dieux
Guidaient leur aigle et combataient pour eux.
Le grand Bacchus qui mit l'Aſie en cendre,
L'antique Hercule et le fier Alexandre,
Pour mieux régner ſur les peuples conquis,
De Jupiter ont paſſé pour les fils:
Et l'on voyait les princes de la terre
A leurs genoux redouter le tonnerre,
Tomber du trône et leur ofrir des vœux.

Denis ſuivit ces exemples fameux; (*e*)
Il prétendit que Jeane la pucelle
Chez les Anglais paſsât même pour telle;
Et que Bedfort, et l'amoureux Talbot,
Et Tirconel, et Chandos l'indévot,
Cruſſent la choſe, et qu'ils viſſent dans Jeane
Un bras divin, fatal à tout profane.

Pour réuſſir en ce hardi deſſein,
Il s'en va prendre un vieux bénédictin,
Non tel que ceux dont le travail immenſe
Vient d'enrichir les libraires de France;
Mais un prieur engraiſſé d'ignorance,

Et n'ayant lu que ſon miſſel latin :
Frère Lourdis fut le bon perſonnage
Qui fut choiſi pour ce nouveau voyage.

DEVERS la lune, où l'on tient que jadis
Etait placé des fous le paradis, (*f*)
Sur les confins de cet abîme immenſe,
Où le Cahos, et l'Erèbe et la Nuit,
Avant les tems de l'univers produit,
Ont exercé leur aveugle puiſſance,
Il eſt un vaſte et caverneux ſéjour,
Peu careſſé des doux rayons du jour,
Et qui n'a rien qu'une lumière affreuſe,
Froide, tremblante, incertaine et trompeuſe :
Pour toute étoile on a des feux folets.
L'air eſt peuplé de petits farfadets.
De ce pays la reine eſt la Sotiſe.
Ce vieil enfant porte une barbe griſe,
Oeil de travers et bouche à la Danchet. (*g*)
Sa lourde main tient pour ſceptre un hochet :
De l'Ignorance elle eſt, dit-on, la fille.
Près de ſon trône eſt ſa ſotte famille,
Le fol Orgueil, l'Opiniâtreté,
Et la Pareſſe et la Crédulité.
Elle eſt ſervie, elle eſt flatée en reine ;
On la croirait en effet ſouveraine ;
Mais ce n'eſt rien qu'un fantôme impuiſſant,
Un Chilpéric, un vrai roi fainéant.
La Fourberie eſt ſon miniſtre avide.
Tout eſt réglé par ce maire perfide ;

Et la Sotiſe eſt ſon digne inſtrument.
Sa cour plénière eſt à ſon gré fournie
De gens profonds en fait d'aſtrologie,
Sûrs de leur art, à tous momens déçus,
Dupes, fripons, et partant toujours crus.
C'eſt là qu'on voit les maîtres d'alchimie
Feſant de l'or, et n'ayant pas un ſou,
Les Roſes-croix, et tout ce peuple fou
Argumentant ſur la téologie.

Le gros Lourdis, pour aller en ces lieux,
Fut donc choiſi parmi tous ſes confrères.
Lorſque la nuit couvrait le front des cieux
D'un tourbillon de vapeurs non légères,
Envelopé dans le ſein du repos,
Il fut conduit au paradis des ſots. (*k*)
Quand il y fut, il ne s'étonna guères :
Tout lui plaiſait, et même en arivant
Il crut encor être dans ſon couvent.

Il vit d'abord la ſuite emblématique
Des beaux tableaux de ce ſéjour antique.
Cacodémon, qui ce grand temple orna,
Sur la muraille à plaiſir griſonna
Un long croquis de toutes nos ſotiſes :
Traits d'étourdi, pas de clerc, balourdiſes,
Projets mal faits, plus mal exécutés,
Et tous les mois du Mercure vantés.
Dans cet amas de merveilles confuſes,
Parmi ces flots d'impoſteurs et de buſes,

On voit ſurtout un ſuperbe Ecoſſais ;
Laſs eſt ſon nom : nouveau roi des Français,
D'un beau papier il porte un diadême,
Et ſur ſon front il eſt écrit SYSTÊME ; (*i*)
Environné de grands balots de vent,
Sa noble main les donne à tout venant :
Prêtres, catins, guerriers, gens de juſtice,
Lui vont porter leur or par avarice.

AH quel ſpectacle ! ah, vous êtes donc là,
Tendre Eſcobar, ſufiſant Molina, (*k*)
Petit Doucin, dont la main pateline
Donne à baiſer une bulle divine, (*l*)
Que le Tellier lourdement fabriqua, (*m*)
Dont Rome même en ſecret ſe moqua,
Et qui chez nous eſt la noble origine
De nos partis, de nos diviſions,
Et qui pis eſt de volumes profonds,
Remplis, dit-on, de poiſons hérétiques,
Tous poiſons froids, et tous ſoporifiques !

LES combatans, nouveaux Bellérophons,
Dans cette nuit, montés ſur des chimères,
Les yeux bandés, cherchent leurs adverſaires ;
De longs fiflets leur ſervent de clairons ;
Et dans leur docte et ſainte frénéſie,
Ils vont frapant à grands coups de veſſie.
Ciel, que d'écrits, de diſquiſitions,
De mandemens, et d'explications,
Que l'on explique encor peur de s'entendre !

O chroniqueur des héros du Scamandre,
Toi qui jadis des grenouilles, des rats,
Si doctement as chanté les combats,
Sors du tombeau, viens célébrer la guerre
Que pour la bulle on fera sur la terre!
Le janséniſte, eſclave du deſtin,
Enfant perdu de la grâce eſficace,
Dans ſes drapeaux porte un Saint-Auguſtin,
Et pour plusieurs il marche avec audace. (*n*)
Les ennemis s'avancent tout courbés
Deſſus le dos de cent petits abbés.

Cessez, ceſſez, ô diſcordes civiles;
Tout va changer : place, place, imbéciles!
Un grand tombeau ſans ornement, ſans art,
Eſt élevé non loin de Saint-Médard. (*o*)
L'eſprit divin, pour éclairer la France,
Sous cette tombe enferme ſa puiſſance;
L'aveugle y court, et d'un pas chancelant,
Aux Quinze-vingts retourne en tâtonnant.
Le boiteux vient clopinant ſur la tombe,
Crie *hoſanna*, ſaute, gigote, et tombe.
Le ſourd aproche, écoute, et n'entend rien.
Tout auſſitôt de pauvres gens de bien
D'aiſe pâmés, vrais témoins de miracle,
Du bon Pâris baiſent le tabernacle. (*p*)
Frère Lourdis, fixant ſes deux gros yeux,
Voit ce ſaint œuvre, en rend grâces aux Cieux,
Joint les deux mains, et riant d'un ſot rire,
Ne comprend rien, et toute choſe admire.

Ah!

AH! le voici ce ſavant tribunal,
Moitié prélats et moitié monacal :
D'inquiſiteurs une troupe ſacrée,
Eſt là pour Dieu de sbires entourée.
Ces ſaints docteurs, aſſis en jugement,
Ont pour habit plumes de chat-huant ;
Oreilles d'âne ornent leur tête auguſte :
Et pour peſer le juſte avec l'injuſte,
Le vrai, le faux, balance eſt dans leurs mains.
Cette balance a deux larges baſſius ;
L'un tout comblé contient l'or qu'ils excroquent,
Le bien, le ſang des pénitens qu'ils croquent ;
Dans l'autre ſont bulles, breſs, orémus,
Beaux chapelets, ſcapulaires, agnus.
Aux piés bénis de la docte aſſemblée,
Voyez-vous pas le pauvre Galilée, (*q*)
Qui tout contrit leur demande pardon,
Bien condamné pour avoir eu raiſon?

MURS de Loudun, quel nouveau feu s'alume?
C'eſt un curé que le bûcher conſume :
Douze faquins ont déclaré ſorcier
Et fait griller meſſire Urbain Grandier. (*r*)

GALIGAÏ, ma chère maréchale, (*s*)
Du parlement, épaulé de maint pair,
La compagnie ignorante et vénale
Te fait chauſer en feu brillant et clair
Pour avoir fait pacte avec Lucifer.
Ah! qu'aux ſavans notre France eſt fatale!

Qu'il y fait bon croire au pape, à l'enfer,
Et ſe borner à ſavoir ſon *Pater* !
Je vois plus loin cet arêt autentique (*t*)
Pour Ariſtote et contre l'émétique.

VENEZ, venez, mon beau père Girard, (*u*)
Vous méritez un long article à part.
Vous voilà donc, mon confeſſeur de fille,
Tendre dévot qui prêchez à la grille :
Que dites-vous des pénitens apas
De ce tendron converti dans vos bras ?
J'eſtime fort cette douce avanture.
Tout eſt humain, Girard, en votre fait ;
Ce n'eſt pas là pécher contre nature :
Que de dévots en ont encor plus fait !
Mais, mon ami, je ne m'atendais guère
De voir entrer le diable en cette afaire.
Girard, Girard, tous vos acuſateurs,
Jacobin, carme, et feſeur d'ecriture,
Juges, témoins, ennemis, protecteurs,
Aucun de vous n'eſt ſorcier, je vous jure. (*x*)

LOURDIS enfin voit nos vieux parlemens
De vingt prélats brûler les mandemens,
Et par arêt exterminer la race
D'un certain fou qu'on nomme ſaint Ignace ;
Mais, à leur tour, eux-même on les proſcrit :
Queſnel en pleure, et ſaint Ignace en rit.
Paris s'émeut à leur deſtin tragique,
Et s'en conſole à l'opéra-comique.

O toi, Sotiſe ! ô groſſe déité,
De qui les flancs à tout âge ont porté
Plus de mortels que Cybèle féconde
N'avait jadis donné de dieux au monde,
Qu'avec plaiſir ton grand œil hébété
Voit tes enfans dont ma patrie abonde :
Sots traducteurs, et ſots compilateurs,
Et ſots auteurs, et non moins ſots lecteurs.
Je t'interroge, ô ſuprême Puiſſance !
Daigne m'aprendre, en cette foule immenſe,
De tes enfans qui ſont les plus chéris,
Les plus féconds en lourds et plats écrits,
Les plus conſtans à broncher comme à braire
A chaque pas dans la même carière :
Ah ! je connais que tes ſoins les plus doux
Sont pour l'auteur du journal de Trévoux.

TANDIS qu'ainſi Denis notre bon père
Devers la lune en ſecret préparait
Contre l'Anglais cet innocent miſtère,
Une autre ſcène en ce moment s'ouvrait
Chez les grands fous du monde ſublunaire.
Charle eſt déjà parti pour Orléans ;
Ses étendards flotent au gré des vents.
A ſes côtés Jeane, le caſque en tête,
Déjà de Reims lui promet la conquête.
Voyez-vous pas ces jeunes écuyers,
Et cette fleur de loyaux chevaliers ?
La lance au poing, cette troupe environne
Avec reſpect notre ſainte amazône.

Ainſi l'on voit le ſexe maſculin
A Fontevraux ſervir le féminin. (*y*)
Le ſceptre eſt là dans les mains d'une femme ;
Et père Anſelme eſt béni par madame.

LA belle Agnès, en ces cruels momens,
Ne voyant plus ſon amant qu'elle adore,
Céde au chagrin dont l'excès la dévore ;
Un froid mortel s'empare de ſes ſens.
L'ami Boneau, toujours plein d'induſtrie,
En cent façons la rapelle à la vie.
Elle ouvre encor ſes yeux, ces doux vainqueurs,
Mais ce n'eſt plus que pour verſer des pleurs.
Puis ſur Boneau ſe penchant d'un air tendre :
C'en eſt donc fait, dit-elle, on me trahit.
Où va-t-il donc ? que veut-il entreprendre ?
Etait-ce-là le ſerment qu'il me fit
Lorſqu'à ſa flâme il me fit condeſcendre ?
Toute la nuit il faudra donc m'étendre,
Sans mon amant, ſeule au milieu d'un lit : (*z*)
Et cependant cette Jeane hardie,
Non des Anglais, mais d'Agnès ennemie,
Va contre moi lui prévenir l'eſprit.
Ciel ! que je hais ces créatures fières,
Soldats en jupe, hommaſſes chevalières, (*aa*)
Du ſexe mâle afectant la valeur,
Sans poſſéder les agrémens du nôtre,
A tous les deux prétendant faire honneur,
Et qui ne ſont ni de l'un ni de l'autre.
Diſant ces mots elle pleure et rougit,

Frémit de rage, et de douleur gémit.
La jalouſie en ſes yeux étincelle ;
Puis tout à coup, d'une ruſe nouvelle
Le tendre Amour lui ſournit le deſſein.

VERS Orléans elle prend ſon chemin,
De dame Alix et de Boneau ſuivie.
Agnès arive en une hôtellerie,
Où dans l'inſtant, laſſe de chevaucher,
La fière Jeane avait été coucher.
Agnès atend qu'en ce logis tout dorme,
Et cependant ſubtilement s'informe
Où couche Jeane, où l'on met ſon harnois :
Puis dans la nuit ſe gliſſe en tapinois,
De Jean Chandos prend la culote et paſſe
Ses cuiſſes entre, et l'aiguillette lace ;
De l'amazône elle prend la cuiraſſe.
Le dur acier, forgé pour les combats,
Preſſe et meurtrit ſes membres délicats.
L'ami Boneau la ſoutient ſous les bras.

LA belle Agnès dit alors à voix baſſe :
Amour, Amour, maître de tous mes ſens,
Donne la force à cette main tremblante,
Fais-moi porter cette armure peſante,
Pour mieux toucher l'auteur de mes tourmens.
Mon amant veut une fille guerrière,
Tu fais d'Agnès un ſoldat pour lui plaire ;
Je le ſuivrai ; qu'il permette aujourdui
Que ce ſoit moi qui combate avec lui ;

Et ſi jamais la terrible tempête
Des dards anglais vient menacer ſa tête,
Qu'ils tombent tous ſur ces triſtes apas;
Qu'il ſoit du moins ſauvé par mon trépas;
Qu'il vive heureux, que je meure pâmée
Entre ſes bras, et que je meure aimée!
Tandis qu'ainſi cette belle parlait,
Et que Boneau ſes armes lui metait,
Le roi Charlot à trois milles était.

La tendre Agnès prétend à l'heure même,
Pendant la nuit, aller voir ce qu'elle aime.
Ainſi vêtue et pliant ſous le poids,
N'en pouvant plus, maudiſſant ſon harnois,
Sur un cheval elle s'en va juchée,
Jambe meurtrie, et la feſſe écorchée.
Le gros Boneau, ſur un normand monté,
Va lourdement et ronfle à ſon côté.
Le tendre Amour, qui craint tout pour la belle,
La voit partir, et ſoupire pour elle.

Agnès à peine avait gagné chemin,
Qu'elle entendit devers un bois voiſin
Bruit de chevaux, et grand cliquetis d'armes.
Le bruit redouble; et voici des gendarmes,
Vêtus de rouge; et pour comble de maux,
C'était les gens de monſieur Jean Chandos.
L'un d'eux s'avance, et demande *qui vive*?
A ce grand cri, notre amante naïve,
Songeant au roi, répondit ſans détour:

Je ſuis Agnès, vive France et l'Amour !
A ces doux noms, que le Ciel équitable
Voulut unir du nœud le plus durable,
On prend Agnès et ſon gros confident ;
Ils ſont tous deux menés incontinent
A ce Chandos qui, terrible en ſa rage,
Avait juré de venger ſon outrage,
Et de punir les brigands ennemis
Qui ſa culote et ſon fer avaient pris.

DANS ces momens où la main bienfeſante
Du doux ſommeil laiſſe nos yeux ouverts,
Quand les oiſeaux reprennent leurs concerts,
Qu'on ſent en ſoi ſa vigueur renaiſſante,
Que les deſirs, pères des voluptés,
Sont par les ſens dans notre ame excités :
Dans ces momens, Chandos, on te préſente
La belle Agnès, plus belle et plus brillante
Que le ſoleil au bord de l'Orient.
Que ſentis-tu, Chandos, en t'éveillant,
Lorſque tu vis cette nimphe ſi belle
A tes côtés, et tes grègues ſur elle ?

CHANDOS, preſſé d'un aiguillon bien vif,
La dévorait de ſon regard laſcif.
Agnès en tremble, et l'entend qui marmote
Entre ſes dents : *Je t'aurai ma culote* !
A ſon chevet d'abord il la fait ſeoir :
Quitez, dit-il, ma belle priſonnière,
Quitez ce poids d'une armure étrangère.

Ainſi parlant, plein d'ardeur et d'eſpoir,
Il la décaſque, il vous la décuiraſſe :
La belle Agnès s'en défend avec grâce ;
Elle rougit d'une aimable pudeur,
Penſant à Charle, et ſoumiſe au vainqueur.
Le gros Boneau, que le Chandos deſtine
Au digne emploi de chef de ſa cuiſine,
Va dans l'inſtant mériter cet honneur ;
Des boudins blancs il était l'inventeur,
Et tu lui dois, ô nation françaiſe !
Pâtés d'anguille, et gigots à la braiſe. (*bb*)

Monsieur Chandos, hélas ! que faites-vous ?
Diſait Agnès, d'un ton timide et doux.
Pardieu, dit-il, (tout héros anglais jure) (*cc*)
Quelqu'un m'a fait une ſanglante injure.
Cette culote eſt mienne ; et je prendrai
Ce qui fut mien où je le trouverai.
Parler ainſi, mettre Agnès toute nue,
C'eſt même choſe ; et la belle éperdue
Tout en pleurant était entre ſes bras,
Et lui diſait : Non, je n'y conſens pas.

Dans l'inſtant même un horrible fracas
Se fait entendre ; on crie : Alerte, aux armes.
Et la trompette, organe du trépas,
Sonne la charge, et porte les alarmes.
A ſon réveil, Jeane cherchant envain
L'afublement du harnois maſculin,
Son bel armet ombragé de l'aigrette,

Et

Et ſon haubert (*dd*), et ſa large braguette, (*ee*)
Sans raiſonner ſaiſit ſoudainement
D'un écuyer le dur acoutrement,
Monte à cheval ſur ſon âne, et s'écrie :
Venez venger l'honneur de la patrie.
Cent chevaliers s'empreſſent ſur ſes pas,
Ils ſont ſuivis de ſix cents vingt ſoldats.

FRERE Lourdis en ce moment de criſe,
Du beau palais où régne la Sotiſe,
Eſt deſcendu chez les Anglais guerriers,
Environné d'atomes tout groſſiers,
Sur ſon gros dos portant balourderies,
Oeuvres de moine et belles âneries.
Ainſi bâté, ſitôt qu'il ariva,
Sur les Anglais ſa robe il ſecoua,
Son ample robe ; et dans leur camp verſa
Tous les tréſors de ſa craſſe ignorance,
Tréſors communs au bon pays de France.
Ainſi des nuits la noire déité,
Du haut d'un char d'ébène marqueté,
Répand ſur nous les pavots et les ſonges,
Et nous endort dans le ſein des menſonges.

Fin du troiſième Chant.

CHANT IV.

Jeane et Dunois combatent les Anglais. Ce qui leur arive dans le château d'Hermaphrodix.

Si j'étais roi, je voudrais être juſte,
Dans le repos maintenir mes ſujets,
Et tous les jours de mon empire auguſte
Seraient marqués par de nouveaux bienfaits.
Que ſi j'étais contrôleur des finances,
Je donnerais à quelques beaux eſprits,
Par ci, par là, de bonnes ordonnances;
Car après tout leur travail vaut ſon prix.
Que ſi j'étais archevêque à Paris,
Je tâcherais avec le moliniſte
D'aprivoiſer le rude janſéniſte:
Mais ſi j'aimais une jeune beauté,
Je ne voudrais m'éloigner d'auprès d'elle;
Et chaque jour une fête nouvelle,
Chaſſant l'ennui de l'uniformité,
Tiendrait ſon cœur en mes fers arêté.
Heureux amans, que l'abſence eſt cruelle!
Que de dangers on eſſuie en amour!
On riſque, hélas! dès qu'on quite ſa belle,
D'être cocu deux ou trois fois par jour.

Le preux Chandos à peine avait la joie
De s'ébaudir ſur ſa nouvelle proie,

Que tout à coup Jeane de rang en rang
Porte la mort, et fait couler le ſang.
De Débora la redoutable lance
Perce Dildo ſi fatal à la France,
Lui qui pilla les tréſors de Clairvaux,
Et viola les ſœurs de Fontevraux.
D'un coup nouveau les deux yeux elle crève
A Fonkinar digne d'aller en Grève :
Cet impudent, né dans les durs climats
De l'Hibernie, au milieu des frimats,
Depuis trois ans feſait l'amour en France,
Comme un enfant de Rome ou de Florence.
Elle terraſſe, et milord Halifax,
Et ſon couſin l'impertinent Borax,
Et Midarblou qui renia ſon père,
Et Bartonay qui fit cocu ſon frère.
A ſon exemple on ne voit chevalier,
Il n'eſt gendarme, il n'eſt bon écuyer,
Qui dix anglais n'enfile de ſa lance.
La mort les ſuit, la terreur les devance.
Ils croient voir en ce moment affreux
Un dieu puiſſant qui combat avec eux.

PARMI le bruit de l'horrible tempête,
Frère Lourdis criait à pleine tête :
Elle eſt pucelle; Anglais, frémiſſez tous,
C'eſt ſaint Denis qui l'arme contre vous;
Elle eſt pucelle, elle a fait des miracles;
Contre ſon bras vous n'avez point d'obſtacles.
Vite à genoux, excrémens d'Albion,

Demandez-lui ſa bénédiction.
Le fier Talbot, écumant de colère,
Incontinent fait empoigner le frère ;
On vous le lie ; et le moine content,
Sans s'émouvoir, continuait, criant :
Je ſuis martir ; Anglais, il faut me croire ;
Elle eſt pucelle ; elle aura la victoire.

L'HOMME eſt crédule, et dans ſon faible cœur
Tout eſt reçu ; c'eſt une molle argile.
Mais que ſurtout il paraît bien facile
De nous ſurprendre, et de nous faire peur !
Du bon Lourdis le diſcours extatique,
Fit plus d'effet ſur le cœur des ſoldats,
Que l'amazône et ſa troupe héroïque
N'en avaient fait par l'effort de leurs bras.
Ce vieil inſtinct qui fait croire aux prodiges,
L'eſprit d'erreur, le trouble, les vertiges, (*a*)
La froide crainte, et les illuſions,
Ont fait tourner la tête des Bretons.
De ces Bretons la nation hardie
Avait alors peu de philoſophie ;
Maints chevaliers étaient des eſprits lourds ;
Les beaux eſprits ne ſont que de nos jours.

LE preux Chandos, toujours plein d'aſſurance,
Criait aux ſiens : Conquérans de la France,
Marchez à droite. Il dit, et dans l'inſtant
On tourne à gauche, et l'on fuit en jurant.
Ainſi jadis dans ces plaines fécondes,

Que de l'Euphrate environnent les ondes,
Quand des humains l'orgueil capricieux
Voulut bâtir près des voûtes des cieux, (*b*)
Dieu ne voulant d'un pareil voiſinage,
En cent jargons tranſmua leur langage.
Sitôt qu'un d'eux à boire demandait,
Plâtre ou mortier d'abord on lui donnait,
Et cette gent, de qui Dieu ſe moquait,
Se ſépara, laiſſant là ſon ouvrage.

On fait bientôt aux remparts d'Orléans
Ce grand combat contre les aſſiegeans.
La Renommée y vole à tire d'aile,
Et va prônant le nom de la Pucelle :
Vous connaiſſez l'impétueuſe ardeur
De nos Français ; ces fous ſont pleins d'honneur :
Ainſi qu'au bal ils vont tous aux batailles.
Déjà Dunois, la gloire des bâtards,
Dunois qu'en Grèce on aurait pris pour Mars,
Et la Trimouille, et la Hire, et Saintrailles,
Et Richemont, ſont ſortis des murailles,
Croyant déjà chaſſer les ennemis,
Et criant tous : Où ſont-ils ? où ſont-ils ?

Ils n'étaient pas bien loin ; car près des portes
Sire Talbot, homme de très grand ſens,
Pour s'opoſer à l'ardeur de nos gens,
En embuſcade avait mis dix cohortes.
Sire Talbot a, depuis plus d'un jour,
Juré tout haut par ſaint George, et l'Amour,

Qu'il entrerait dans la ville aſſiégée.
Son ame était vivement partagée :
Du gros Louvet la ſuperbe moitié
Avait pour lui plus que de l'amitié ;
Et ce héros, qu'un noble eſpoir enflâme,
Veut conquérir, et la ville, et ſa dame.
Nos chevaliers à peine ont fait cent pas
Que ce Talbot leur tombe ſur les bras ;
Mais nos Français ne s'étonnèrent pas.

Champs d'Orléans, noble et petit théâtre
De ce combat terrible, opiniâtre,
Le ſang humain dont vous fûtes couverts
Vous engraiſſa pour plus de cent hivers.
Jamais les champs de Zama (*c*), de Pharſale, (*d*)
De Malplaquet la campagne fatale, (*e*)
Célèbres lieux couverts de tant de morts,
N'ont vu tenter de plus hardis efforts.
Vous euſſiez vu les lances hériſſées,
L'une ſur l'autre en cent tronçons caſſées ;
Les écuyers, les chevaux renverſés,
Deſſus leurs piés dans l'inſtant redreſſés ;
Le feu jaillir des coups de cimeterre,
Et du ſoleil redoubler la lumière ;
De tous côtés, voler, tomber à bas
Epaules, nez, mentons, piés, jambes, bras.

Du haut des cieux les anges de la guerre,
Le fier Michel, et l'exterminateur,
Et des Perſans le grand flagellateur, (*f*)

Avaient les yeux atachés ſur la terre,
Et regardaient ce combat plein d'horreur.
Michel alors prit la vaſte balance (*g*)
Où dans le ciel on pèſe les humains;
D'une main sûre il peſa les deſtins,
Et les héros d'Angleterre et de France.
Nos chevaliers peſés exactement,
Légers de poids par malheur ſe trouvèrent;
Du grand Talbot les deſtins l'emportèrent;
C'était du Ciel un ſecret jugement.
Le Richemont ſe voit incontinent
Percé d'un trait de la hanche à la feſſe;
Le vieux Saintraille au deſſus du genou;
Le beau la Hire, ah! je n'oſe dire où,
Mais que je plains ſa gentille maîtreſſe!
Dans un marais la Trimouille enfoncé
N'en put ſortir qu'avec un bras caſſé:
Donc à la ville il falut qu'ils revinſſent
Tout éclopés, et qu'au lit ils ſe tinſſent.
Voilà comment ils furent bien punis;
Car ils s'étaient moqués de ſaint Denis.

Comme il lui plaît Dieu fait juſtice ou grâce.
Queſnel l'a dit, nul ne peut en douter. (*h*)
Or il lui plut le bâtard excepter
Des étourdis dont il punit l'audace.
Un chacun d'eux, laidement ajuſté,
S'en retournait ſur un brancard porté,
En maugréant et Jeane, et ſa fortune.
Dunois, n'ayant égratignure aucune,

Pouſſe aux Anglais plus promt que les éclairs :
Il fend leurs rangs, ſe fait jour à travers,
Paſſe, et ſe trouve aux lieux où la Pucelle
Fait tout tomber, où tout fuit devant elle.

Quand deux torrens, l'effroi des laboureurs,
Précipités du ſommet des montagnes,
Mêlent leurs flots, aſſemblent leurs fureurs,
Ils vont noyer l'eſpoir de nos campagnes :
Plus dangereux étaient Jeane et Dunois,
Unis enſemble, et frapant à la fois.
Dans leur ardeur ſi bien ils s'emportèrent,
Si rudement les Anglais ils chaſsèrent,
Que de leurs gens bientôt ils s'écartèrent.
La nuit ſurvint ; Jeane, et l'autre héros,
N'entendant plus ni Français ni Chandos,
Font tous deux halte, en criant *vive France*,
Au coin d'un bois où régnait le ſilence :
Au clair de lune ils cherchent le chemin,
Ils viennent, vont, tournent, le tout envain :
Enfin, rendus ainſi que leur monture,
Mourans de faim, et laſſés de chercher,
Ils maudiſſaient la fatale avanture
D'avoir vaincu ſans ſavoir où coucher.
Tel un vaiſſeau ſans voile, ſans bouſſole,
Tournoie au gré de Neptune et d'Eole.

Un certain chien, qui paſſa tout auprès,
Pour les ſauver ſembla venir exprès ;
Ce chien aproche, il jape, il leur fait fête ;

Virant ſa queue, et portant haut ſa tête,
Devant eux marche ; et ſe tournant cent fois,
Il paraiſſait leur dire en ſon patois :
Venez par là, Meſſieurs, ſuivez-moi vîte ;
Venez, vous dis-je, et vous aurez bon gîte.
Nos deux héros entendirent fort bien
Par ſes façons ce que voulait ce chien.
Ils ſuivent donc, guidés par l'eſpérance,
En priant Dieu pour le bien de la France,
En ſe feſant tous deux de tems en tems
Sur leurs exploits de très beaux complimens.
Du coin laſcif d'une vive prunelle
Dunois lorgnait malgré lui la Pucelle ;
Mais il ſavait qu'à ſon bijou caché
De tout l'Etat le ſort eſt atachè,
Et qu'à jamais la France eſt ruinée,
Si cette fleur ſe cueille avant l'année.
Il étoufait noblement ſes deſirs,
Et préférait l'Etat à ſes plaiſirs.
Et cependant, quand la route mal sûre
De l'âne ſaint feſait clocher l'allure,
Dunois ardent, Dunois oficieux,
De ſon bras droit retenait la guerrière,
Et Jeane d'Arc, en clignotant des yeux,
De ſon bras gauche étendu par derrière
Serrait auſſi ce héros vertueux :
Dont il advint, tandis qu'ils chevauchèrent,
Que très ſouvent leurs bouches ſe touchèrent,
Pour ſe parler tous les deux de plus près
De la patrie et de ſes intérêts.

On m'a conté, ma belle Koniſmare, (*i*)
Que Charle douze, en ſon humeur bizare,
Vainqueur des rois, et vainqueur de l'amour,
N'oſa t'admettre à ſa brutale cour.
Charle craignit de te rendre les armes;
Il ſe ſentit, il évita tes charmes :
Mais tenir Jeane, et ne point y toucher,
Se mettre à table, avoir faim ſans manger,
Cette victoire était cent fois plus belle.
Dunois reſſemble à Robert d'Arbriſſelle, (*k*)
A ce grand ſaint qui ſe plut à coucher
Entre les bras de deux nonnes feſſues,
A careſſer quatre cuiſſes dodues,
Quatre tétons, et le tout ſans pécher.

Au point du jour aparut à leur vue
Un beau palais d'une vaſte étendue :
De marbre blanc était bâti le mur;
Une dorique, et longue colonnade,
Porte un balcon formé de jaſpe pur;
De porcelaine était la baluſtrade.
Nos paladins enchantés, éblouis,
Crurent entrer tout droit en paradis.
Le chien aboie; auſſitôt vingt trompettes
Se font entendre, et quarante eſtafiers
A pourpoints d'or, à brillantes braguettes,
Viennent s'ofrir à nos deux chevaliers.
Très galamment deux jeunes écuyers
Dans le palais par la main les conduiſent,
Dans des bains d'or filles les introduiſent

Honnêtement ; puis lavés, eſſuyés,
D'un déjeûner amplement feſtoyés,
Dans de beaux lits brodés ils ſe couchèrent,
Et juſqu'au ſoir en hèros ils ronflèrent.

Il faut ſavoir que le maître et ſeigneur
De ce logis, digne d'un empereur,
Etait le fils de l'un de ces génies
Des vaſtes cieux habitans éternels,
De qui ſouvent les grandeurs infinies
S'humaniſaient chez les faibles mortels.
Or cet eſprit, mêlant ſa chair divine
Avec la chair d'une bénédictine,
En avait eu le noble Hermaphrodix,
Grand nécromant, et le très digne fils
De cet incube, et de la mère Alix.
Le jour qu'il eut quatorze ans acomplis,
Son géniteur deſcendant de ſa ſphère,
Lui dit : Enfant, tu me dois la lumière ;
Je viens te voir, tu peux former des vœux ;
Souhaite, parle, et je te rends heureux.
Hermaphrodix né très voluptueux,
Et digne en tout de ſa belle origine,
Dit : Je me ſens de race bien divine,
Car je raſſemble en moï tous les deſirs ;
Et je voudrais avoir tous les plaiſirs.
De voluptés raſſaſiez mon ame ;
Je veux aimer comme homme, et comme femme,
Etre la nuit du ſexe féminin,
Et tout le jour du ſexe maſculin.

L'incube dit : *Tel ſera ton deſtin ;*
Et dès ce jour la ribaude figure
Jouit des droits de ſa double nature. (*l*)
Ainſi Platon, le confident des dieux, (*m*)
A prétendu que nos premiers aïeux,
D'un pur limon pétri de mains divines
Nés tous parfaits, et nommés androgines,
Egalement des deux ſexes pourvus,
Se ſuffiſaient par leurs propres vertus.

HERMAPHRODIX était bien au deſſus ;
Car ſe donner du plaiſir à ſoi-même,
Ce n'eſt pas là le ſort le plus divin ;
Il eſt plus beau d'en donner au prochain,
Et deux à deux eſt le bonheur ſuprême.
Ses courtiſans diſaient que tour à tour
C'était Vénus, c'était le tendre Amour :
De tous côtés ils lui cherchaient des filles,
Des bacheliers ou des veuves gentilles.

HERMAPHRODIX avait oublié net
De demander un don plus néceſſaire,
Un don ſans quoi nul plaiſir n'eſt parfait,
Un don charmant ; eh quoi ? celui de plaire.
Dieu, pour punir cet effréné paillard,
Le fit plus laid que Samuel Bernard ;
Jamais ſes yeux ne firent de conquêtes ;
C'eſt vainement qu'il prodiguait les fêtes,
Les longs repas, les danſes, les concerts ;
Quelquefois même il compoſait des vers.

Mais quand le jour il tenait une belle,
Et quand la nuit ſa vanité ſemelle
Se ſoumetait à quelque audacieux,
Le Ciel alors trahiſſait tous ſes vœux;
Il recevait pour toutes embraſſades,
Mépris, dégoûts, injures, rebuſades.
Le juſte Ciel lui feſait bien ſentir
Que les grandeurs ne ſont pas du plaiſir.

QUOI! diſait-il, la moindre chambrière
Tient ſon galant étendu ſur ſon ſein;
Un lieutenant trouve une conſeillère,
Dans un moutier un moine a ſa nonain:
Et moi génie, et riche, et ſouverain,
Je ſuis le ſeul dans la machine ronde
Privé d'un bien dont jouit tout le monde!
Lors il jura, par les quatre élémens,
Qu'il punirait les garçons et les belles
Qui n'auraient pas pour lui des ſentimens,
Et qu'il ferait des exemples ſanglans
Des cœurs ingrats, et ſurtout des cruelles.

IL recevait en roi les ſurvenans:
Et de Saba la reine baſanée, (n)
Et Thaleſtris dans la Perſe amenée,
Avaient reçu de moins riches préſens
Des deux grands rois qui brûlèrent pour elles,
Qu'il n'en feſait aux chevaliers errans,
Aux bacheliers, aux gentes demoiſelles.
Mais ſi quelqu'un, d'un eſprit trop rétif,

Manquait pour lui d'un peu de complaiſance,
S'il lui feſait la moindre réſiſtance,
Il était sûr d'être empalé tout vif.

Le ſoir venu, monſeigneur étant femme,
Quatre huiſſiers de la part de madame
Viennent prier notre aimable bâtard
De vouloir bien deſcendre ſur le tard
Dans l'entreſol, tandis qu'en compagnie
Jeane ſoupait avec cérémonie.
Le beau Dunois tout parfumé deſcend
Au cabinet où le ſoupé l'atend;
Tel que jadis la ſœur de Ptolomée, (o)
De tout plaiſir noblement afamée,
Sut en donner à ces Romains fameux,
A ces héros fiers et voluptueux,
Au grand Céſar, au brave ivrogne Antoine;
Tel que moi-même en ai fait chez un moine,
Vainqueur heureux de ſes peſans rivaux,
Quand on l'élut roi tondu de Clairvaux:
Ou tel encor aux voûtes éternelles,
Si l'on en croit frère Orphée et Naſon,
Et frère Homère, Héſiode, Platon,
Le dieu des dieux, patron des infidelles,
Loin de Junon ſoupe avec Sémélé,
Avec Iſis, Europe ou Danaé;
Les plats ſont mis ſur la table divine,
Des belles mains de la tendre Euphroſine,
Et de Thalie, et de la jeune Eglé,
Qui, comme on ſait, ſont là-haut les trois Grâces,

Dont nos pédans ſuivent ſi peu les traces.
Le doux nectar eſt ſervi par Hébé,
Et par l'enfant du fondateur de Troie, (*p*)
Qui, dans Ida par un aigle enlevé,
De ſon ſeigneur en ſecret fait la joie.
Ainſi ſoupa madame Hermaphrodix
Avec Dunois, juſte entre neuf et dix.

MADAME avait prodigué la parure,
Les diamans ſurchargeaient ſa coëfure;
Son gros cou jaune, et ſes deux bras carés,
Sont de rubis, de perles entourés;
Elle en était encor plus effroyable.
Elle le preſſe au ſortir de la table.
Dunois trembla pour la première fois.
Des chevaliers c'était le plus courtois:
Il eût voulu de quelque politeſſe
Payer au moins les ſoins de ſon hôteſſe;
Et du tendron contemplant la laideur,
Il ſe diſait: J'en aurai plus d'honneur.
Il n'en eut point: le plus brillant courage
Peut quelquefois eſſuyer cet outrage. (*q*)
Hermaphrodix en ſon affliction
Eut pour Dunois quelque compaſſion;
Car en ſecret ſon ame était flatée
Des grands efforts du triſte champion.
Sa probité, ſa bonne intention
Fut cette fois pour le fait réputée.
Demain, dit-elle, on poura vous ofrir
Votre revanche. Allez, faites en ſorte

Que votre amour ſur vos reſpects l'emporte,
Et ſoyez prêt, ſeigneur, à mieux ſervir.

DEJA du jour la belle avancourière
De l'Orient entr'ouvrait la barière.
Or vous ſavez que cet inſtant préfix
En cavalier changeait Hermaphrodix.
Alors brûlant d'une flâme nouvelle,
Il s'en va droit au lit de la Pucelle,
Les rideaux tire, et lui fourant au ſein
Sans compliment ſon impudente main, (r)
Et lui donnant un baiſer immodeſte,
Atente en maître à ſa pudeur céleſte :
Plus il s'agite, et plus il devient laid.
Jeane, qu'anime une chrétienne rage,
D'un bras nerveux lui détache un ſoufflet
A poing fermé ſur ſon vilain viſage.
Ainſi j'ai vu, dans mes fertiles champs,
Sur un pré verd une de mes cavales,
Au poil de tigre, aux taches inégales,
Aux piés légers, aux jarrets bondiſſans,
Réprimander d'une fière ruade
Un bouriquet de ſa croupe amoureux,
Qui dans ſa lourde et groſſière embraſſade,
Dreſſait l'oreille et ſe croyait heureux.
Jeane en cela fit ſans doute une faute ;
Elle devait des égards à ſon hôte.
De la pudeur je prends les intérêts ;
Cette vertu n'eſt point chez moi bannie ;
Mais quand un prince, et ſurtout un génie,

De

De vous baiſer a quelque douce envie,
Il ne faut pas lui donner des ſouflets.
Le fils d'Alix, quoiqu'il fût des plus laids,
N'avait point vu de femme aſſez hardie
Pour l'oſer batre en ſon propre palais.
Il crie, on vient; ſes pages, ſes valets,
Gardes, lutins, à ſes ordres ſont prêts:
L'un d'eux lui dit que la fière Pucelle
Envers Dunois n'était pas ſi cruelle.
O calomnie! affreux poiſon des Cours,
Diſcours malins, faux raports, médiſance,
Serpens maudits, ſiflerez-vous toujours
Chez les amans comme à la cour de France?

NOTRE tiran, doublement outragé,
Sans nul délai voulut être vengé.
Il prononça la ſentence fatale:
Allez, dit-il, amis, qu'on les empale.
On obéit; on fit incontinent
Tous les aprêts de ce grand châtiment.
Jeane et Dunois, l'honneur de leur patrie,
S'en vont mourir au printems de leur vie.
Le beau bâtard eſt garroté tout nu,
Pour être aſſis ſur un bâton pointu.
Au même inſtant une troupe profane
Mène au poteau la belle et fière Jeane:
Et ſes ſouflets, ainſi que ſes apas,
Seront punis par un affreux trépas.
De ſa chemiſe auſſitôt dépouillée,
De coups de ſouet en paſſant flagellée,

Elle eſt livrée aux cruels empaleurs.
Le beau Dunois, ſoumis à leurs fureurs,
N'atendant plus que ſon heure dernière,
Feſait à Dieu ſa dévote prière ;
Mais une œillade impérieuſe et fière
De tems en tems étonnait les boureaux,
Et ſes regards diſaient, c'eſt un héros.
Mais quand Dunois eut vu ſon héroïne,
Des fleurs de lis vengereſſe divine,
Prête à ſubir cette effroyable mort,
Il déplora l'inconſtance du ſort :
De la Pucelle il parcourait les charmes ;
Et regardant les funeſtes aprêts
De ce trépas, il répandit des larmes,
Que pour lui-même il ne verſa jamais.

NON moins ſuperbe, et non moins charitable,
Jeane aux frayeurs toujours impénétrable,
Languiſſament le beau bâtard lorgnait,
Et pour lui ſeul ſon grand cœur gémiſſait.
Leur nudité, leur beauté, leur jeuneſſe,
En dépit d'eux réveillaient leur tendreſſe.
Ce feu ſi doux, ſi diſcret et ſi beau,
Ne s'échapait qu'au bord de leur tombeau :
Et cependant l'animal amphibie,
A ſon dépit joignant la jalouſie,
Feſait aux ſiens l'effroyable ſignal
Qu'on empalât le couple déloyal.
Dans ce moment une voix de tonnerre,
Qui fit trembler, et les airs, et la terre,

Digitized by Google

Crie : *Arêtez, gardez-vous d'empaler,*
N'empalez pas. Ces mots ſont reculer
Les fiers licteurs. On regarde, on aviſe
Sous le portail un grand homme d'Egliſe,
Coëfé d'un froc, les reins ceints d'un cordon;
On reconnut le père Grisbourdon.
Ainſi qu'un chien dans la forêt voiſine,
Ayant ſenti d'une adroite narine
Le doux ſumet, et tous ces petits corps
Sortant au loin de quelque cerf dix cors,
Il le pourſuit d'une courſe légère,
Et ſans le voir, par l'odorat mené,
Franchit foſſés, ſe gliſſe en la bruyère,
Par d'autres cerfs il n'eſt point détourné :
Ainſi le fils de ſaint François d'aſſiſe,
Porté toujours ſur ſon lourd muletier,
De la Pucelle a ſuivi le ſentier,
Courant ſans ceſſe, et ne lâchant point priſe.

En arivant il cria : Fils d'Alix,
Au nom du diable, et par les eaux du Styx,
Par le démon qui fut ton digne père,
Par le pſautier de ſœur Alix ta mère,
Sauve le jour à l'objet de mes vœux;
Regarde-moi, je viens payer pour deux.
Si ce guerrier, et ſi cette pucelle, (*s*)
Ont mérité ton indignation,
Je tiendrai lieu de ce couple rebelle;
Tu ſais quelle eſt ma réputation.
Tu vois de plus cet animal inſigne,

Ce mien mulet de me porter ſi digne ;
Je t'en fais don, c'eſt pour toi qu'il eſt fait ;
Et tu diras, tel moine, tel mulet.
Laiſſons aller ce gendarme profane ;
Qu'on le delie, et qu'on nous laiſſe Jeane ;
Nous demandons tous deux pour digne prix
Cette beauté dont nos cœurs ſont épris. (*t*)

Jeane écoutait cet horrible langage
En frémiſſant : ſa foi, ſon pucelage,
Ses ſentimens d'amour et de grandeur,
Plus que la vie étaient chers à ſon cœur.
La grâce encor, du Ciel ce don ſuprême,
Dans ſon eſprit combatait Dunois même.
Elle pleurait, elle implorait les Cieux ;
Et rougiſſant d'être ainſi toute nue,
De tems en tems fermant ſes triſtes yeux,
Ne voyant point, penſait n'être point vue.

Le bon Dunois était déſeſpéré :
Quoi, diſait-il, ce pendard décloîtré
Aura ma Jeane, et perdra ma patrie !
Tout va céder à ce ſorcier impie,
Tandis que moi, diſcret juſqu'à ce jour,
Modeſtement je cachais mon amour !

Et cependant l'oſre honnête et polie
De Grisbourdon, fit un très bon effet
Sur les cinq ſens, ſur l'ame du génie.
Il s'adoucit, il parut ſatisfait.

Ce ſoir, dit-il, vous et votre mulet,
Tenez-vous prêts : je céde, je pardonne
A ces Français ; je vous les abandonne. (*u*)

Le moine gris poſſédait le bâton
Du bon Jacob, l'anneau de Salomon, (*x*)
Sa clavicule, et la verge enchantée
Des conſeillers-ſorciers de Pharaon,
Et le balai ſur qui parut montée
Du preux Saül la ſorcière édentée,
Quand dans Endor à ce prince imprudent
Elle fit voir l'ame d'un revenant.
Le cordelier en ſavait tout autant ;
Il fit un cercle, et prit de la pouſſière,
Que ſur la bête il jeta par derrière,
En lui diſant ces mots toujours puiſſans,
Que Zoroaſtre enſeignait aux Perſans. (*y*)
A ces grands mots dits en langue du diable :
O grand pouvoir ! ô merveille ineffable !
Notre mulet ſur deux piés ſe dreſſa,
Sa tête oblongue en ronde ſe changea,
Ses longs crins noirs petits cheveux devinrent,
Sous ſon bonnet ſes oreilles ſe tinrent.
Ainſi jadis ce ſublime empereur, (*z*)
Dont Dieu punit le cœur dur et ſuperbe,
Devenu bœuf, et ſept ans nouri d'herbe,
Redevint homme, et n'en fut pas meilleur.

Du cintre bleu de la céleſte ſphère,
Denis voyait, avec des yeux de père,

De Jeane d'Arc le déplorable cas ; (*aa*)
Il eût voulu s'élancer ici-bas,
Mais il était lui-même en embaras.
Denis s'était atiré ſur les bras
Par ſon voyage une fâcheuſe afaire.
Saint George était le patron d'Angleterre ; (*bb*)
Il ſe plaignit que monſieur ſaint Denis,
Sans aucun ordre, et ſans aucun avis,
A ſes Bretons eût fait ainſi la guerre.
George et Denis, de propos en propos,
Piqués au vif en vinrent aux gros mots.
Les ſaints anglais ont dans leur caractère
Je ne ſais quoi de dur et d'inſulaire :
On tient toujours un peu de ſon pays.
Envain notre ame eſt dans le paradis ;
Tout n'eſt pas pur ; et l'accent de province
Ne ſe perd point, même à la cour du prince.

MAIS il eſt tems, lecteur, de m'arêter ;
Il faut fournir une longue carière ;
J'ai peu d'haleine ; et je dois vous conter
L'événement de tout ce grand miſtère,
Dire comment ce nœud ſe débrouilla,
Ce que fit Jeane, et ce qui ſe paſſa
Dans les enfers, au ciel, et ſur la terre.

Fin du quatrième Chant.

CHANT V.

Le cordelier Grisbourdon, qui avait voulu violer Jeane, eſt en enfer très juſtement. Il raconte ſon avanture aux diables.

O mes amis, vivons en bons chrétiens!
C'eſt le parti, croyez-moi, qu'il faut prendre.
A ſon devoir il faut enfin ſe rendre.
Dans mon printems, j'ai hanté des vauriens;
A leurs deſirs ils ſe livraient en proie,
Souvent au bal, jamais dans le ſaint lieu,
Soupant, couchant chez des filles de joie,
Et ſe moquant des ſerviteurs de Dieu.
Qu'arive-t-il? la mort, la mort fatale,
Au nez camard, à la tranchante faulx,
Vient viſiter nos diſeurs de bons mots;
La fièvre ardente, à la marche inégale,
Fille du Styx, huiſſière d'Atropos,
Porte le trouble en leurs petits cerveaux;
A leur chevet une garde, un notaire,
Viennent leur dire: Allons, il faut partir;
Où voulez-vous, Monſieur, qu'on vous enterre?
Lors un tardif et faible repentir
Sort à regret de leur mourante bouche.
L'un à ſon aide apelle ſaint Mar[illegible],
L'autre ſaint Roch, l'autre ſainte Mitouche. (*a*)

On pſalmodie, on braille du latin,
On les aſperge, hélas! le tout envain.
Aux piés du lit ſe tapit le malin,
Ouvrant la griſe, et lorſque l'ame échape
Du corps chétif, au paſſage il la hape,
Puis vous la porte au fin fond des Enfers,
Digne ſéjour de ces eſprits pervers.

MON cher lecteur, il eſt tems de te dire
Qu'un jour Satan, ſeigneur du ſombre empire, (*b*)
A ſes vaſſaux donnait un grand régal.
Il était fête au manoir infernal:
On avait fait une énorme recrue;
Et les démons buvaient la bien-venue
D'un certain pape, et d'un gros cardinal,
D'un roi du Nord, de quatorze chanoines, (*c*)
Trois intendans, deux conſeillers, vingt moines,
Tout frais venus du ſéjour des mortels,
Et dévolus aux brâſiers éternels.

LE roi cornu de la huaille noire
Se déridait, entouré de ſes pairs.
On s'enivrait du nectar des Enfers,
On fredonnait quelques chanſons à boire,
Lorſqu'a la porte il s'éléve un grand cri:
Ah, bon jour donc, vous voilà, vous voici;
C'eſt lui, Meſſieurs, c'eſt le grand émiſſaire,
C'eſt Grisbourdon, notre féal ami;
Entrez, entrez, et chaufez-vous ici:
Et bras deſſus, et bras deſſous, beau père,

Beau

Beau Grisbourdon, docteur de Lucifer,
Fils de Satan, apôtre de l'Enfer.
On vous l'embraſſe, on le baiſe, on le ſerre;
On vous le porte en moins d'un tour de main,
Toujours baiſé, vers le lieu du feſtin.

SATAN ſe léve, et lui dit : Fils du diable,
O des fraparts ornement véritable, (*d*)
Certe ſitôt je n'eſpérais te voir;
Chez les humains tu m'étais néceſſaire.
Qui mieux que toi peuplait notre manoir?
Par toi la France était mon ſeminaire;
En te voyant je perds tout mon eſpoir.
Mais du Deſtin la volonté ſoit faite!
Bois avec nous, et prends place à ma draite.

LE cordelier, plein d'une ſainte horreur,
Baiſe à genoux l'ergot de ſon ſeigneur;
Puis d'un air morne il jette au loin la vue
Sur cette vaſte et brûlante étendue,
Séjour de feu qu'habitent pour jamais
L'affreuſe mort, les tourmens, les forfaits;
Trône éternel où ſied l'eſprit immonde,
Abîme immenſe où s'engloutit le monde;
Sépulcre où gît la docte antiquité,
Eſprit, amour, ſavoir, grâce, beauté,
Et cette foule immortelle, innombrable,
D'enfans du Ciel créés tous pour le diable.
Tu ſais, lecteur, qu'en ces feux dévorans
Les meilleurs rois ſont avec les tirans.

Nous y plaçons Antonin, Marc-Aurèle,
Ce bon Trajan, des princes le modèle;
Ce doux Titus, l'amour de l'univers;
Les deux Catons, ces fléaux des pervers;
Ce Scipion maître de ſon courage,
Lui qui vainquit et l'Amour et Carthage.
Vous y grillez, ſage et docte Platon,
Divin Homère, éloquent Cicéron;
Et vous, Socrate, enfant de la Sageſſe,
Martir de Dieu dans la profane Grèce;
Juſte Ariſtide, et vertueux Solon,
Tous malheureux morts ſans confeſſion.

MAIS ce qui plus étonna Grisbourdon,
Ce fut de voir en la chaudière grande
Certains quidams, ſaints ou rois, dont le nom
Orne l'hiſtoire, et pare la légende.
Un des premiers était le roi Clovis. (*e*)

JE vois d'abord mon lecteur qui s'étonne
Qu'un ſi grand roi, qui tout ſon peuple a mis
Dans le chemin du benoît paradis,
N'ait pu jouir du ſalut qu'il nous donne.
Ah! qui croirait qu'un premier roi chrétien
Fût en effet damné comme un païen?
Mais mon lecteur ſe ſouviendra très bien
Qu'être lavé de cette eau ſalutaire
Ne ſuffit pas quand le cœur eſt gâté.
Or ce Clovis, dans le crime empâté,
Portait un cœur inhumain, ſanguinaire;

Et ſaint Remi ne put laver jamais
Ce roi des Francs, gangrené de forfaits.

PARMI ces grands, ces ſouverains du monde,
Enſevelis dans cette nuit profonde,
On diſcernait le fameux Conſtantin.
Eſt-il bien vrai? criait avec ſurpriſe
Le moine gris : ô rigueur! ô deſtin!
Quoi, ce héros fondateur de l'Egliſe,
Qui de la terre a chaſſé les faux dieux,
Eſt deſcendu dans l'Enfer avec eux?

LORS Conſtantin dit ces propres paroles : (*f*)
J'ai renverſé le culte des idoles ;
Sur les débris de leurs temples fumans
Au Dieu du ciel j'ai prodigué l'encens ;
Mais tous mes ſoins pour ſa grandeur ſuprême
N'eurent jamais d'autre objet que moi-même ;
Les ſaints autels n'étaient à mes regards
Qu'un marchepié du trône des Céſars.
L'ambition, les fureurs, les délices
Etaient mes dieux, avaient mes ſacrifices.
L'or des chrétiens, leurs intrigues, leur ſang,
Ont cimenté ma fortune et mon rang.
Pour conſerver cette grandeur ſi chère,
J'ai maſſacré mon malheureux beaupère.
Dans les plaiſirs et dans le ſang plongé,
Faible et barbare en ma fureur jalouſe,
Ivre d'amour, et de ſoupçons rongé,
Je fis périr mon fils et mon épouſe.

O Grisbourdon, ne fois plus étonné
Si comme toi Conſtantin eſt damné. (*g*)

Le révérend de plus en plus admire
Tous les ſecrets du ténébreux empire.
Il voit partout de grands prédicateurs,
Riches prélats, caſuiſtes, docteurs,
Moines d'Eſpagne, et nonains d'Italie.
De tous les rois il voit les confeſſeurs;
De nos beautés il voit les directeurs:
Le paradis ils ont eu dans leur vie.
Il aperçut dans le fond d'un dortoir
Certain frocard moitié blanc, moitié noir,
Portant crinière en écuelle arondie.
Au fier aſpect de cet animal pie,
Le cordelier, riant d'un ris malin,
Se dit tout bas: Cet homme eſt jacobin. (*h*)
Quel eſt ton nom? lui cria-t-il ſoudain.
L'ombre répond d'un ton mélancolique:
Hélas! mon fils, je ſuis ſaint Dominique. (*i*)

A ce diſcours, à cet auguſte nom,
Vous euſſiez vu reculer Grisbourdon;
Il ſe ſignait, il ne pouvait le croire.
Comment? dit-il, dans la caverne noire
Un ſi grand ſaint, un apôtre, un docteur!
Vous de la foi le ſacré promoteur,
Homme de Dieu, prêcheur évangélique,
Vous dans l'enfer ainſi qu'un hérétique!
Certes ici la grâce eſt en défaut.

Pauvres humains, qu'on eſt trompé là-haut !
Et puis allez, dans vos cérémonies,
De tous les ſaints chanter les litanies.

LORS repartit avec un ton dolent
Notre eſpagnol aú manteau noir et blanc :
Ne ſongeons plus aux vains diſcours des hommes ;
De leurs erreurs qu'importe le fracas ?
Infortunés, tourmentés où nous ſommes,
Loués, fêtés où nous ne ſommes pas :
Tel ſur la terre a plus d'une chapelle,
Qui dans l'enfer rôtit bien triſtement,
Et tel au monde on damne impunément,
Qui dans les cieux a la vie éternelle.
Pour moi, je ſuis dans la noire féquelle
Très juſtement, pour avoir autrefois
Perſécuté ces pauvres Albigeois.
Je n'étais pas envoyé pour détruire,
Et je ſuis cuit pour les avoir fait cuire. (*k*)

OH, quand j'aurais une langue de fer
Toujours parlant, je ne pourais ſuffire,
Mon cher lecteur, à te nombrer, et dire
Combien de ſaints on rencontre en enfer !

QUAND des damnés la cohorte rôtie
Eut aſſez fait au fils de ſaint François
Tous les honneurs de leur triſte patrie,
Chacun cria d'une commune voix :
Cher Grisbourdon, conte-nous, conte, conte,

Qui t'a conduit vers une fin ſi promte.
Conte-nous donc par quel étonnant cas
Ton ame dure eſt tombée ici-bas.
Meſſieurs, dit-il, je ne m'en défens pas;
Je vous dirai mon étrange avanture;
Elle poura vous étonner d'abord:
Mais il ne faut me taxer d'impoſture;
On ne ment plus ſitôt que l'on eſt mort.

J'ETAIS là-haut, comme on ſait, votre apôtre;
Et pour l'honneur du froc, et pour le vôtre,
Je concluais l'exploit le plus galant
Que jamais moine ait fait hors du couvent.
Mon muletier, ah, l'animal inſigne!
Ah, le grand homme! ah, quel rival condigne, (*)
Mon muletier, ferme dans ſon devoir,
D'Hermaphrodix avait paſſé l'eſpoir.
J'avais auſſi pour ce monſtre femelle,
Sans vanité, prodigué tout mon zéle;
Le fils d'Alix, ravi d'un tel effort,
Nous laiſſait Jeane en vertu de l'acord.
Jeane la forte, et Jeane la rebelle,
Perdait bientôt ce grand nom de pucelle;
Entre mes bras elle ſe débatait,
Le muletier par deſſous la tenait,
Hermaphrodix de bon cœur ricanait.
Mais croirez-vous ce que je vais vous dire?
L'air s'entr'ouvrit, et du haut de l'empire
Qu'on nomme ciel (lieux où ni vous ni moi
N'irons jamais, et vous ſavez pourquoi)

Je vis deſcendre, ô fatale merveille !
Cet animal qui porte longue oreille,
Et qui jadis à Balaam parla,
Quand Balaam ſur la montagne alla.
Quel terrible âne ! il portait une ſelle
D'un beau velours, et ſur l'arçon d'icelle
Etait un ſabre à deux larges tranchans :
De chaque épaule il lui ſortait une aile,
Dont il volait, et devançait les vents.

A haute voix alors s'écria Jeane :
Dieu ſoit loué ! voici venir mon âne.
A ce diſcours je fus tranſi d'effroi ;
L'âne à l'inſtant ſes quatre genoux plie,
Léve ſa queue, et ſa tête polie,
Comme diſant à Dunois : monte-moi.
Dunois le monte, et l'animal s'envole
Sur notre tête, et paſſe, et caracole.
Dunois planant, le cimeterre en main,
Sur moi chétif fondit d'un vol ſoudain.
Mon cher Satan, mon ſeigneur ſouverain,
Ainſi, dit-on, lorſque tu fis la guerre
Imprudemment au maître du tonnerre, (*m*)
Tu vis ſur toi s'élancer ſaint Michel,
Vengeur fatal des injures du Ciel.

REDUIT alors à défendre ma vie,
J'eus mon recours à la ſorcellerie.
Je dépouillai d'un nerveux cordelier
Le ſourcil noir et le viſage altier.

Je pris la mine, et la forme charmante
D'une beauté douce, fraîche, innocente;
De blonds cheveux ſe jouaient ſur mon ſein.
De gaze fine une étoſe brillante
Fit entrevoir une gorge naiſſante.
J'avais tout l'art du ſexe feminin.
Je compoſais mes yeux et mon viſage;
On y voyait cette naïveté
Qui toujours trompe, et qui toujours engage.
Sous ce vernis un air de volupté
Eût des humains rendu fou le plus ſage.
J'euſſe amoli le cœur le plus ſauvage;
Car j'avais tout, artifice et beauté.
Mon paladin en parut enchanté.
J'allais périr, ce héros invincible
Avait levé ſon braquemart terrible, (*n*)
Son bras était à demi deſcendu,
Et Grisbourdon ſe croyait pourfendu.
Dunois regarde, il s'émeut, il s'arête.
Qui de Méduſe eût vu jadis la tête
Etait en roc mué ſoudainement:
Le beau Dunois changea bien autrement.
Il avait l'ame avec les yeux frapée;
Je vis tomber ſa redoutable épée:
Je vis Dunois ſentir à mon aſpect
Beaucoup d'amour, et beaucoup de reſpect.
Qui n'aurait cru que j'euſſe eu la victoire?
Mais voici bien le pis de mon hiſtoire.
Le muletier, qui preſſait dans ſes bras
De Jeane d'Arc les robuſtes apas,

En me voyant ſi gentille et ſi belle,
Brûla ſoudain d'une flâme nouvelle.
Hélas ! mon cœur ne le ſoupçonnait pas
De convoiter des charmes délicats.
Un cœur groſſier connaître l'inconſtance !
Il lâcha priſe, et j'eus la préférence.
Il quite Jeane ; ah funeſte beauté !
A peine Jeane eſt-elle en liberté,
Qu'elle aperçut le brillant cimeterre
Qu'avait Dunois laiſſé tomber par terre.
Du fer tranchant ſa dextre ſe ſaiſit ;
Et dans l'inſtant que le ruſtre infidelle
Quitait pour moi la ſuperbe Pucelle,
Par le chignon Jeane d'Arc m'abatit,
Et d'un revers la nuque me fendit.
Depuis ce tems je n'ai nulle nouvelle
Du muletier, de Jeane la cruelle,
D'Hermaphrodix, de l'âne, de Dunois.
Puiſſent-ils tous être empalés cent fois !
Et que le Ciel, qui confond les coupables,
Pour mon plaiſir les donne à tous les diables !
Ainſi parlait le moine avec aigreur,
Et tout l'Enfer en rit d'aſſez bon cœur.

Fin du cinquième Chant.

CHANT VI.

Avanture d'Agnès et de Monroſe. Temple de la Renommée. Avanture tragique de Dorothée.

Quitons l'Enfer, quitons ce goufre immonde,
Où Grisbourdon brûle avec Lucifer :
Dreſſons mon vol aux campagnes de l'air,
Et revoyons ce qui ſe paſſe au monde.
Ce monde, hélas ! eſt bien un autre enfer.
J'y vois partout l'innocence proſcrite,
L'homme de bien flétri par l'hipocrite ;
L'eſprit, le goût, les beaux arts éperdus,
Sont envolés, ainſi que les vertus.
Une rampante et lâche politique
Tient lieu de tout, eſt le mérite unique.
Le zéle affreux des dangereux dévots
Contre le ſage arme la main des ſots :
Et l'Intérêt, ce vil roi de la terre,
Pour qui l'on fait et la paix et la guerre,
Triſte et penſif, auprès d'un cofrefort,
Vend le plus faible aux crimes du plus fort.
Chétifs mortels, inſenſés et coupables,
De tant d'horreurs à quoi bon vous noircir ?
Ah malheureux ! qui péchez ſans plaiſir,
Dans vos erreurs ſoyez plus raiſonnables ;
Soyez au moins des pécheurs fortunés ;

Et puiſqu'il faut que vous ſoyez damnés,
Damnez-vous donc pour des fautes aimables.

AGNÈS Sorel ſut en uſer ainſi.
On ne lui peut reprocher dans ſa vie
Que les douceurs d'une tendre folie.
Je lui pardonne, et je penſe qu'auſſi
Dieu tout clément aura pris pitié d'elle :
En paradis tout ſaint n'eſt pas pucelle ;
Le repentir eſt vertu du pécheur.

QUAND Jeane d'Arc défendait ſon honneur,
Et que du fil de ſa céleſte épée
De Grisbourdon la tête fut coupée,
Notre âne ailé, qui deſſus ſon harnois
Portait en l'air le chevalier Dunois,
Conçut alors le caprice profane
De l'éloigner, et de l'ôter à Jeane.
Quelle raiſon en avait-il? l'amour ;
Le tendre amour, et la naiſſante envie,
Dont en ſecret ſon ame était ſaiſie.
L'ami lecteur aprendra quelque jour
Quel trait de flâme, et quelle idée hardie
Preſſait déjà ce héros d'Arcadie.

L'ANIMAL ſaint eut donc la fantaiſie
De s'envoler devers la Lombardie ;
Le bon Denis en ſecret conſeilla
Cette eſcapade à ſa monture ailée ;
Vous demandez, lecteur, pourquoi cela?

C'eſt que Denis lut dans l'ame troublée
De ſon bel âne, et de ſon beau bâtard.
Tous deux brûlaient d'un feu qui tôt ou tard
Aurait pu nuire à la cauſe commune,
Perdre la France, et Jeane, et ſa fortune.
Denis penſa que l'abſence et le tems,
Les guériraient de leurs amours naiſſans.
Denis encor avait en cette afaire
Un autre but, une bonne œuvre à faire.
Craignez, lecteur, de blâmer ſes deſſeins;
Et reſpectez tout ce que font les ſaints.

L'ANE céleſte, où Denis met ſa gloire,
S'envola donc loin des rives de Loire,
Droit vers le Rhône, et Dunois ſtupéfait
A tire d'aile eſt parti comme un trait.
Il regardait de loin ſon héroïne,
Qui, toute nue, et le fer à la main,
Le cœur ému d'une fureur divine,
Rouge de ſang, ſe frayait un chemin.
Hermaphrodix veut l'arêter envain;
Ses farfadets, ſon peuple aérien,
En cent façons volent ſur ſon paſſage.
Jeane s'en moque, et paſſe avec courage.

LORSQU'EN un bois quelque jeune imprudent
Voit une ruche, et s'aprochant admire
L'art étonnant de ce palais de cire;
De toutes parts un eſſaim bourdonnant
Sur mon badaud s'en vient fondre avec rage;

Un peuple ailé lui couvre le viſage :
L'homme piqué court à tort, à travers,
De ſes deux mains il frape, il ſe démène,
Diſſipe, tue, écrâſe par centaine
Cette canaille habitante des airs.
C'était ainſi que la Pucelle fière
Chaſſait au loin cette foule légère.

A ſes genoux le chétif muletier,
Craignant pour ſoi le ſort du cordelier,
Tremble et s'écrie : O Pucelle, ô ma mie !
Dans l'écurie autrefois tant ſervie !
Quelle furie ! épargne au moins ma vie ;
Que les honneurs ne changent point tes mœurs !
Tu vois mes pleurs, ah Jeane ! je me meurs.

JEANE répond : Faquin, je te fais grâce ;
Dans ton vil ſang, de fange tout chargé,
Ce fer divin ne ſera point plongé.
Végette encor, et que ta lourde maſſe
Ait à l'inſtant l'honneur de me porter :
Je ne te puis en mulet tranſlater,
Mais ne m'importe ici de ta figure ;
Homme ou mulet, tu ſeras ma monture.
Dunois m'a pris l'âne qui ſut pour moi,
Et je prétens le retrouver en toi ;
Çà qu'on ſe courbe : elle dit, et la bête
Baiſſe à l'inſtant ſa chauve et lourde tête,
Marche des mains, et Jeane ſur ſon dos
Va dans les champs afronter les héros. (*a*)

Pour le Génie, il jura par ſon père
De tourmenter toujours les bons Français ;
Son cœur navré pencha vers les Anglais ;
Il ſe promit, dans ſa juſte colère,
De ſe venger du tour qu'on lui jouait,
De bien punir tout français indiſcret,
Qui pour ſon dam paſſerait ſur ſa terre.
Il fait bâtir au plus vîte un château
D'un goût bizare, et tout-à-fait nouveau,
Un labirinte, un piége où ſa vengeance
Veut atraper les héros de la France. (*b*)

MAIS que devint la belle Agnès Sorel?
Vous ſouvient-il de ſon trouble cruel?
Comme elle fut interdite, éperdue,
Quand Jean Chandos l'embraſſait toute nue?
Ce Jean Chandos s'élança de ſes bras
Très bruſquement, et courut aux combats.
La belle Agnès crut ſortir d'embaras.
De ſon danger encor toute ſurpriſe,
Elle jurait de n'être jamais priſe
A l'avenir en un ſemblable cas.
Au bon roi Charle elle jurait tout bas
D'aimer toujours ce roi qui n'aime qu'elle,
De reſpecter ce tendre et doux lien,
Et de mourir plutôt qu'être infidelle :
Mais il ne faut jamais jurer de rien.

DANS ce fracas, dans ce trouble effroyable,
D'un camp ſurpris tumulte inſéparable,

Quand chacun court, oficier et ſoldat,
Que l'un s'enfuit, et que l'autre combat,
Que les valets, fripons ſuivant l'armée,
Pillent le camp de peur des ennemis :
Parmi les cris, la poudre et la fumée,
La belle Agnès ſe voyant ſans habits,
Du grand Chandos entre en la garde-robe ;
Puis aviſant chemiſe, mules, robe,
Saiſit le tout en tremblant et ſans bruit ;
Même elle prend juſqu'au bonnet de nuit.
Tout vint à point, car de bonne fortune
Elle aperçut une jument bai-brune,
Bride à la bouche, et ſelle ſur le dos,
Que l'on devait amener à Chandos.
Un écuyer, vieil ivrogne intrépide,
Tout en dormant la tenait par la bride.
L'adroite Agnès s'en va ſubtilement
Oter la bride à l'écuyer dormant ;
Puis ſe ſervant de certaine eſcabelle,
Y poſe un pié, monte, ſe met en ſelle,
Pique et s'en va, croyant gagner les bois,
Pleine de crainte et de joie à la fois.
L'ami Boneau court à pié dans la plaine,
En maudiſſant ſa peſante bedaine,
Ce beau voyage, et la guerre, et la Cour,
Et les Anglais, et Sorel, et l'amour.

Or de Chandos le très fidelle page,
(Monroſe était le nom du perſonnage) (c)
Qui revenait ce matin d'un meſſage,

Voyant de loin tout ce qui ſe paſſait,
Cette jument qui vers les bois courait,
Et de Chandos la robe et le bonnet;
Devinant mal ce que ce pouvait être,
Crut fermement que c'était ſon cher maître,
Qui loin du camp demi nu s'enfuyait.
Epouvanté de l'étrange avanture,
D'un coup de fouet il hâte ſa monture,
Galope, et crie : Ah mon maître! ah ſeigneur!
Vous pourſuit-on? Charlot eſt-il vainqueur?
Où courez-vous? Je vais partout vous ſuivre :
Si vous mourez, je ceſſerai de vivre.
Il dit, et vole, et le vent emportait
Lui, ſon cheval, et tout ce qu'il diſait.
La belle Agnès, qui ſe croit pourſuivie,
Court dans le bois au péril de ſa vie;
Le page y vole, et plus elle s'enfuit,
Plus notre anglais avec ardeur la ſuit.
La jument bronche, et la belle éperdue,
Jetant un cri dont retentit la nue,
Tombe à côté ſur la terre étendue.
Le page arive auſſi promt que les vents;
Mais il perdit l'uſage de ſes ſens,
Quand cette robe ouverte et voltigeante
Lui découvrit une beauté touchante,
Un ſein d'albâtre, et les charmans tréſors
Dont la nature enrichiſſait ſon corps.

Bel Adonis, telle fut ta ſurpriſe, (*d*)
Quand la maîtreſſe et de Mars et d'Anchiſe,

Du

Du haut des cieux, le ſoir au coin d'un bois,
S'ofrit à toi pour la première fois.
Vénus ſans doute avait plus de parure;
Une jument n'avait point renverſé
Son corps divin de fatigue haraſſé;
Bonnet de nuit n'était point ſa coëfure;
Son cu d'ivoire était ſans meurtriſſure:
Mais Adonis, à ces atraits tout nus,
Balancerait entre Agnès et Vénus.

Le jeune anglais ſe ſentit l'ame ateinte
D'un feu mêlé de reſpect et de crainte;
Il prend Agnès, et l'embraſſe en tremblant:
Hélas! dit-il, ſeriez-vous point bleſſee?
Agnès ſur lui tourne un œil languiſſant,
Et d'une voix timide, embaraſſée,
En ſoupirant elle lui parle ainſi:
Qui que tu ſois qui me pourſuis ici,
Si tu n'as point un cœur né pour le crime,
N'abuſe point du malheur qui m'oprime;
Jeune étranger, conſerve mon honneur,
Sois mon apui, ſois mon libérateur.
Elle ne put en dire davantage:
Elle pleura, détourna ſon viſage,
Triſte, confuſe, et tout bas prometant
D'être fidelle au bon roi ſon amant.
Monroſe ému fut un tems en ſilence;
Puis il lui dit d'un ton tendre et touchant:
O de ce monde adorable ornement,
Que ſur les cœurs vous avez de puiſſance!

Je ſuis à vous, comptez ſur mon ſecours ;
Vous diſpoſez de mon cœur, de mes jours,
De tout mon ſang ; ayez tant d'indulgence
Que d'accepter que j'oſe vous ſervir :
Je n'en veux point une autre récompenſe :
C'eſt être heureux que de vous ſecourir.
Il tire alors un flacon d'eau des carmes ;
Sa main timide en aroſe les charmes,
Et les endroits de roſes et de lis,
Qu'avaient la ſelle et la chute meurtris.
La belle Agnès rougiſſait ſans colère,
Ne trouvait point ſa main trop téméraire,
Et le lorgnait ſans bien ſavoir pourquoi,
Jurant toujours d'être fidelle au roi.
Le page ayant employé ſa bouteille :
Rare beauté, dit-il, je vous conſeille
De cheminer juſqu'en un bourg voiſin :
Nous marcherons par ce petit chemin.
Dedans ce bourg nul ſoldat ne demeure ;
Nous y ſerons avant qu'il ſoit une heure.
J'ai de l'argent ; et l'on vous trouvera
Et coëfe, et jupe, et tout ce qu'il faudra
Pour habiller avec plus de décence
Une beauté digne d'un roi de France.

La dame errante aprouva ſon avis ;
Monroſe était ſi tendre et ſi ſoumis,
Etait ſi beau, ſavait à tel point vivre,
Qu'on ne pouvait s'empêcher de le ſuivre.
Quelque cenſeur, interrompant le fil

De mon diſcours, dira : Mais ſe peut-il
Qu'un étourdi, qu'un jeune anglais, qu'un page
Fût près d'Agnès reſpectueux et ſage?
Qu'il ne prît point la moindre liberté ?
Ah ! laiſſez là vos cenſures rigides ;
Ce page aimait, et ſi la volupté
Nous rend hardis, l'amour nous rend timides.

AGNÈS et lui marchaient donc vers ce bourg,
S'entretenant de beaux propos d'amour,
D'exploits de guerre, et de chevalerie,
De vieux romans pleins de galanterie.
Notre écuyer, de cent pas en cent pas,
S'aprochait d'elle, et baiſait ſes beaux bras ;
Le tout d'un air reſpectueux et tendre ;
La belle Agnès ne ſavait s'en défendre ;
Mais rien de plus : ce jeune homme de bien
Voulait beaucoup, et ne demandait rien.
Dedans le bourg ils ſont entrés à peine,
Dans un logis ſon écuyer la mène
Bien fatiguée ; Agnès entre deux draps
Modeſtement repoſe ſes apas.
Monroſe court, et va tout hors d'haleine
Chercher partout pour dignement ſervir,
Alimenter, chauffer, coëfer, vêtir
Cette beauté déjà ſa ſouveraine.
Charmant enfant, dont l'amour et l'honneur
Ont pris plaiſir à diriger le cœur,
Où ſont les gens dont la ſageſſe égale
Les procédés de ton ame loyale ?

DANS ce logis (je ne puis le nier) (*e*)
De Jean Chandos logeait un aumônier.
Tout aumônier eſt plus hardi qu'un page.
Le ſcélérat, informé du voyage
Du beau Monroſe et de la belle Agnès,
Et trop inſtruit que dans ſon voiſinage
A quatre pas repoſaient tant d'atraits,
Preſſé ſoudain de ſon deſir infame,
Les yeux ardens, le ſang rempli de flâme,
Le corps en rut, de luxure enivré,
Entre en jurant comme un déſeſpéré,
Ferme la porte, et les deux rideaux tire.
Mais, cher lecteur, il convient de te dire
Ce que feſait en ce même moment
Le grand Dunois ſur ſon âne volant.

AU haut des airs, où les Alpes chenues
Portent leur tête, et diviſent les nues,
Vers ce rocher fendu par Annibal, (*f*)
Fameux paſſage aux Romains ſi fatal,
Qui voit le ciel s'arondir ſur ſa tête,
Et ſous ſes piès ſe former la tempête,
Eſt un palais de marbre tranſparent,
Sans toit ni porte, ouvert à tout venant.
Tous les dedans ſont des glaces fidelles;
Si que chacun qui paſſe devant elles,
Ou belle ou laide, ou jeune homme ou barbon,
Peut ſe mirer tant qu'il lui ſemble bon.
Mille chemins mènent devers l'empire
De ces beaux lieux où ſi bien l'on ſe mire;

Mais ces chemins ſont tous bien dangereux ;
Il faut franchir des abîmes affreux.
Tel bien ſouvent ſur ce nouvel Olimpe
Eſt arivé ſans trop ſavoir par où ;
Chacun y court ; et tandis que l'un grimpe,
Il en eſt cent qui ſe caſſent le cou.
De ce palais la ſuperbe maîtreſſe
Eſt cette vieille et bavarde déeſſe,
La Renommée, à qui dans tous les tems
Le plus modeſte a donné quelque encens.
Le ſage dit que ſon cœur la mépriſe,
Qu'il hait l'éclat que lui donne un grand nom,
Que la louange eſt pour l'ame un poiſon :
Le ſage ment, et dit une ſotiſe.

La Renommée eſt donc en ces beaux lieux.
Les courtiſans dont elle eſt entourée,
Princes, pédans, guerriers, religieux,
Cohorte vaine, et de vent enivrée,
Vont tous priant, et criant à genoux :
O Renommée ! ô puiſſante déeſſe !
Qui ſavez tout, et qui parlez ſans ceſſe,
Par charité parlez un peu de nous.
Pour contenter leurs ardeurs indiſcrettes,
La Renommée a toujours deux trompettes :
L'une à ſa bouche, apliquée à propos,
Va célébrant les exploits des héros ;
L'autre eſt au cu, puiſqu'il faut vous le dire :
C'eſt celle-là qui ſert à nous inſtruire
De ce fatras de volumes nouveaux, (g)

Productions de plumes mercenaires,
Et du Parnaſſe inſectes éphémères,
Qui l'un par l'autre éclipſés tour à tour,
Faits en un mois, périſſent en un jour,
Enſevelis daus le fond des colléges,
Rongés des vers, eux, et leurs priviléges.

Un vil ramas de prétendus auteurs,
Du vrai génie infames détracteurs,
Guyon, Fréron, la Beaumelle, Nonote;
Et ce rebut de la troupe bigote,
Ce Savatier, de la fraude inſtrument,
Qui vend ſa plume, et ment pour de l'argent;
Tous ces marchands d'oprobre et de fumée,
Oſent pourtant chercher la Renommée;
Couverts de fange, ils ont la vanité
De ſe montrer à la divinité.
A coups de fouet chaſſés du ſanctuaire,
A peine encor ils ont vu ſon derrière. (*h*)

Gentil Dunois, ſur ton ânon monté,
En ce beau lieu tu te vis tranſporté.
Ton nom fameux, qu'avec juſtice on fête,
Etait corné par la trompette honnête.
Tu regardas ces miroirs ſi polis.
O quelle joie enchantait tes eſprits!
Car tu voyais dans ces glaces brillantes
De tes vertus les peintures vivantes;
Non ſeulement des ſiéges, des combats,
Et ces exploits qui ſont tant de fracas;

Mais des vertus encor plus dificiles,
Des malheureux de tes bienfaits chargés,
Te béniſſant au ſein de leurs aſiles,
Des gens de bien à la Cour protégés,
Des orphelins de leurs tuteurs vengés.

DUNOIS ainſi contemplant ſon hiſtoire,
Se complaiſait à jouir de ſa gloire.
Son âne auſſi s'amuſant à ſe voir,
Se pavanait de miroir en miroir.
On entendit, deſſus ces entrefaites,
Sonner en l'air une des deux trompettes;
Elle diſait : Voici l'horrible jour
Où dans Milan la ſentence eſt dictée;
On va brûler la belle Dorothée :
Pleurez, mortels qui connaiſſez l'amour.
Qui? dit Dunois; quelle eſt donc cette belle?
Qu'a-t-elle fait, pourquoi la brûle-t-on?
Paſſe après tout ſi c'eſt une laidron;
Mais dans le feu mettre un jeune tendron,
Par tous les ſaints, c'eſt choſe trop cruelle!
Les Milanais ont donc perdu l'eſprit.
Comme il parlait, la trompette reprit :
O Dorothée, ô pauvre Dorothée!
En feu cuiſant tu vas être jetée,
Si la valeur d'un chevalier loyal
Ne te *recout* de ce brâſier fatal.

A cet avis Dunois ſentit dans l'ame
Un promt deſir de ſecourir la dame :

Car vous ſavez que ſitôt qu'il s'ofrait
Ocaſion de marquer ſon courage,
Venger un tort, redreſſer quelque outrage,
Sans raiſonner ce héros y courait.
Allons, dit-il à ſon âne fidelle,
Vole à Milan, vole où l'honneur t'apelle.
L'âne auſſitôt ſes deux ailes étend;
Un chérubin va moins rapidement. (*i*)
On voit déjà la ville où la juſtice
Arangeait tout pour cet affreux ſuplice.
Dans la grand'place on éléve un bûcher;
Trois cents archers, gens cruels et timides,
Du mal d'autrui monſtres toujours avides,
Rangent le peuple, empêchent d'aprocher.
On voit partout le beau monde aux fenêtres,
Atendant l'heure, et déjà larmoyant;
Sur un balcon l'archevêque et ſes prêtres
Obſervent tout d'un œil ferme et content.

Quatre alguazils amènent Dorothée, (*k*)
Nue en chemiſe, et de fer garrotée.
Le déſeſpoir et la confuſion,
Le juſte excès de ſon affliction,
Devant ſes yeux répandent un nuage;
Des pleurs amers inondent ſon viſage.
Elle entrevoit, d'un œil mal aſſuré,
L'affreux poteau pour ſa mort préparé;
Et ſes ſanglots ſe feſant un paſſage:
O mon amant! ô toi qui dans mon cœur
Régnes encor en ces momens d'horreur! ....

Elle

Elle ne put en dire davantage ;
Et, bégayant le nom de ſon amant,
Elle tomba ſans voix, ſans mouvement,
Le front jauni d'une pâleur mortelle :
Dans cet état elle était encor belle.

Un ſcélérat nommé Sacrogorgon,
De l'archevêque infame champion, (*l*)
La dague au poing, vers le bûcher s'avance,
Le chef armé de fer et d'impudence,
Et dit tout haut : Meſſieurs, je jure Dieu
Que Dorothée a mérité le feu.
Eſt-il quelqu'un qui prenne ſa querelle ?
Eſt-il quelqu'un qui combate pour elle ?
S'il en eſt un, que cet audacieux
Oſe à l'inſtant ſe montrer à mes yeux,
Voici de quoi lui fendre la cervelle.
Diſant ces mots il marche fièrement,
Branlant en l'air un braquemart tranchant, (*m*)
Roulant les yeux, tordant ſa laide bouche.
On frémiſſait à ſon aſpect farouche ;
Et dans la ville il n'était écuyer
Qui Dorothée osât juſtifier.
Sacrogorgon venait de les confondre :
Chacun pleurait, et nul n'oſait repondre.
Le fier prélat, du haut de ſon balcon,
Encourageait le brutal champion.

Le beau Dunois, qui planait ſur la place,
Fut ſi choqué de l'inſolente audace

De ce pervers ; et Dorothée en pleurs
Etait ſi belle au ſein de tant d'horreurs,
Son deſeſpoir la rendait ſi touchante,
Qu'en la voyant il la crut innocente.
Il ſaute à terre, et d'un ton elevé :
C'eſt moi, dit-il, face de reprouvé,
Qui viens ici montrer par mon courage,
Que Dorothée eſt vertueuſe et ſage,
Et que tu n'es qu'un fanfaron brutal,
Supôt du crime, et menteur déloyal.
Je veux d'abord ſavoir de Dorothée
Quelle noirceur lui peut être imputée,
Quel eſt ſon cas, et par quel guet-à-pan
On fait brûler les belles à Milan.
Il dit : Le peuple, à la ſurpriſe en proie,
Pouſſa des cris d'eſpérance et de joie.
Sacrogorgon, qui ſe mourait de peur,
Fit comme il put ſemblant d'avoir du cœur.
Le fier prélat, ſous ſa mine hipocrite,
Ne peut cacher le trouble qui l'agite.

A Dorothée alors le beau Dunois
S'en vint parler d'un air noble et courtois.
Les yeux baiſſés, la belle lui raconte,
En ſoupirant, ſon malheur et ſa honte :
L'âne divin, ſur l'égliſe perché,
De tout ce cas paraiſſait fort touché ;
Et de Milan les dévotes familles
Béniſſaient Dieu qui prend pitié des filles.

Fin du ſixième Chant.

Biblioteca Nazionale V. E. III NAPOLI

Allons, dit il, venez à moi, mon âne :
Chant 7e

CHANT VII.

Comment Dunois ſauva Dorothée condamnée à la mort par l'inquiſition.

Lorsqu'autrefois, au printems de mes jours,
Je fus quité par ma belle maîtreſſe,
Mon tendre cœur fut nâvré de triſteſſe,
Et je penſai renoncer aux amours;
Mais d'ofenſer par le moindre diſcours
Cette beauté que j'avais encenſée,
De ſon bonheur oſer troubler le cours,
Un tel forfait n'entra dans ma penſée.
Gêner un cœur, ce n'eſt pas ma façon.
Que ſi je traite ainſi les infidelles,
Vous comprenez, à plus forte raiſon,
Que je reſpecte encor plus les cruelles.
Il eſt affreux d'aller perſécuter
Un jeune cœur que l'on n'a pu domter.
Si la maîtreſſe, objet de votre hommage,
Ne peut pour vous des mêmes feux brûler,
Cherchez ailleurs un plus doux eſclavage:
On trouve aſſez de quoi ſe conſoler;
Ou bien buvez: c'eſt un parti fort ſage:
Et plût à Dieu qu'en un cas tout pareil,
Le tonſuré qu'amour rendit barbare,

Cet opreſſeur d'une beauté ſi rare,
Se fût ſervi d'un auſſi bon conſeil!

DEJA Dunois à la belle afligée
Avait rendu le courage et l'eſpoir :
Mais avant tout il convenait ſavoir
Les atentats dont elle était chargée.

O vous, dit-elle, en baiſſant ſes beaux yeux,
Ange divin qui deſcendez des cieux,
Vous qui venez prendre ici ma défenſe,
Vous ſavez bien quelle eſt mon innocence;
Dunois reprit : Je ne ſuis qu'un mortel;
Je ſuis venu par une étrange allure,
Pour vous ſauver d'un trépas ſi cruel.
Nul dans les cœurs ne lit que l'Eternel.
Je crois votre ame et vertueuſe et pure;
Mais dites-moi, pour Dieu, votre avanture.

LORS Dorothée, en eſſuyant les pleurs
Dont le torrent ſon beau viſage mouille,
Dit : L'amour ſeul a fait tous mes malheurs.
Connaiſſez-vous monſieur de la Trimouille?
Oui dit Dunois, c'eſt mon meilleur ami.
Peu de heros ont une ame auſſi belle;
Mon roi n'a point de guerrier plus fidelle,
L'Anglais n'a point de plus fier ennemi;
Nul chevalier n'eſt plus digne qu'on l'aime.
Il eſt trop vrai, dit-elle, c'eſt lui-même.
Il ne s'eſt pas écoulé plus d'un an,

Depuis le jour qu'il a quité Milan.
C'eſt en ces lieux qu'il m'avait adorée;
Il le jurait, et j'oſe être aſſurée
Que ſon grand cœur eſt toujours enflâmé,
Qu'il m'aime encor, car il eſt trop aimé.

Ne doutez point, dit Dunois, de ſon ame;
Votre beauté vous répond de ſa flâme:
Je le connais; il eſt, ainſi que moi,
A ſes amours fidelle comme au roi.
L'autre reprit: Ah! Monſienr, je vous croi.
O jour heureux où je le vis paraître,
Où des mortels il était à mes yeux
Le plus aimable et le plus vertueux,
Où de mon cœur il ſe rendit le maître!
Je l'adorais avant que ma raiſon
Eût pu ſavoir ſi je l'aimais on non.

Ce fut, Monſieur, ô moment délectable!
Chez l'archevêque, où nous étions à table,
Que ce héros plein de ſa paſſion
Me fit, me fit ſa déclaration.
Ah! j'en perdis la parole et la vue.
Mon ſang brûla d'une ardeur inconnue:
Du tendre amour j'ignorais le danger,
Et de plaiſir je ne pouvais manger.
Le lendemain il me rendit viſite:
Elle fut courte, il prit congé trop vîte.
Quand il partit mon cœur le rapelait,
Mon tendre cœur après lui s'envolait.

Le lendemain il eut un tête à tête
Un peu plus long, mais non pas moins honnête.
Le lendemain il en reçut le prix,
Par deux baiſers ſur mes lèvres ravis.
Le lendemain il oſa davantage ;
Il me promit la foi de mariage.
Le lendemain il fut entreprenant ;
Le lendemain il me fit un enfant.
Que dis-je ? helas ! faut-il que je raconte
De point en point mes malheurs et ma honte,
Sans que je ſache, ô digne chevalier,
A quel héros j'oſe me confier ?

Le chevalier par pure obéiſſance
Dit, ſans vanter ſes faits ni ſa naiſſance :
Je ſuis Dunois. C'etait en dire aſſez.
Dieu, reprit-elle, ô Dieu, qui m'exaucez,
Quoi, vos bontés ſont vôler à mon aide
Ce grand Dunois, ce bras à qui tout céde ! (*a*)
Ah ! qu'on voit bien d'où vous tenez le jour,
Charmant bâtard, cœur noble, ame ſublime ;
Le tendre Amour me ſefait ſa victime ;
Mon ſalut vient d'un enfant de l'Amour :
Le Ciel eſt juſte, et l'eſpoir me ranime.

Vous ſaurez done, brave et gentil Dunois,
Que mon amant, au bout de quelques mois,
Fut obligé de partir pour la guerre,
Guerre funeſte, et maudite Angleterre !
Il écouta la voix de ſon devoir.

Mon tendre amour était au déſeſpoir.
Un tel état vous eſt connu ſans doute ;
Et vous ſavez, Monſieur, ce qu'il en coûte.
Ce fier devoir fit ſeul tous nos malheurs ;
Je l'éprouvais en répandant des pleurs :
Mon cœur était forcé de ſe contraindre,
Et je mourais, mais ſans pouvoir m'en plaindre.
Il me donna le préſent amoureux
D'un bracelet fait de ſes blonds cheveux,
Et ſon portrait qui, trompant ſon abſence,
M'a fait cent fois retrouver ſa préſence.
Un cher écrit ſurtout il me laiſſa,
Que de ſa main le ferme Amour traça.
C'était, Monſieur, une juſte promeſſe,
Un sûr garant de ſa ſainte tendreſſe ;
On y liſait : Je jure par l'Amour,
Par les plaiſirs de mon ame enchantée,
De revenir bientôt en cette cour,
Pour épouſer ma chère Dorothée.

Las ! il partit, il porta ſa valeur
Dans Orléans. Peut-être il eſt encore
Dans ces remparts où l'apela l'honneur.
Ah ! s'il ſavait quels maux et quelle horreur
Sont, loin de lui, le prix de mon ardeur !
Non, juſte Ciel ! il vaut mieux qu'il l'ignore.

Il partit donc ; et moi je m'en allai,
Loin des ſoupçons d'une ville indiſcrette,
Chercher aux champs une ſombre retraite,

Conforme aux foins de mon cœur déſolé.
Mes parens morts, libre dans ma triſteſſe,
Cachée au monde, et fuyant tous les yeux,
Dans le ſecret le plus miſtérieux
J'enſevelis mes pleurs et ma groſſeſſe.
Mais par malheur, hélas! je ſuis la niéce
De l'archevêque : à ces funeſtes mots,
Elle ſentit redoubler ſes ſanglots.

Puis vers le ciel tournant ſes yeux en larmes,
J'avais, dit-elle, en ſecret mis au jour
Ce tendre fruit de mon furtif amour;
Avec mon fils conſolant mes alarmes,
De mon amant j'atendais le retour.

A l'archevêque il prit en fantaiſie
De venir voir quelle eſpéce de vie
Menait ſa niéce au fond de ces forêts :
Pour ma campagne il quita ſon palais;
Il fut touché de mes faibles atraits.
Cette beauté, préſent cher et funeſte,
Ce don fatal, qu'aujourdui je déteſte,
Perça ſon cœur des plus dangereux traits.
Il s'expliqua : ciel, que je fus ſurpriſe!
Je lui parlai des devoirs de ſon rang,
De ſon état, des nœuds ſacrés du ſang :
Je remontrai l'horreur de l'entrepriſe;
Elle outrageait la nature et l'Egliſe.
Hélas! j'eus beau lui parler de devoir,
Il s'entêta d'un chimérique eſpoir.

Il ſe flatait qne mon cœur indocile
D'aucun objet ne s'était prévenu,
Qu'enfin l'amour ne m'était point connu;
Que ſon triomphe en ſerait plus facile.
Il m'acablait de ſes ſoins fatigans,
De ſes deſirs rebutés et preſſans.

HELAS! un jour que, toute à ma triſteſſe,
Je reliſais cette douce promeſſe,
Que de mes pleurs je mouillais cet écrit,
Mon cruel oncle en liſant me ſurprit.
Il ſe ſaiſit, d'une main ennemie,
De ce papier qui contenait ma vie:
Il lut: il vit dans cet écrit fatal
Tous mes ſecrets, ma flâme, et ſon rival.
Son ame alors, jalouſe et forcenée,
A ſes deſirs fut plus abandonnée.
Toujours alerte, et toujours m'épiant,
Il fut bientôt que j'avais un enfant.
Sans doute un autre en eût perdu courage;
Mais l'archevêque en devint plus ardent;
Et ſe ſentant ſur moi cet avantage:
Ah! me dit-il, n'eſt-ce donc qu'avec moi
Que vous aurez la fureur d'être ſage?
Et vos faveurs ſeront le ſeul partage
De l'étourdi qui ravit votre foi?
Oſez-vous bien me faire réſiſtance?
Y penſez-vous? vous ne méritez pas
Le fol amour que j'ai pour vos apas.
Cédez ſur l'heure, ou craignez ma vengeance.

Je me jetai tremblante à ſes genoux ;
J'ateſtai Dieu, je repandis des larmes.
Lui, furieux d'amour et de courroux,
En cet état me trouva plus de charmes.
Il me renverſe, et va me violer ;
A mon ſecours il ſalut apeler :
Tout ſon amour ſoudain ſe tourne en rage.
D'un oncle, ô ciel ! ſouſrir un tel outrage !
De coups affreux il meurtrit mon viſage.
On vient au bruit ; mon oncle au même inſtant
Joint à ſon crime un crime encor plus grand :
Chretiens, dit-il, ma niéce eſt une impie ;
Je l'abandonne, et je l'excommunie :
Un heretique, un damné ſuborneur
Publiquement a fait ſon déshonneur ;
L'enfant qu'ils ont eſt un fruit d'adultère.
Que Dieu confonde et le fils et la mère !
Et puiſqu'ils ont ma malédiction,
Qu'ils ſoient livrés à l'inquiſition.

Il ne fit point une menace vaine ;
Et dans Milan le traître arive à peine,
Qu'il fait agir le grand inquiſiteur.
On me ſaiſit, priſonnière on m'entraîne
Dans des cachots, où le pain de douleur
Etait ma ſeule et triſte nouriture :
Lieux ſouterrains, lieux d'une nuit obſcure,
Séjour de mort, et tombeau des vivans !
Après trois jours on me rend la lumière,
Mais pour la perdre au milieu des tourmens.

Vous les voyez ces brâſiers dévorans ;
C'eſt là qu'il faut expirer à vingt ans !
Voilà mon lit à mon heure dernière !
C'eſt là, c'eſt là, ſans votre bras vengeur,
Qu'on m'arrachait la vie avec l'honneur !
Plus d'un guerrier aurait, ſelon l'uſage,
Pris ma défenſe, et pour moi combatu ;
Mais l'archevêque enchaîne leur vertu :
Contre l'Egliſe ils n'ont point de courage. (*b*)
Qu'atendre, hélas ! d'un cœur italien ?
Ils tremblent tous à l'aſpect d'une étole ; (*c*)
Mais un français n'eſt alarmé de rien,
Et braverait le pape au capitole.

A ces propos Dunois piqué d'honneur,
Plein de pitié pour la belle acuſée,
Plein de courroux pour ſon perſécuteur,
Brûlait déjà d'exercer ſa valeur,
Et ſe flatait d'une victoire aiſée :
Bien ſurpris fut de ſe voir entouré
De cent archers, dont la cohorte fière
L'inveſtiſſait noblement par derrière.
Un cuiſtre en robe, avec bonnet carré,
Criait d'un ton de vrai *miſerere* :
» On fait ſavoir de par la ſainte Egliſe,
» Par Monſeigneur, pour la gloire de Dieu,
» A tous chrétiens que le Ciel favoriſe,
» Que nous venons de condamner au feu
» Cet étranger, ce champion profane,
» De Dorothée infame chevalier,

» Comme infidelle, hérétique et ſorcier ;
» Qu'il ſoit brûlé ſur l'heure avec ſon âne. »

CRUEL prélat, Buſiris en ſoutane, (*d*)
C'était, perfide, un tour de ton métier ;
Tu redoutais le bras de ce guerrier,
Tu t'entendais avec le ſaint ofice
Pour oprimer, ſous le nom de juſtice,
Quiconque eût pu lever le voile affreux
Dont tu cachais ton crime à tous les yeux.

TOUT auſſitôt l'aſſaſſine cohorte,
Du ſaint ofice abominable eſcorte,
Pour ſe ſaiſir du ſuperbe Dunois,
Deux pas avance, et recule de trois ;
Puis marche encor ; puis ſe ſigne et s'arête.
Sacrogorgon, qui tremblait à leur tête,
Leur crie : Allons ; il faut vaincre ou périr ;
De ce ſorcier tâchons de nous ſaiſir.
Au milieu d'eux les diacres de la ville,
Les ſacriſtains arivent à la file :
L'un tient un pot, et l'autre un goupillon ; (*e*)
Ils font leur ronde, et de leur eau ſalée
Benoîtement aſpergent l'aſſemblée.
On exorciſe, on maudit le démon ;
Et le prélat, toujours l'ame troublée,
Donne partout la bénédiction.

LE grand Dunois, non ſans émotion,
Voit qu'on le prend pour envoyé du diable :

Lors faiſiſſant de ſon bras redoutable
Sa grande épée, et de l'autre montrant
Un chapelet, catolique inſtrument,
De ſon ſalut cher et ſacré garant;
Allons, dit-il, venez à moi, mon âne.
L'âne deſcend, Dunois monte, et ſoudain
Il va frapant, en moins d'un tour de main,
De ces croquans la cohorte profane.
Il perce à l'un le *ſternum* et le bras; (*f*)
Il ateint l'autre à l'os qu'on nomme *atlas*: (*g*)
Qui voit tomber ſon nez et ſa mâchoire,
Qui ſon oreille, et qui ſon *humerus*;
Qui pour jamais s'en va dans la nuit noire,
Et qui s'enfuit diſant ſes *oremus*.

L'ane, au milieu du ſang et du carnage,
Du paladin ſeconde le courage;
Il vole, il rue, il mord, il foule aux piés
Ce tourbillon de faquins effrayés.
Sacro-gorgon abaiſſant ſa viſière,
Toujours jurant s'en allait en arrière;
Dunois le joint, l'ateint à l'os *pubis*; (*h*)
Le fer ſanglant lui ſort par le *coccis*: (*i*)
Le vilain tombe, et le peuple s'écrie:
Béni ſoit Dieu! le barbare eſt ſans vie.

Le ſcélérat encor ſe débatait
Sur la pouſſière, et ſon cœur palpitait,
Quand le heros lui dit: Ame traîtreſſe!
L'Enfer t'atend; crains le diable, et confeſſe

Que l'archevêque eſt un coquin mitré,
Un raviſſeur, un parjure avéré;
Que Dorothée eſt l'innocence même;
Qu'elle eſt fidelle au tendre amant qu'elle aime;
Et que tu n'es qu'un ſot et qu'un fripon.
Oui, Monſeigneur, oui, vous avez raiſon:
Je ſuis un ſot, la choſe eſt par trop claire,
Et votre épée a prouvé cette afaire.
Il dit: ſon ame alla chez le démon.
Ainſi mourut le fier Sacrogorgon.

Dans l'inſtant même où ce bravache infame
A Belzebut rendait ſa vilaine ame,
Devers la place arive un écuyer,
Portant ſalade avec lance dorée: (*k*)
Deux poſtillons à la jaune livrée
Allaient devant. C'était choſe aſſurée
Qu'il arivait quelque grand chevalier.
A cet objet, la belle Dorothée,
D'étonnement et d'amour tranſportée:
Ah! Dieu puiſſant, ſe mit-elle à crier,
Serait-ce lui! ferait-il bien poſſible!
A mes malheurs le Ciel eſt trop ſenſible.

Les Milanais, peuple très curieux,
Vers l'écuyer avaient tourné les yeux.

Eh! cher lecteur, n'êtes-vous pas honteux
De reſſembler à ce peuple volage,
Et d'ocuper vos yeux et votre eſprit

Du changement qui dans Milan ſe fit?
Eſt-ce donc là le but de mon ouvrage?
Songez, lecteur, aux remparts d'Orléans,
Au roi de France, aux cruels aſſiégeans,
A la Pucelle, à l'illuſtre amazône,
La vengereſſe et du peuple et du trône,
Qui ſans jupon, ſans pourpoint ni bonnet,
Parmi les champs comme un centaure allait,
Ayant en Dieu ſa plus ferme eſpérance,
Comptant ſur lui plus que ſur ſa vaillance,
Et s'adreſſant à monſieur ſaint Denis,
Qui cabalait alors en paradis
Contre ſaint George en faveur de la France.

SURTOUT, lecteur, n'oubliez point Agnès;
Ayez l'eſprit tout plein de ſes atraits:
Tout honnête homme à mon gré doit s'y plaire.
Eſt-il quelqu'un ſi morne et ſi ſévère,
Que pour Agnès il ſoit ſans intérêt?
Et franchement dites-moi, s'il vous plaît,
Si Dorothée au feu fut condamnée,
Si le Seigneur, du haut du firmament,
Sauva le jour à cette infortunée,
Semblable cas advient très rarement:
Mais que l'objet où votre cœur s'engage,
Pour qui vos pleurs ne peuvent s'eſſuyer,
Soit dans les bras d'un robuſte aumônier,
Ou ſemble épris pour quelque jeune page,
Cet accident peut-être eſt plus commun;
Pour l'amener ne faut miracle aucun.

Je l'avoûrai, j'aime toute avanture
Qui tient de près à l'humaine nature ;
Car je ſuis homme, et je me fais honneur
D'avoir ma part aux humaines faibleſſes ;
J'ai dans mon tems poſſédé des maîtreſſes ;
Et j'aime encor à retrouver mon cœur.

Fin du ſeptième Chant.

CHANT

CHANT VIII.

Comment le charmant la Trimouille rencontra un anglais à Notre-Dame de Loretle, et ce qui s'enſuivit avec ſa Dorothée.

Que cette hiſtoire eſt ſage, intéreſſante !
Comme elle forme et *l'eſprit et le cœur* !
Comme on y voit la vertu triomphante,
Des chevaliers le courage et l'honneur,
Les droits des rois, des belles la pudeur !
C'eſt un jardin dont tout le tour m'enchante,
Par ſa culture et ſa variété.
J'y vois ſurtout l'aimable chaſteté,
Des belles fleurs la fleur la plus brillante,
Comme un lis blanc que le Ciel a planté,
Levant ſans tache une tête éclatante.
Filles, garçons, liſez aſſidûment,
De la vertu ce divin rudiment :
Il fut écrit par notre abbé Tritême, (*a*)
Savant picard, de ſon ſiécle ornement ;
Il prit Agnès et Jeane pour ſon tême.
Que je l'admire, et que je me ſais gré
D'avoir toujours hautement préferé
Cette lecture honnête et profitable,
A ce fatras d'inſipides romans
Que je vois naître et mourir tous les ans,

De cerveaux creux avortons languiſſans !
De Jeane d'Arc l'hiſtoire véritable
Triompheta de l'envie et du tems.
Le vrai me plaît, le vrai ſeul eſt durable.

De Jeane d'Arc cependant, cher lecteur,
En ce moment je ne puis rendre compte ;
Car Dorothée, et Dunois ſon vengeur,
Et la Trimouille objet de ſon ardeur,
Ont de grands droits ; et j'avoûrai ſans honte
Qu'avec raiſon vous vouliez être inſtruit
Des beaux effets que leur amour produit.

Près d'Orléans vous avez ſouvenance
Que la Trimouille, ornement du Poitou,
Pour ſon bon roi ſignalant ſa vaillance,
Dans un foſſé fut plongé juſqu'au cou.
Ses écuyers tirèrent avec peine,
Du ſale fond de la fangeuſe arène,
Notre héros en cent endroits froiſſé,
Un bras démis, le coude fracaſſé.
Vers les remparts de la ville aſſiégée
On reportait ſa figure afligée ;
Mais de Talbot les efforts vigilans
Avaient fermé les chemins d'Orléans.
On tranſporta, de crainte de ſurpriſe,
Mon paladin, par de ſecrets détours,
Sur un brancard, en la cité de Tours,
Cité fidelle, au roi Charle ſoumiſe.
Un charlatan, arivé de Veniſe,

Adroitement remit ſon *radius*, (*b*)
Dont le pivot rejoignit l'*humerus*.
Son écuyer lui fit bientôt connaître
Qu'il ne pouvait retourner vers ſon maître,
Que les chemins étaient fermés pour lui.
Le chevalier, fidelle à ſa tendreſſe,
Se réſolut, dans ſon cuiſant ennui,
D'aller au moins rejoindre ſa maîtreſſe.

Il courut donc, à travers cent haſards,
Au beau pays conquis par les Lombards.
En arivant aux portes de la ville,
Le Poitevin eſt entouré, heurté,
Preſſé des flots d'une foule imbécile,
Qui d'un pas lourd, et d'un œil hébété,
Court à Milan des campagnes voiſines;
Bourgeois, manans, moines, bénédictines,
Mères, enfans: c'eſt un bruit, un concours,
Un chamaillis; chacun ſe précipite;
On tombe, on crie: Arivons, entrons vîte:
Nous n'aurons pas tels plaiſirs tous les jours.

Le paladin ſut bientôt quelle fête
Allait chômer ce bon peuple lombard,
Et quel ſpectacle à ſes yeux on aprête.
Ma Dorothée! ô ciel! Il dit, et part;
Et ſon courſier, s'élançant ſur la tête
Des curieux, le porte en quatre bonds
Dans les faubourgs, dans la ville, à la place,
Où du bâtard la généreuſe audace

A diſſipé tous ces monſtres félons ;
Où Dorothée, interdite, éperdue,
Oſait à peine encor lever la vue.

L'Abbé Tritême, avec tout ſon talent,
N'eût pu jamais nous faire la peinture
De la ſurpriſe et du ſaiſiſſement,
Et des tranſports dont cette ame ſi pure
Fut pénétrée en voyant ſon amant.
Quel coloris, quel pinceau pourait rendre
Ce doux mélange, et ſi vif et ſi tendre,
L'impreſſion d'un reſte de douleur,
La douce joie où ſe livrait ſon cœur,
Son embaras, ſa pudeur, et ſa honte,
Que par degrés la tendreſſe ſurmonte ?
Son la Trimouille, ardent, ivre d'amour,
Entre ſes bras la tient long-tems ſerrée,
Faible, atendrie, encor toute éplorée ;
Il embraſſait, il baiſait tour à tour
Le grand Dunois, et ſa maîtreſſe, et l'âne.

Tout le beau ſexe, aux fenêtres penché,
Batait des mains, de tendreſſe touché ;
On voyait fuir tous les gens à ſoutane
Sur les débris du bûcher renverſé,
Qui dans le ſang nage au loin diſperſé.
Sur ces debris le bâtard intrépide,
De Dorothée afermiſſant les pas,
A l'air, le port, et le maintien d'Alcide,
Qui, ſous ſes piés enchaînant le trépas,

Le triple chien, et la triple Euménide,
Remit Alceſte à ſon dolent époux,
Quoiqu'en ſecret il fût un peu jaloux.

Avec honneur la belle Dorothée,
Fut en litière à ſon logis portée,
Des deux héros noblement eſcortée.
Le lendemain le bâtard généreux
Vint près du lit du beau couple amoureux :
Je ſens, dit-il, que je ſuis inutile
Aux doux plaiſirs que vous goûtez tous deux :
Il me convient de ſortir de la ville ;
Jeane et mon roi me rapellent près d'eux ;
Il faut les joindre, et je ſens trop que Jeane
Doit regreter la perte de ſon âne.
Le grand Denis, le patron de nos lois,
M'a cette nuit préſenté ſa figure :
J'ai vu Denis tout comme je vous vois ;
Il me prêta ſa divine monture,
Pour ſecourir les dames et les rois :
Denis m'enjoint de revoir ma patrie.
Grâces au Ciel, Dorothée eſt ſervie,
Je dois ſervir Charle ſept à ſon tour.
Goûtez les fruits de votre tendre amour.
A mon bon roi je vais donner ma vie ;
Le tems me preſſe, et mon âne m'atend.

Sur mon cheval je vous ſuis à l'inſtant,
Lui répliqua l'aimable la Trimouille.
La belle dit : C'eſt auſſi mon projet ;

Un desir vif dès long-tems me chatouille
De contempler la cour de Charle sept,
Sa cour si belle, en héros si feconde,
Sa tendre Agnès, qui gouverne son cœur,
Sa fière Jeane, en qui valeur abonde.
Mon cher amant, mon cher libérateur,
Me conduisaient jusques au bout du monde.
Mais sur le point d'être cuite en ce lieu,
En récitant ma prière secrette,
Je fis tout bas à la Vierge un beau vœu
De visiter sa maison de Lorette,
S'il lui plaisait de me tirer du feu.
Tout aussitôt la mère du bon Dieu
Vous députa sur votre âne céleste;
Vous me sauvez de ce bûcher funeste;
Je vis par vous; mon vœu doit se tenir,
Sans quoi la Vierge a droit de me punir.

Votre discours est très juste et très sage,
Dit la Trimouille; et ce pèlerinage
Est à mes yeux un devoir bien sacré:
Vous permettrez que je sois du voyage.
J'aime Lorette, et je vous conduirai.
Allez, Dunois, par la plaine étoilée,
Fendez les airs, volez aux champs de Blois;
Nous vous joindrons avant qu'il soit un mois.
Et vous, Madame, à Lorette apelée,
Venez remplir votre vœu si pieux;
Moi j'en fais un digne de vos beaux yeux:
C'est de prouver à toute heure, en tous lieux,

A tout venant, par l'épée et la lance,
Que vous devez avoir la préférence
Sur toute fille ou femme de renom,
Que nulle n'eſt et ſi ſage et ſi belle.
Elle rougit. Cependant le griſon
Frape du pié, s'eléve ſur ſon aile,
Plane dans l'air, et laiſſant l'horizon,
Porte Dunois vers les ſources du Rhône.

Le Poitevin prend le chemin d'Ancône (*c*)
Avec ſa dame, un bourdon dans la main,
Portant tous deux chapeau de pélerin,
Bien relevé de coquilles bénies.
A leur ceinture un roſaire pendait
De beaux grains d'or, et de perles unies :
Le paladin ſouvent le récitait,
Diſait *Ave* : la belle répondait
Par des ſoupirs, et par des litanies ;
Et *je vous aime* était le doux refrain
Des *oremus* qu'ils chantaient en chemin.

Ils vont à Parme, à Plaiſance, à Modène,
Dans Urbino, dans la tour de Céſène,
Toujours logés dans de très beaux châteaux
De princes, ducs, comtes, et cardinaux.
Le paladin eut partout l'avantage
De ſoutenir que dans le monde entier
Il n'eſt beauté plus aimable et plus ſage
Que Dorothée ; et nul n'oſa nier
Ce qu'avançait un ſi grand perſonnage ;

Tant les ſeigneurs de tout ce beau canton
Avaient d'egards et de diſcrétion.

ENFIN portés ſur les bords du Muſône,
Près Ricanate en la marche d'Ancône,
Les pelerins virent briller de loin
Cette maiſon de la ſainte Madône,
Ces murs divins de qui le Ciel prend ſoin,
Murs convoités des avides corſaires,
Et qu'autrefois des anges tutélaires
Firent voler dans les plaines des airs,
Comme un vaiſſeau qui fend le ſein des mers.
A *Loretto* les anges s'arêtèrent; (*d*)
Les murs ſacrés d'eux-mêmes ſe fondèrent;
Et ce que l'art a de plus précieux,
De plus brillant, de plus induſtrieux,
Fut employé depuis par les ſaints Pères,
Maîtres du monde, et du Ciel grands vicaires,
A l'ornement de ces auguſtes lieux.
Les deux amans de cheval deſcendirent,
D'un cœur contrit à deux genoux ſe mirent:
Puis chacun d'eux, pour acomplir ſon vœu,
Ofrit des dons pleins de magnificence,
Tous acceptés avec reconnaiſſance
Par la Madône, et les moines du lieu.

AU cabaret les deux amans dînèrent;
Et ce fut là qu'a table ils rencontrèrent
Un brave Anglais, fier, dur, et ſans ſouci,
Qui venait voir la ſainte Vierge auſſi,

Par

Par paſſe-tems, ſe moquant dans ſon ame
Et de Lorette, et de ſa Notre-Dame :
Parfait anglais, voyageant ſans deſſein,
Achetant cher de modernes antiques,
Regardant tout avec un air hautain,
Et mépriſant les ſaints et leurs reliques.

De tout français c'eſt l'ennemi mortel,
Et ſon nom eſt Chriſtophe d'Arondel.
Il parcourait triſtement l'Italie ;
Et ſe ſentant fort ſujet à l'ennui,
Il amenait ſa maîtreſſe avec lui,
Plus dédaigneuſe encor, plus impolie,
Parlant fort peu, mais belle, faite au tour,
Douce la nuit, inſolente le jour,
A table, au lit, par caprice emportée,
Et le contraire en tout de Dorothée.

Le beau baron, du Poitou l'ornement,
Lui fit d'abord un petit compliment,
Sans recevoir aucune repartie.
Puis il parla de la Vierge Marie ;
Puis il conta comme il avait promis,
Chez les Lombards, à monſieur ſaint Denis,
De ſoutenir en tout lieu la ſageſſe
Et la beauté de ſa chère maîtreſſe.
Je crois, dit-il au dédaigneux Breton,
Que votre dame eſt noble, et d'un grand nom,
Qu'elle eſt ſurtout auſſi ſage que belle :
Je crois encor, quoiqu'elle n'ait rien dit,

Que dans le fond elle a beaucoup d'eſprit ;
Mais Dorothée eſt fort au deſſus d'elle ;
Vous l'avoûrez : on peut ſans l'abaiſſer
Au ſecond rang dignement la placer.

Le fier Anglais, à ce diſcours honnête,
Le regarda des piés juſqu'à la tête :
Pardieu, dit-il, il m'importe fort peu
Que vous ayez à Denis fait un vœu ;
Et peu me chaut que votre damoiſelle
Soit ſage ou folle, et ſoit ou laide ou belle.
Chacun ſe doit contenter de ſon bien
Tout uniment, ſans ſe vanter de rien.
Mais puiſqu'ici vous avez l'impudence
D'oſer prétendre à quelque préférence
Sur un anglais, je vous enſeignerai
Votre devoir, et je vous prouverai
Que tout anglais en afaires pareilles
A tout français donne ſur les oreilles ;
Que ma maitreſſe, en figure, en couleur,
En gorge, en bras, cuiſſes, taille, rondeur,
Même en ſageſſe, en ſentimens d'honneur,
Vaut cent fois mieux que votre pélerine ;
Et que mon roi, (dont je fais peu de cas)
Quand il voudra, ſaura bien mettre à bas
Et votre maître, et ſa groſſe héroïne.
Eh bien, reprit le noble poitevin,
Sortons de table, éprouvons-nous ſoudain ;
A vos dépens je ſoutiendrai peut-être
Mon tendre amour, mon pays, et mon maître.

Mais comme il faut être toujours courtois,
De deux combats je vous laiſſe le choix,
Soit à cheval, ſoit à pié ; l'un et l'autre
Me ſont égaux : mon choix ſuivra le vôtre.
A pié, mort-dieu ! dit le rude Breton ;
Je n'aime point qu'un cheval ait la gloire
De partager ma peine et ma victoire.
Point de cuiraſſe, et point de morion ;
C'eſt à mon ſens une arme de poltron ;
Il fait trop chaud, j'aime à combatre à l'aiſe.
Je veux tout nu vous ſoutenir ma tête :
Nos deux beautés jugeront mieux des coups.

TRÈS volontiers, dit d'un ton noble et doux
Le beau Français. Sa chère Dorothée
Frémit de crainte à ce défi cruel,
Quoiqu'en ſecret ſon ame fût flatée
D'être l'objet d'un ſi noble duel.
Elle tremblait que Chriſtophe Arondel
Ne tranſperçât de quelque coup mortel
La douce peau de ſon cher la Trimouille,
Que de ſes pleurs tendrement elle mouille.
La dame anglaiſe animait ſon anglais,
D'un coup d'œil fier, et sûr de ſes atraits.
Elle n'avait jamais verſé de larmes ;
Son cœur altier ſe plaiſait aux alarmes,
Et les combats des coqs de ſon pays
Avaient été ſes paſſe-tems chéris.
Son nom était Judith de Roſamore,
Cher à Briſtol, et que Cambridge honore. (e)

VOILA déjà nos braves paladins
Dans un champ clos près d'en venir aux mains :
Tous deux charmés, dans leurs nobles querelles,
De ſoutenir leur patrie et leurs belles.
La tête haute, et le fer de droit fil,
Le bras tendu, le corps en ſon profil,
En tierce, en quarte, ils joignent leurs épées,
L'une par l'autre à tout moment frapées.
C'eſt un plaiſir de les voir ſe baiſſer,
Se relever, reculer, avancer,
Parer, ſauter, ſe ménager des feintes,
Et ſe porter les plus rudes ateintes.
Ainſi l'on voit dans une belle nuit,
Sous le lion ou ſous la canicule,
Tout l'horizon qui s'enflâme et qui brûle
De mille feux dont notre œil s'éblouit :
Un éclair paſſe, un autre éclair le ſuit.

LE Poitevin adreſſe une apoſtrophe
Droit au menton du ſuperbe Chriſtophe ;
Puis en arière il ſaute allégrement,
Toujours en garde ; et Chriſtophe à l'inſtant
Engage en tierce ; et ſerrant la meſure,
Au ferrailleur inflige une bleſſure
Sur une cuiſſe ; et de ſang empourpré,
Ce bel ivoire eſt teint et bigarré.

ILS s'acharnaient à cette noble eſcrime,
Voulant mourir pour jouir de l'eſtime
De leur maîtreſſe, et pour bien décider

Quelle beauté doit à l'autre céder,
Lorſqu'un bandit des Etats du ſaint Père
Avec ſa troupe entra dans ces cantons
Pour s'acquiter de ſes dévotions.

Le ſcélérat ſe nommait Martinguerre,
Voleur de jour, voleur de nuit, corſaire,
Mais ſaintement à la Vierge ataché,
Et ſans manquer récitant ſon roſaire,
Pour être pur et net de tout péché.
Il aperçut ſur le pré les deux belles,
Et leurs chevaux, et leurs brillantes ſelles,
Et leurs mulets chargés d'or et d'*agnus*.
Dès qu'il les vit, on ne les revit plus.
Il vous enléve, et Judith Roſamore,
Et Dorothée, et le bagage encore,
Mulets, chevaux, et part comme un éclair.

Les champions tenaient toujours en l'air,
A poing fermé, leurs brandiſſantes lames,
Et ferraillaient pour l'honneur de ces dames.
Le Poitevin s'aviſe le premier
Que ſa maîtreſſe eſt comme diſparue.
Il voit de loin courir ſon écuyer;
Il s'ébahit, et ſon arme pointue
Reſte en ſa main ſans force et ſans effet.
Sire Arondel demeure ſtupéfait.
Tous deux reſtaient la prunelle effarée,
Bouche béante, et la mine égarée,
L'un contre l'autre. Oh! oh! dit le Breton,

Dieu me pardonne, on nous a pris nos belles ;
Nous nous donnons cent coups d'eſtramaçon
Très ſotement ; courons vîte après elles,
Reprenons-les, et nous nous rebatrons
Pour leurs beaux yeux quand nous les trouverons.
L'autre en convient, et diférant la fête,
En bons amis ils ſe mettent en quête
De leur maîtreſſe. A peine ils ſont cent pas,
Que l'un s'écrie : Ah ! la cuiſſe ! ah ! le bras !
L'autre criait la poitrine, et la tête ;
Et n'ayant plus ces eſprits animaux
Qui vont au cœur, et qui ſont les héros,
Ayant perdu cette ardeur enflâmée,
Avec leur ſang au combat conſumée,
Tous deux meurtris, faibles, et languiſſans,
Sur le gazon tombent en même tems,
Et de leur ſang ils rougiſſent la terre.
Leurs écuyers, qui ſuivaient Martinguerre,
Vont à ſa piſte, et gagnent le pays.
Les deux héros, ſans valets, ſans habits,
Et ſans argent, étendus dans la plaine,
Manquant de tout, croyaient leur fin prochaine ;
Lorſqu'une vieille, en paſſant vers ces lieux,
Les voyant nus s'aprocha plus près d'eux,
En eut pitié, les fit ſur des civières
Porter chez elle ; et par des reſtaurans
En moins de rien leur rendit tous leurs ſens,
Leur coloris, et leurs forces premières.
La bonne vieille, en ce lieu reſpecté,
Eſt en odeur qu'on dit de ſainteté.

Devers Ancône il n'eſt point de béate,
Point d'ame ſainte en qui la grâce éclate
Par des bienfaits plus ſignalés, plus grands.
Elle prédit la pluie et le beau tems ;
Elle guérit les bleſſures légères
Avec de l'huile et de ſaintes prières ;
Elle a parfois converti des méchans.

Les paladins à la vieille contèrent
Leur avanture, et conſeil demandèrent.
La décrépite alors ſe recueillit,
Pria Marie, ouvrit la bouche, et dit :
Allez en paix, aimez tous deux vos belles,
Mais que ce ſoit à bonne intention ;
Et gardez-vous de vous tuer pour elles.
Les doux objets de votre afection
Sont maintenant à des épreuves rudes ;
Je plains leurs maux, et vos ſollicitudes.
Habillez-vous ; prenez des chevaux frais,
Ne manquez pas le chemin qu'il faut prendre ;
Le Ciel par moi daigne ici vous aprendre,
Pour les trouver, qu'il faut courir après.

Le Poitevin admira l'énergie
De ce diſcours ; et le Breton penſif
Lui dit : Je crois à votre prophétie ;
Nous pourſuivrons le voleur fugitif,
Quand nous aurons retrouvé des montures,
Et des pourpoints, et ſurtout des armures.
La vieille dit : On vous en fournira.

Un circoncis par bonheur était là,
Enfant barbu d'Isâc et de Juda,
Dont la belle ame, à ſervir empreſſée,
Feſait fleurir la gent déprépucée.
Le digne hebreu leur prêta galamment
Deux mille écus à quarante pour cent,
Selon les *us* de la race benite
En Canaan par Moïſe conduite;
Et le profit que le juif s'arogea
Entre la ſainte et lui ſe partagea.

Fin du huitième Chant.

Biblioteca Nazionale
NAPOLI
V. E. III

D'un gros baiser la barbouille, & lui dit,
J'aimai toujours les filles d'Angleterre.
Chant 3e.

CHANT IX.

Comment la Trimouille et ſire Arondel retrouvèrent leurs maîtreſſes en Provence; et du cas étrange advenu dans la Sainte-Beaume.

Deux cheyaliers qui ſe ſont bien batus,
Soit à cheval, ſoit à la noble eſcrime,
Avec le fabre ou de longs fers pointus,
De pied en cap tout couverts, ou tout nus,
Ont l'un pour l'autre une ſecrette eſtime;
Et chacun d'eux exalte les vertus
Et les grands coups de ſon digne adverſaire,
Lorſque ſurtout il n'eſt plus en colère.
Mais s'il advient, après ce beau conflit,
Quelque accident, quelque triſte fortune,
Quelque misère à tous les deux commune,
Incontinent le malheur les unit:
L'amitié naît de leurs deſtins contraires,
Et deux héros perſécutés ſont frères.
C'eſt ce qu'on vit dans le cas ſi cruel
De la Trimouille et du triſte Arondel.
Cet Arondel reçut de la nature
Une ame altière, indifférente, et dure;
Mais il ſentit ſes entrailles d'airain
Se ramolir pour le doux Poitevin:
Et la Trimouille, en ſe laiſſant ſurprendre

A ces beaux nœuds qui forment l'amitié,
Suivit ſon goût ; car ſon cœur eſt ne tendre.
Que je me ſens, dit-il, fortifié,
Mon cher ami, par votre courtoiſie !
Ma Dorothée, hélas ! me fut ravie ;
Vous m'aiderez, au milieu des combats,
A retrouver la trace de ſes pas,
A délivrer ce que mon cœur adore ;
J'afronterai les plus cruels trépas,
Pour vous nantir de votre Roſamore.

Les deux amans, les deux nouveaux amis,
Partent enſemble ; et ſur un faux avis
Marchent en hâte, et tirent vers Livourne.
Le raviſſeur d'un autre côte tourne,
Par un chemin juſtement opoſe.
Tandis qu'ainſi le couple ſe fourvoie,
Au ſcelérat rien ne fut plus aiſé
Que d'enlever ſa noble et riche proie.
Il la conduit bientôt en ſureté
Dans un château des chemins écarté,
Près de la mer, entre Rome et Gayette :
Mâſure affreuſe, exécrable retraite,
Où l'inſolence, et la rapacité,
La gourmandiſe, et la mal-propreté,
L'emportement de l'ivreſſe bruyante,
Les démêlés, les combats qu'elle enfante,
La dégoûtante et ſale impureté
Qui de l'amour éteint les tendres flâmes,
Tous les excès des plus vilaines ames,

Font voir à l'œil ce qu'eſt le genre humain,
Lorſqu'à lui-même il eſt livré ſans frein.
Du Créateur image ſi parfaite,
Or voilà donc comme vous êtes faite!

En arivant le corſaire effronté
Se met à table, et fait placer les belles
Sans compliment chacune à ſon côté,
Mange, dévore, et boit à leur ſanté.
Puis il leur dit: Voyez, Meſdemoiſelles,
Qui de vous deux couche avec moi la nuit;
Tout m'eſt égal, tout m'eſt bon, tout me duit;
Poil blond, poil noir, anglaiſe, italienne,
Petite ou grande, infidelle ou chrétienne,
Il ne m'importe; et buvons. A ces mots
La rougeur monte à l'aimable viſage
De Dorothée: elle éclate en ſanglots;
Sur ſes beaux yeux il ſe forme un nuage,
Qui tombe en pleurs ſur ce nez fait au tour,
Sur ce menton où l'on dit que l'Amour
Lui fit un creux, la careſſant un jour;
Dans la triſteſſe elle eſt enſevelie.

Judith l'anglaiſe un moment recueillie,
Et regardant le corſaire inhumain,
D'un air de tête, et d'un ſouris hautain:
Je veux, dit-elle, avoir ici la joie
Sur le minuit de me voir votre proie;
Et l'on ſaura ce qu'avec un bandit
Peut une anglaiſe alors qu'elle eſt au lit.

A ce propos le brave Martinguerre
D'un gros baiſer la barbouille, et lui dit :
J'aimai toujours les filles d'Angleterre.
Il la rebaiſe, et puis vide un grand verre,
En vide un autre, et mange, et boit, et rit,
Et chante, et jure ; et ſa main effrontée,
Sans nul égard, ſe porte impudemment
Sur Roſamore, et puis ſur Dorothée.
Celle-ci pleure ; et l'autre fièrement,
Sans s'émouvoir, ſans changer de viſage,
Laiſſe tout faire au rude perſonnage.
Enfin de table il ſort en bégayant,
Le pié mal sûr, mais l'œil etincelant,
Avertiſſant, d'un geſte de corſaire,
Qu'on ſoit fidelle aux marchés convenus ;
Et rayonnant des préſens de Bacchus,
Il ſe prépare aux combats de Cythère.

La Milanaiſe, avec des yeux confus,
Dit à l'Anglaiſe : Oſerez-vous, ma chère,
Du ſcélérat conſommer le deſir ?
Mérite-t-il qu'une beauté ſi fière
S'abaiſſe au point de donner du plaiſir ?
Je prétens bien lui donner autre choſe,
Dit Roſamore ; on verra ce que j'oſe ;
Je ſais venger ma gloire et mes apas.
Je ſuis fidelle au chevalier que j'aime.
Sachez que Dieu, par ſa bonté ſuprême,
M'a fait préſent de deux robuſtes bras,
Et que Judith eſt mon nom de batême.

Daignez m'atendre en cet indigne lieu,
Laiſſez-moi faire, et ſurtout priez Dieu.
Puis elle part, et va, la tête haute,
Se mettre au lit à côté de ſon hôte.
La nuit couvrait d'un voile ténébreux
Les toits pouris de ce repaire affreux.
Des malandrins la groſſière cohue
Cuvait ſon vin dans la grange étendue;
Et Dorothée, en ces momens d'horreur,
Demeurait ſeule, et ſe mourait de peur.

Le boucanier, dans la groſſe partie
Par où l'on penſe, était tout ofuſqué
De la vapeur des raiſins d'Italie.
Moins à l'amour qu'au ſommeil provoqué,
Il va preſſant, d'une main engourdie,
Les fiers apas dont ſon cœur eſt piqué:
Et la Judith, prodiguant ſes tendreſſes,
L'envelopait, par de fauſſes careſſes,
Dans les filets que lui tendait la mort.
Le diſſolu, laſſé d'un tel effort,
Bâille un moment, tourne la tête, et dort.

A ſon chevet pendait le cimeterre
Qui fit long-tems redouter Martinguerre.
Notre Bretonne auſſitôt le tira,
En invoquant Judith, et Débora, (*a*)
Jahel, Aod, et Simon nommé Pierre,
Simon Barjône aux oreilles fatal,
Qu'à ſurpaſſer l'héroïne s'aprête;

Puis empoignant les crins de l'animal
De ſa main gauche, et ſoulevant la tête,
La tête lourde, et le front engourdi,
Du mécréant qui ronfle apeſanti,
Elle s'ajuſte, et ſa droite elevée
Tranche le cou du brave debauché.
De ſang, de vin, la couche eſt abreuvée;
Le large tronc de ſon chef détaché
Rougit le front de la noble héroine
Par trente jets de liqueur purpurine.
Notre amazône alors ſaute du lit,
Portant en main cette tête ſanglante,
Et va trouver ſa compagne tremblante,
Qui dans ſes bras tombe, et s'évanouit;
Puis reprenant ſes ſens et ſon eſprit:
Ah! juſte Dieu, quelle femme vous êtes!
Quelle action! quel coup, et quel danger!
Où fuirons-nous? ſi ſur ces entrefaites
Quelqu'un s'éveille, on va nous égorger.
Parlez plus bas, répliqua Roſamore,
Ma miſſion n'eſt pas finie encore,
Prenez courage, et marchez avec moi.
L'autre reprit courage avec effroi.

Leurs deux amans, errans toujours loin d'elles,
Couraient partout ſans avoir rien trouvé.
A Gène enfin l'un et l'autre arivé,
Ayant par terre envain cherché leurs belles,
S'en vont par mer, à la merci des flots,
Des deux objets qui troublent leur repos

Aux quatre vents demander des nouvelles.
Ces quatre vents les portent tour à tour,
Tantôt aux bords de cet heureux ſéjour,
Où des chrétiens le père apoſtolique
Tient humblement les clés du paradis;
Tantôt au fond du golfe adriatique,
Où le vieux doge eſt l'époux de Thétis; (*b*)
Puis devers Naple au rivage fertile
Où Sannazar eſt trop près de Virgile. (*c*)
Ces dieux mutins, promts, ailés, et jouflus,
Qui ne ſont plus les enfans d'Orithye,
Sur le dos bleu des flots qu'ils ont émus,
Les ſont voguer à ces gouffres connus,
Où l'onde amère autrefois engloutie
Par la Charybde, aujourdui ne l'eſt plus; (*d*)
Où de nos jours on ne peut plus entendre
Les hurlemens des dogues de Scylla;
Où les géans écraſés ſous l'Etna (*e*)
Ne jettent plus la flâme avec la cendre;
Tant l'univers avec le tems changea.

Le couple errant non loin de Syracuſe
Va ſaluer la fontaine Aréthuſe,
Qui dans ſon ſein tout couvert de roſeaux
De ſon amant ne reçoit plus les eaux. (*f*)
Ils ont bientôt découvert le rivage
Où floriſſaient Auguſtin et Carthage; (*g*)
Séjour affreux, dans nos jours infecté
Par les fureurs et la rapacité
Des muſulmans, enfans de l'Ignorance.

Enfin le Ciel conduit nos chevaliers
Aux doux climats de la belle Provence.

LA, ſur des bords couronnés d'oliviers,
On voit les tours de Marſeille l'antique,
Beau monument d'un vieux peuple ionique. (*h*)
Noble cité, grecque et libre autrefois,
Tu n'as plus rien de ce double avantage;
Il eſt plus beau de ſervir ſous nos rois;
C'eſt, comme on ſait, un bien heureux partage.
Mais tes confins poſſedent un treſor
Plus merveilleux, plus ſalutaire encor.
Chacun connaît la belle Madelène,
Qui de ſon tems ayant ſervi l'Amour,
Servit le Ciel étant ſur le retour,
Et qui pleura ſa vanité mondaine.
Elle partit des rives du Jourdain,
Pour s'en aller au pays de Provence,
Et ſe ſeſſa long-tems par pénitence,
Au fond d'un creux du roc de Maximin. (*i*)
Depuis ce tems un baume tout divin
Parfume l'air qu'en ces lieux on reſpire.
Plus d'une fille, et plus d'un pélerin,
Grimpe au rocher, pour abjurer l'empire
Du dieu d'amour, qu'on nomme eſprit malin.
On tient qu'un jour la pénitente juive,
Prête à mourir, requit une faveur
De Maximin ſon pieux directeur:
Obtenez-moi, ſi jamais il arive
Que ſur mon roc une paire d'amans

En

En rendez-vous viennent paſſer leur tems,
Leurs feux impurs dans tous les deux s'éteignent;
Qu'au même inſtant ils s'évitent, ſe craignent,
Et qu'une forte et vive averſion
Soit de leurs cœurs la ſeule paſſion.
Ainſi parla la ſainte avanturière.
Son confeſſenr exauça ſa prière.
Depuis ce tems ces lieux ſanctifiés
Vous font haïr les gens que vous aimiez.

Les paladins ayant bien vu Marſeilles,
Son port, ſa rade, et toutes les merveilles
Dont les bourgeois rebataient leurs oreilles,
Furent requis de viſiter le roc,
Ce roc fameux, ſurnommé Sainte-Beaume,
Tant célébré chez la gent porte-froc,
Et dont l'odeur parfumait le royaume.
Le beau Français y va par piété,
Le fier Anglais par curioſité.
En graviſſant ils virent près du dôme,
Sur les degrés dans ce roc pratiqués,
Des voyageurs à prier apliqués.
Dans cette troupe étaient deux voyageuſes,
L'une à genoux, mains jointes, cou tendu;
L'autre debout, et des plus dédaigneuſes.

O doux objets! moment inatendu!
Ils ont tous deux reconnu leurs maîtreſſes!
Les voilà donc pécheurs et pécherceſſes,
Dans ce parvis ſi funeſte aux amours.

En peu de mots l'Anglaiſe leur raconte
Comment ſon bras, par le divin ſecours,
Sur Martinguerre a ſu venger ſa honte.
Elle eut le ſoin, dans ce péril urgent,
De ſe ſaiſir d'une bourſe aſſez ronde
Qu'avait le mort; atendu que l'argent
Eſt inutile aux gens de l'autre monde.
Puis franchiſſant dans l'horreur de la nuit
Les murs mal clos de cet affreux réduit,
Le ſabre au poing, vers la prochaine rive
Elle a conduit ſa compagne craintive,
Elle a monté ſur un léger eſquif;
Et, réveillant matelots, capitaine,
En bien payant, le couple fugitif
A navigé ſur la mer de Tyrrène.
Enfin des vents le ſort capricieux,
Ou bien le Ciel, qui fait tout pour le mieux,
Les met tous quatre aux piés de Madelène.

O grand miracle! ô vertu ſouveraine!
A chaque mot que prononçait Judith,
De ſon amant le grand cœur s'afadit;
Ciel, quel dégoût! et bientôt quelle haine
Succéde aux traits du plus charmant amour!
Il eſt payé d'un ſemblable retour.
Ce la Trimouille, à qui ſa Dorothée
Parut long-tems plus belle que le jour,
La trouve laide, imbécile, afectée,
Gauche, mauſſade, et lui tourne le dos.
La belle en lui voyait le roi des ſots,

Le déteſtait, et détournait la vue ;
Et Madelène, au milieu d'une nue,
Goûtait en paix la ſatisfaction
D'avoir produit cette converſion.

Mais Madelène, hélas ! fut bien déçue,
Car elle obtint des ſaints du paradis,
Que tout amant venu dans ſon logis
N'aimerait plus l'objet de ſes faibleſſes,
Tant qu'il ſerait dans ces rochers bénis.
Mais dans ſes vœux la ſainte avait omis
De ſtipuler que les amans guéris
Ne prendraient pas de nouvelles maîtreſſes.
Saint Maximin ne prévit point le cas,
Dont il advint que l'Anglaiſe infidelle
Au Poitevin tendit ſes deux beaux bras,
Et qu'Arondel jouit des doux apas
De Dorothée, et fut enchanté d'elle.
L'abbé Tritême a même prétendu
Que Madelène, à ce troc imprévu,
Du haut du ciel s'était miſe à ſourire.
On peut le croire, et la juſtifier.
La vertu plaît : mais, malgré ſon empire,
On a du goût pour ſon premier métier.

Il ariva que les quatre parties
De Sainte-Beaume à peine étaient ſorties,
Que le miracle alors n'opéra plus.
Il n'a d'effet que dans l'auguſte enceinte,
Et dans le creux de cette roche ſainte.

Au bas du mont, la Trimouille confus
D'avoir haï quelque tems Dorothée,
Rendant juſtice a ſes touchans atraits,
La retrouva plus tendre que jamais,
Plus que jamais elle s'en vit fêtée;
Et Dorothée, en proie à ſa douleur,
Par ſon amour expia ſon erreur
Entre les bras du héros qu'elle adore.
Sire Arondel reprit ſa Roſamore,
Dont le courroux fut bientôt deſarmé.
Chacun aima comme il avait aime:
Et je puis dire encor que Madelène
En les voyant leur pardonna ſans peine.

Le dur Anglais, l'aimable Poitevin,
Ayant chacun leur héroïne en croupe,
Vers Orleans prirent leur droit chemin,
Tous deux brûlans de rejoindre leur troupe,
Et de venger l'honneur de leur pays.
Diſcrets amans, généreux ennemis,
Ils voyageaient comme de vrais amis,
Sans deformais ſe faire de querelles,
Ni pour leurs rois, ni même pour leurs belles.

Fin du neuvième Chant.

Biblioteca Nazionale NAPOLI

Et si jamais je vais en Paradis,
Je n'y serai qu'auprès de Magdelène.
chant 10e

CHANT X.

Agnès Sorel pourſuivie par l'aumônier de Jean Chandos. Regrets de ſon amant, &c. Ce qui advint à la belle Agnès dans un couvent.

Eh quoi, toujours clouer une préface
A tous mes chants ! la morale me laſſe ;
Un ſimple fait conté naïvement,
Ne contenant que la vérité pure,
Narré ſuccinct, ſans frivole ornement,
Point trop d'eſprit ; aucun rafinement,
Voilà de quoi deſarmer la cenſure.
Allons au fait, lecteur, tout rondement ; (*a*)
C'eſt mon avis. Tableau d'après nature,
S'il eſt bien fait, n'a beſoin de bordure.

Le bon roi Charle, allant vers Orléans,
Enflait le cœur de ſes fiers combatans,
Les rempliſſait de joie et d'eſpérance,
Et relevait le deſtin de la France.
Il ne parlait que d'aller aux combats ;
Il étalait une fière allégreſſe ;
Mais en ſecret il ſoupirait tout bas,
Car il était abſent de ſa maîtreſſe.
L'avoir laiſſée, avoir pu ſeulement

De ſon Agnès s'écarter un moment,
C'était un trait d'une vertu ſuprême,
C'etait quiter la moitie de ſoi-même.

Lorsqu'il ſe fut au logis renfermé,
Et qu'en ſon cœur il eut un peu calmé
L'emportement du demon de la gloire,
L'autre demon qui préſide à l'amour,
Vint à ſes ſens s'expliquer à ſon tour;
Il plaidait mieux; il gagna la victoire.
D'un air diſtrait le bon prince écouta
Tous les propos dont on le tourmenta:
Puis en ſa chambre en ſecret il alla,
Où, d'un cœur triſte, et d'une main tremblante,
Il écrivit une lettre touchante,
Que de ſes pleurs tendrement il mouilla;
Pour les ſecher Boneau n'était pas là.
Certain butor, gentilhomme ordinaire,
Fut depêché, chargé du doux billet.
Une heure après, ô douleur trop amère!
Notre courier raporte le poulet.
Le roi, ſaiſi d'une crainte mortelle,
Lui dit: Helas! pourquoi donc reviens-tu?
Quoi, mon billet?.... Sire, tout eſt perdu;
Sire, armez-vous de force et de vertu.
Les Anglais.... Sire.... ah! tout eſt confondu;
Sire.... ils ont pris Agnès et la Pucelle.

A ce propos dit ſans ménagement,
Le roi tomba, perdit tout ſentiment,

Et de ſes ſens il ne reprit l'uſage
Que pour ſentir l'excès de ſon tourment.
Contre un tel coup quiconque a du courage
N'eſt pas, ſans doute, un véritable amant :
Le roi l'était ; un tel événement
Le tranſperçait de douleur et de rage.
Ses chevaliers perdirent tous leurs ſoins
A l'arracher à ſa douleur cruelle ;
Charle fut près d'en perdre la cervelle :
Son père, hélas ! devint fou pour bien moins.
Ah ! cria-t-il, que l'on m'enléve Jeane,
Mes chevaliers, tous mes gens à ſoutane,
Mon directeur, et le peu de pays
Que m'ont laiſſé mes deſtins ennemis !
Cruels Anglais, ôtez-moi plus encore,
Mais laiſſez-moi ce que mon cœur adore.

Amour, Agnès, monarque malheureux !
Que fais-je ici, m'arrachant les cheveux ?
Je l'ai perdue, il faudra que j'en meure.
Je l'ai perdue ; et pendant que je pleure,
Peut-être hélas ! quelque inſolent anglais
A ſon plaiſir ſubjugue ſes atraits,
Nés ſeulement pour des baiſers français.
Une autre bouche à tes lèvres charmantes
Pourait ravir ces faveurs ſi touchantes ?
Une autre main careſſer tes beautés ?
Un autre.... ô ciel ! que de calamités !
Eh qui fait même, en ce moment terrible,
A leurs plaiſirs ſi tu n'es pas ſenſible !

Qui ſait, hélas ! ſi ton tempérament
Ne trahit pas ton malheureux amant ?

Le triſte roi, de cette incertitude
Ne pouvant plus ſouffrir l'inquiétude,
Va ſur ce cas conſulter les docteurs,
Nécromanciens, devins, ſorboniqueurs,
Juifs, jacobins, quiconque ſavait lire. (*b*)

Messieurs, dit-il, il convient de me dire
Si mon Agnès eſt fidelle à ſa foi,
Si pour moi ſeul ſa belle ame ſoupire :
Gardez-vous bien de tromper votre roi ;
Dites-moi tout ; de tout il faut m'inſtruire.
Eux bien payés conſultèrent ſoudain,
En grec, hebreu, ſiriaque, latin ;
L'un du roi Charle examine la main,
L'autre en carré deſſine une figure,
Un autre obſerve et Vénus et Mercure ;
Un autre va, ſon pſautier parcourant,
Diſant *amen*, et tout bas murmurant.
Cet autre-ci regarde au fond d'un verre,
Et celui-là fait des cercles à terre : (*c*)
Car c'eſt ainſi que dans l'antiquité
On a toujours cherché la vérité.
Aux yeux du Prince ils travaillent, ils ſuent ;
Puis louant Dieu tous enſemble ils concluent
Que ce grand roi peut dormir en repos,
Qu'il eſt le ſeul parmi tous les héros
A qui le Ciel, par ſa grâce infinie,

Daigne

Daigne octroyer une fidelle amie ;
Qu'Agnès eſt ſage, et fuit tous les amans.
Puis fiez-vous à meſſieurs les ſavans. (*d*)

CET aumônier terrible, inexorable,
Avait ſaiſi le moment favorable :
Malgré les cris, malgré les pleurs d'Agnès,
Il triomphait de ſes jeunes atraits, (*e*)
Il raviſſait des plaiſirs imparfaits ;
Tranſports groſſiers, volupté ſans tendreſſe,
Triſte union ſans douceur, ſans careſſe,
Plaiſirs honteux qu'Amour ne connaît pas :
Car qui voudrait tenir entre ſes bras
Une beauté qui détourne la bouche,
Qui de ſes pleurs inonde votre couche ?
Un honnête homme a bien d'autres deſirs : (*f*)
Il n'eſt heureux qu'en donnant des plaiſirs.
Un aumônier n'eſt pas ſi dificile ;
Il va piquant ſa monture indocile,
Sans s'informer ſi le jeune tendron
Sous ſon empire a du plaiſir ou non.

LE page aimable, amoureux et timide,
Qui dans le bourg était allé courir,
Pour dignement honorer et ſervir
La déité qui de ſon fort décide,
Revint enfin. Las ! il revint trop tard.
Il entre, il voit le damné de frapart,
Qui tout en feu, dans ſa brutale joie,
Se démenait, et dévorait ſa proie.

Le beau Monroſe, à cet objet fatal,
Le fer en main, vole ſur l'animal;
Du chapelain l'impudique furie
Céde au beſoin de défendre ſa vie;
Du lit il ſaute, il empoigne un bâton,
Il s'en eſcrime, il acolle le page.
Chacun des deux eſt brave champion;
Monroſe eſt plein d'amour et de courage,
Et l'aumônier de luxure et de rage.

Les gens heureux, qui goûtent dans les champs
La douce paix, fruit des jours innocens,
Ont vu ſouvent près de quelque bocage
Un loup cruel, affamé de carnage,
Qui de ſes dents déchire la toiſon,
Et boit le ſang d'un malheureux mouton.
Si quelque chien à l'oreille écourtée,
Au cœur ſuperbe, à la gueule endentée,
Vient comme un trait tout prêt à guerroyer,
Incontinent l'animal carnaſſier
Laiſſe tomber de ſa gueule écumante,
Sur le gazon, la victime innocente;
Il court au chien qui, ſur lui s'élançant,
A l'ennemi livre un combat ſanglant;
Le loup mordu, tout bouillant de colère,
Croit étrangler ſon ſuperbe adverſaire;
Et le mouton, palpitant auprès d'eux,
Fait pour le chien de très ſincères vœux.
C'était ainſi que l'aumônier nerveux,
D'un cœur farouche, et d'un bras formidable,

Se débatait contre le page aimable ;
Tandis qu'Agnès, demi-morte de peur,
Reſtait au lit, digne prix du vainqueur.

L'HOTE et l'hôteſſe, et toute la famille,
Et les valets, et la petite fille,
Montent au bruit ; on ſe jette entre deux :
On fit ſortir l'aumônier ſcandaleux ;
Et contre lui chacun fut pour le page :
Jeuneſſe et grâce ont partout l'avantage.
Le beau Monroſe eut donc la liberté
De reſter ſeul auprès de ſa beauté ;
Et ſon rival, hardi dans ſa détreſſe,
Sans s'étonner alla chanter ſa meſſe.

AGNÈS honteuſe, Agnès au déſeſpoir
Qu'un ſacriſtain à ce point l'eût pollue,
Et plus encor qu'un beau page l'eût vue
Dans le combat indignement vaincue,
Verſait des pleurs, et n'oſait plus le voir.
Elle eût voulu que la mort la plus prompte
Fermât ſes yeux, et terminât ſa honte ;
Elle diſait dans ſon grand déſarroi,
Pour tout diſcours : Ah ! Monſieur, tuez-moi.
Qui vous, mourir ? lui répondit Monroſe ;
Je vous perdrais ! ce prêtre en ſerait cauſe !
Ah ! croyez-moi, ſi vous aviez péché,
Il faudrait vivre, et prendre patience.
Eſt-ce à nous deux de faire pénitence ?
D'un vain remors votre cœur eſt touché ;

Divine Agnès, quelle erreur eſt la vôtre,
De vous punir pour le péché d'un autre!
Si ſon diſcours n'était pas éloquent,
Ses yeux l'etaient; un feu tendre et touchant
Inſinuait à la belle atendrie
Quelque deſir de conſerver ſa vie.

Falut dîner: car, malgré leurs chagrins,
(Chétif mortel, j'en ai l'expérience;)
Les malheureux ne ſont point abſtinence.
En enrageant on fait encor bombance.
Voilà pourquoi tous ces auteurs divins,
Ce bon Virgile, et ce bavard Homère
Que tout ſavant, même en bâillant révère,
Ne manquent point, au milieu des combats,
L'ocaſion de parler d'un repas.
La belle Agnès dîna donc tête à tête,
Près de ſon lit, avec ce page honnête.
Tous deux d'abord également honteux,
Sur leur aſſiette arêtaient leurs beaux yeux;
Puis enhardis tous deux ſe regardèrent,
Et puis enfin tous deux ils ſe lorgnèrent.

Vous ſavez bien que dans la fleur des ans,
Quand la ſanté brille dans tous vos ſens,
Qu'un bon dîner fait couler dans vos veines
Des paſſions les ſemences ſoudaines;
Tout votre cœur cede au beſoin d'aimer:
Vous vous ſentez doucement enflâmer
D'une chaleur bénigne et pétillante;

La chair eſt faible, et le diable vous tente.
Le beau Monroſe, en ces tems dangereux,
Ne pouvant plus commander à ſes feux,
Se jette aux piés de la belle éplorée :
O cher objet ! ô maîtreſſe adorée !
C'eſt à moi ſeul déſormais de mourir,
Ayez pitié d'un cœur ſoumis et tendre :
Quoi, mon amour ne pourait obtenir
Ce qu'un barbare a bien oſé vous prendre !
Ah ! ſi le crime a pu le rendre heureux,
Que devez-vous à l'amour vertueux ?
C'eſt lui qui parle, et vous devez l'entendre.
Cet argument paraiſſait aſſez bon.
Agnès ſentit le poids de la raiſon.
Une heure encor elle oſa ſe défendre ;
Elle voulut reculer ſon bonheur,
Pour acorder le plaiſir et l'honneur,
Sachant très bien qu'un peu de réſiſtance
Vaut encor mieux que trop de complaiſance.
Monroſe enfin, Monroſe fortuné,
Eut tous les droits d'un amant couronné ;
Du vrai bonheur il eut la jouiſſance,
Du prince anglais la gloire et la puiſſance
Ne s'étendaient que ſur des rois vaincus ;
Le fier Henri n'avait pris que la France ;
Le lot du page était bien au deſſus.

MAIS que la joie eſt trompeuſe et légère !
Que le bonheur eſt choſe paſſagère !
Le charmant page à peine avait goûté

De ce torrent de pure volupté,
Que des Anglais arive une cohorte.
On monte, on entre, on enfonce la porte.
Couple enivré des careſſes d'Amour,
C'eſt l'aumônier qui vous joua ce tour. (*g*)
La douce Agnes, de crainte évanouie,
Avec Monroſe eſt auſſitôt ſaiſie;
C'eſt à Chandos qu'on prétend les mener.
A quoi Chandos va-t-il les condamner?
Tendres amans, vous craignez ſa vengeance;
Vous ſavez trop, par votre expérience,
Que cet anglais eſt ſans compaſſion.
Dans leurs beaux yeux eſt la confuſion;
Le déſeſpoir les preſſe et les dévore;
Et cependant ils ſe lorgnaient encore:
Ils rougiſſaient de s'être faits heureux.
A Jean Chandos que diront-ils tous deux? (*h*)

DANS le chemin advint que de fortune
Ce corps anglais rencontra ſur la brune
Vingt chevaliers qui pour Charle tenaient,
Et qui de nuit en ces quartiers rôdaient,
Pour découvrir ſi l'on avait nouvelle
Touchant Agnès, et touchant la Pucelle.

QUAND deux mâtins, deux coqs, et deux amans,
Nez contre nez, ſe rencontrent aux champs,
Lorſqu'un ſupôt de la grâce efficace
Trouve un cou tors de l'école d'Ignace;
Quand un enfant de Luther ou Calvin

Voit par haſard un prêtre ultramontain,
Sans perdre tems un grand combat commence,
A coup de gueule, ou de plume, ou de lauce.
Semblablement les gendarmes de France,
Tout du plus loin qu'ils virent les Bretons,
Fondent deſſus légers comme faucons.
Les gens anglais ſont gens qui ſe défendent;
Mille beaux coups ſe donnent et ſe rendent.

Le fier courſier qui notre Agnès portait
Etait actif, jeune, fringant, comme elle;
Il ſe cabrait, il ruait, il tournait;
Agnès allait ſautillant ſur la ſelle.
Bientôt au bruit des cruels combatans
Il s'effarouche, il prend le mors aux dents.
Agnès envain veut d'une main timide
Le gouverner dans ſa courſe rapide;
Elle eſt trop faible: il lui falut enfin
A ſon cheval remettre ſon deſtin.

Le beau Monroſe, au fort de la mêlée,
Ne peut ſavoir où ſa nimphe eſt allée;
Le courſier vole auſſi promt que le vent;
Et ſans relâche ayant couru ſix mille,
Il s'arêta dans un valon tranquile,
Tout vis-à-vis la porte d'un couvent.
Un bois était près de ce monaſtère:
Auprès du bois une onde vive et claire
Fuit et revient, et par de longs détours,
Parmi des fleurs elle pourſuit ſon cours.

Plus loin s'élève une coline verte,
A chaque automne enrichie et couverte
Des doux préſens dont Noé nous dota,
Lorſqu'a la fin ſon grand-coffre il quita,
Pour réparer du genre humain la perte;
Et que, laſſé du ſpectacle de l'eau,
Il fit du vin par un art tout nouveau.
Flore et Pomone, et la ſeconde haleine
Des doux zéphirs parfument ces beaux champs;
Sans ſe laſſer, l'œil charmé s'y promène.
Le paradis de nos premiers parens
N'avait point eu de valons plus rians,
Plus fortunés; et jamais la nature
Ne fut plus belle, et plus riche, et plus pure.
L'air qu'on reſpire en ces lieux écartes
Porte la paix dans les cœurs agités;
Et des chagrins calmant l'inquiétude,
Fait aux mondains aimer la ſolitude.

Au bord de l'onde Agnès ſe repoſa,
Sur le couvent ſes deux beaux yeux fixa,
Et de ſes ſens le trouble s'apaiſa.
C'était, lecteur, un couvent de nonettes.
Ah! dit Agnès, adorables retraites!
Lieux où le Ciel a verſé ſes bienfaits,
Séjour heureux d'innocence et de paix!
Hélas! du Ciel la faveur infinie
Peut-être ici me conduit tout exprès,
Pour y pleurer les erreurs de ma vie.
De chaſtes ſœurs, épouſes de leur Dieu,

De leurs vertus embaument ce beau lieu ;
Et moi, fameuſe entre les péchereſſes,
J'ai conſumé mes jours dans les faibleſſes.

AGNÈS ainſi parlant à haute voix,
Sur le portail aperçut une croix :
Elle adora d'humilité profonde
Ce ſigne heureux du ſalut de ce monde ;
Et ſe ſentant quelque componction,
Elle comptait s'en aller à confeſſe ;
Car de l'amour à la dévotion
Il n'eſt qu'un pas ; l'un et l'autre eſt faibleſſe.

OR du moutier la vénérable abbeſſe
Depuis deux jours était allée à Blois,
Pour du couvent y ſoutenir les droits.
Ma ſœur Beſogne avait en ſon abſence
Du ſaint troupeau la bénigne intendance,
Elle acourut au plus vîte au parloir,
Puis fit ouvrir pour Agnès recevoir.
Entrez, dit-elle, aimable voyageuſe ;
Quel bon patron, quelle fête joyeuſe
Peut amener aux piés de nos autels
Cette beauté dangereuſe aux mortels ?
Seriez-vous point quelque ange ou quelque ſainte,
Qui des hauts cieux abandonne l'enceinte,
Pour ici-bas nous faire la faveur
De conſoler les filles du Seigneur ?
Agnès répond : C'eſt pour moi trop d'honneur ;
Je ſuis, ma ſœur, une pauvre mondaine ;

De grands péchés mes beaux jours ſont ourdis ;
Et ſi jamais je vais en paradis,
Je n'y ſerai qu'auprès de Madelène.
De mon deſtin le caprice fatal,
Dieu, mon bon ange, et ſurtout mon cheval,
Ne ſais comment, en ces lieux m'ont portée ;
De grands remors mon ame eſt agitée ;
Mon cœur n'eſt point dans le crime endurci ;
J'aime le bien, j'en ai perdu la trace,
Je la retrouve, et je ſens que la grâce
Pour mon ſalut veut que je couche ici.

Ma ſœur Beſogne, avec douceur prudente,
Encouragea la belle pénitente ;
Et de la grâce exaltant les atraits,
Dans ſa cellule elle conduit Agnès ;
Cellule propre et bien illuminee,
Pleine de fleurs, et galamment ornée,
Lit ample et doux : on dirait que l'Amour
A de ſes mains arangé ce ſejour.
Agnès, tout bas louant la Providence,
Vit qu'il eſt doux de faire pénitence.

Après ſoupé (car je n'omettrai point
Dans mes récits ce noble et digne point)
Beſogne dit à la belle étrangère :
Il eſt nuit cloſe, et vous ſavez, ma chère,
Que c'eſt le tems où les eſprits malins (*i*)
Rôdent partout, et vont tenter les ſaints.
Il nous faut faire une œuvre profitable ;

Couchons enſemble, afin que, ſi le diable
Veut contre nous faire ici quelque effort,
Nous trouvant deux, le diable en ſoit moins fort.
La dame errante accepta la partie :
Elle ſe couche, et croit faire œuvre pie,
Croit qu'elle eſt ſainte, et que le Ciel l'abſout ;
Mais ſon deſtin la pourſuivait partout.

PUIS-JE au lecteur raconter ſans vergogne,
Ce que c'était que cette ſœur Beſogne ?
Il faut le dire, il faut tout publier.
Ma ſœur Beſogne était un bachelier,
Qui d'un Hercule eut la force en partage,
Et d'Adonis le gracieux viſage,
N'ayant encor que vingt ans et demi,
Blanc comme lait, et frais comme roſée ;
La dame abbeſſe, en perſonne aviſée,
En avait fait depuis peu ſon ami.
Sœur bachelier vivait dans l'abbaye,
En cultivant ſon ouaille jolie :
Ainſi qu'Achille, en fille déguiſé,
Chez Lycomède était favoriſé
Des doux baiſers de ſa Déidamie.

LA pénitente était à peine au lit
Avec ſa ſœur, ſoudain elle ſentit
Dans la nonain métamorphoſe étrange.
Aſſurément elle gagnait au change.
Crier, ſe plaindre, éveiller le couvent,
N'aurait été qu'un ſcandale imprudent.

Soufrir en paix, ſoupirer, et ſe taire,
Se réſigner eſt tout ce qu'on peut faire.
Puis rarement en telle ocaſion
On a le tems de la reflexion.
Quand ſœur Beſogne à ſa fureur clauſtrale
(Car on ſe laſſe) eut mis quelque intervale,
La belle Agnès, non ſans contrition,
Fit en ſecret cette réflexion :
C'eſt donc envain que j'eus toujours en tête
Le beau projet d'être une femme honnête ;
C'eſt donc envain que l'on fait ce qu'on peut :
N'eſt pas toujours femme de bien qui veut.

Fin du dixième Chant.

NOTES

ET VARIANTES

DU CHANT PREMIER.

N. B. Les notes ſont de M. *de Voltaire* et priſes dans l'édition in-4° de Genève.

Les ſeules notes relatives aux variantes ne ſont pas de l'auteur. Il n'a jamais donné d'autre variante que celle du premier vers du Poëme. Toutes les autres ſont tirées des manuſcrits ou des premières éditions, dont nous entendons parler, en général, en citant celle de 1756 qui leur eſt conforme.

(*a*) PLUSIEURS éditions portent :

Vous m'ordonnez de célébrer des ſaints.

Cette leçon eſt corecte ; mais nous avons adopté l'autre, comme plus récréative. De plus elle montre la grande modeſtie de l'auteur. Il avoue qu'il n'eſt pas digne de chanter une pucelle. Il donne en cela un démenti aux éditeurs qui, dans une de leurs éditions de ſes œuvres, lui ont atribué une ode à ſainte *Geneviève*, dont aſſurément il n'eſt pas l'auteur.

(*b*) Tous les doctes ſavent qu'il y eut, du tems du cardinal de *Richelieu*, un *Chapelain*, auteur d'un fameux poëme de la Pucelle, dans lequel (à ce que dit *Boileau*) *il fit de méchans vers douze fois douze cents*. *Boileau* ne ſavait pas que ce grand homme en fit douze fois vingt quatre cents, mais que par diſcrétion il n'en fit imprimer que la moitié. La maiſon de *Longueville*, qui deſcendait du beau bâtard *Dunois*, fit à l'illuſtre *Chapelain* une penſion de douze mille livres tournois. On pouvait mieux employer ſon argent.

(*c*) *La Motte-Houdart*, auteur d'une traduction en vers de l'Iliade, traduction très abrégée, et cependant très mal reçue. *Fontenelle*, dans l'éloge académique de *la Motte*, dit que c'eſt la faute de l'original.

(*d*) Il y a dans l'édition de 1756 :

Ou pour quelqu'un de ſon académie.

(*e*) *Agnès Sorel*, dame de Fromentau, près de Tours. Le roi *Charle VII* lui donna le château de Beauté-ſur-Marne, et on l'apela dame de *Beauté*. Elle eut deux enfans du roi, ſon amant, quoiqu'il n'eût point de privautés avec elle, ſuivant les hiſtoriographes de *Charle VII*, gens qui diſent toujours la vérité du vivant des rois.

(*f*) Perſonnage feint. Quelques curieux prétendent que le diſcret auteur avait en vue certain gros valet de chambre d'un certain prince ; mais nous ne ſommes pas de cet avis, et notre remarque ſubſiſte, comme dit *Dacier*.

(*g*) Le cromatique procéde par pluſieurs ſemi-tons conſécutifs, ce qui produit une muſique efféminée, très convenable à l'amour.

(*k*) Manuſcrit :

Tout répondait, lecteur, tu dois m'en croire,
A la beauté de ſa gorge d'ivoire.
La volupté, &c.

(*i*) Manuſcrit :

Et du Tokai la liqueur jauniſſante
Dans le cerveau portent un feu brillant ;
Mille bons mots en partent à l'inſtant.
Après dîner on digère, on raiſonne,
On parle, on lit, on médit du prochain,
On fait brailler, &c.

(*k*) Le parlement de Paris fit ajourner trois fois, à ſon de trompe, le roi, alors dauphin, à la table de marbre, ſur les concluſions de l'avocat du roi, *Marigni*. [Voyez les recherches de *Paſquier*.]

(*l*) Ce prince anglais eſt le duc de *Bedfort*, frère puiné d'*Henri V*, roi d'Angleterre, couronné roi de France à Paris.

(*m*) Ce bon *Denis* n'eſt point *Denis* le prétendu aréopagite, mais un évêque de Paris. L'abbé *Hildouin* fut le premier qui écrivit que cet évêque ayant été décapité, porta ſa tête entre ſes bras, de Paris juſqu'à l'abbaye qui porte ſon nom. On érigea enſuite des croix dans tous les endroits où ce ſaint s'était arêté en chemin. Le cardinal de *Polignac* contant cette hiſtoire à madame la marquiſe *du Deffant*, et ajoutant que *Denis* n'avait eu de peine à porter ſa tête que juſqu'à la première ſtation, cette dame lui répondit : *Je le crois bien, il n'y a dans de telles afaires que le premier pas qui coûte.*

(*n*) *Henri V*, roi d'Angleterre, le plus grand homme de ſon tems, beaufrère de *Charle VII*, dont il avait épouſé la ſœur, était mort à Vincennes, après avoir été reconnu roi de France à Paris; ſon frère, le duc de *Bedfort*, gouvernait la meilleure partie de la France au nom de ſon neveu *Henri VI*, reconnu auſſi pour roi de France à Paris par le parlement, l'hôtel de ville, le châtelet, l'éveque, les corps de métiers, et la ſorbonne.

(*o*) *Poton de Saintrailles*, *la Hire*, grands capitaines: *Jean de Dunois*, fils naturel de *Jean d'Orleans* et de la comteſſe d'*Enguien*; *Richemont*, connetable de France, depuis duc de Bretagne; *la Trimouille*, d'une grande maiſon du Poitou.

(*p*) Le préſident *Louvet*, miniſtre d'Etat ſous *Charle VII*.

(*q*) Auréole, c'eſt la couronne de rayons que les ſaints ont toujours ſur la tête. Elle paraît imitée de la couronne de laurier dont les feuilles divergentes ſemblaient environner de rayons la tête des héros; ce qui a fait tirer à quelques-uns l'étimologie d'auréole, de *laurum*, *laureola*; d'autres la tirent d'*aurum*. Saint *Bernard* dit que cette couronne eſt d'or pour les vierges. *Coronam quam noſtrè majores aureolam vocant, credò idcircò nominatam.*

(*r*) Le bâton des augures reſſemblait parfaitement à une croſſe.

(*s*) Ce *Denis*, patron de la France, eſt un ſaint de la façon des moines. Il ne vint jamais dans les Gaules. Voyez ſa légende dans le Dictionnaire philoſophique à l'article DENIS: vous aprendrez qu'il fut d'abord créé évêque d'Athènes par ſaint *Paul*; qu'il alla rendre

une

une visite à la vierge *Marie*, et la complimenta sur la mort de son fils ; qu'ensuite il quita l'évêché d'Athènes pour celui de Paris ; qu'on le pendit, et qu'il prêcha fort éloquemment du haut de sa potence ; qu'on lui coupa la tête pour l'empecher de parler ; qu'il prit sa tête entre ses bras, qu'il la baisait en chemin, en allant à une lieue de Paris fonder une abbaye de son nom.

(*t*) Manuscrit :

Ainsi, vieux fou, pour finir nos querelles,
Cherchez ailleurs, s'il vous plaît, des pucelles.

Fin des notes et variantes du premier Chant.

NOTES
ET VARIANTES
DU CHANT SECOND.

(*a*) Edition de 1756 :

C'eſt à l'Amour à nous cueillir la roſe ;
Mes chers amis, ayons tous cet honneur,
Ainſi ſoit-il ; mais parlons d'autre choſe.
Vers les confins, &c.

(*b*) Il y avait alors ſur toutes les frontières de Lorraine des poteaux aux armes du duc, qui ſont trois alérions ; ils ont été ôtés en 1738.

(*c*) Elle était en effet native du village de Domremi, fille de *Jean d'Arc* et d'*Iſabeau*, âgée alors de vingt ſept ans, et ſervante de cabaret ; ainſi ſon père n'était point curé. C'eſt une fiction poëtique qui n'eſt peut-être pas permiſe dans un ſujet grave.

(*d*) *Montait chevaux à poil, et feſait apertiſes qu'autres filles n'ont point coutume de faire.* Comme dit la cronique de *Monſtrelet*.

(*e*) On lit dans quelques manuſcrits :

Voici le fait. Le père Grisbourdon,
Grand cordelier, grand chercheur d'avanture,
Prêcheur de nonne, écumant de luxure,

Avait juré ſon froc et ſon cordon,
Son Dieu, ſon diable et ſaint François d'Aſſiſe,
Que dans ſes lacs Jeanette ſerait priſe.

D'UNE autre part un large muletier,
Non moins hardi, non moins franc du collier, (*)
Groſſiérement ſoupirait pour la belle,
Et par état ſe croyait né pour elle.
L'ocaſion, la douce égalité
Feſaient pencher Jeane de ſon côté.
Mais ſa pudeur triomphait de la flâme
Qui par les yeux ſe gliſſait dans ſon ame.
Le franciſcain vit ſa naiſſante ardeur;
Mieux qu'elle encor il liſait dans ſon cœur.
Ce moine était grand clerc dans l'art magique,
Art cultivé dans ce beau ſiécle antique,
De nos ſavans en nos jours ignoré,
Car aujourdui tout a dégénéré.
En feuilletant, &c.

(*) Il y a dans un autre manuſcrit :

Le jour, la nuit, montrant ſans fin, ſans terme,
Signes certains de l'amour le plus ferme.
Même on a cru qu'à ce puiſſant objet
Notre héroïne enfin s'aprivoiſait;
Qu'elle ſentait une ſubtile flâme,
Qui par les yeux ſe gliſſait dans ſon ame.
Je n'en crois rien : mais notre cordelier,
Hardi paillard, étant de plus ſorcier,
Alla trouver ce rival ſi terrible;
Puis il lui tint ce diſcours très plauſible.
Puiſſant héros, &c.

(*f*) La ſorcellerie était alors ſi en vogue, que *Jeane d'Arc* elle-même fut brûlée depuis comme ſorcière, ſur la requete de la ſorbonne.

(*g*) Figure de *Pallas*, à laquelle le deſtin de Troye était atachè : preſque tous les peuples ont eu de pareilles ſuperſtitions.

(*h*) Edition de 1762 :

J'aurai, dit-il, ma Jeane en ma puiſſance ;
Je ſuis anglais, je dois faire le bien
De mon pays, et plus encor le mien.

(*i*) Edition de 1756 :

Ce peſant diable eſt maintenant en France,
Avec meſſieurs il ronfle à l'audience,
Dans le parterre il vient bailler le ſoir.

(*k*) Le jéſuite *Girard*, convaincu d'avoir eu de petites privautés avec la demoiſelle *Cadière*, ſa pénitente, fut acuſé de l'avoir enſorcelée en ſouflant ſur elle. [*Voyez les notes du chant troiſième.*]

(*l*) Edition de 1756 :

„ Suis-moi, renonce à tes humbles travaux ;
„ Charle eſt un Jean, et Jeane eſt un héros. „
A ce diſcours, &c.

(*m*) Dans l'édition de 1762, et les éditions précédentes, on liſait :

A ce diſcours terrible et patétique,
Et qui n'eſt point en ſtile académique,
Jeane étonnée, ouvrant un large bec,

Crut quelque tems que l'on lui parlait grec.
Dans ce moment un rayon de la grâce
Dans ſon eſprit porte un jour efficace.

Et dans un manuſcrit :

A ce diſcours conſolant et terrible,
Pris mot pour mot des cahiers de la Bible, &c.

(*n*) Edition de 1756 :

Telle plutôt cette heureuſe griſette
Que la nature ainſi que l'art forma
Pour le *ſérail* ou bien pour l'opéra,
Qu'une maman aviſée et diſcrette,
Au noble lit d'un fermier éleva,
Et que l'Amour, d'une main plus adraite,
Sous un monarque entre deux draps plaça.
Sa vive allure eſt un vrai port de reine,
Ses yeux fripons s'arment de majeſté,
Sa voix a pris le ton de ſouveraine,
Et ſur ſon rang ſon eſprit s'eſt monté.
Or pour hâter, &c.

(*o*) *Débora* eſt la première femme guerrière dont il ſoit parlé dans le monde. *Jahel*, autre héroïne, enfonça un clou dans la tête du général *Sizara* : on conſerve ce clou dans pluſieurs couvens grecs et latins, avec la mâchoire dont ſe ſervit *Samſon*, la fronde de *David*, et le couperet avec lequel la célèbre *Judith* coupa la tête du général *Holoferne* ou *Oſſern*, après avoir couché avec lui.

(*p*) Edition de 1756, et manuſcrit :

Ces pots brillans dont Gédéon défit
De Madian la cohorte infidelle,

Le couperet de la belle Judith,
Cette beauté ſi ſaintement perfide
Qui, pour le Ciel, galamment homicide,
Son cher amant maſſacra dans ſon lit.
Plus d'abondant le ſacré cimeterre
Dont le Sauveur voulut que s'armât Pierre
Pour lui donner une oreille à guérir,
Et de ſon nom laiſſer un ſouvenir.

(q) Lecteur, qui avez du goût, remarquez que notre auteur, qui en a auſſi, et qui eſt au deſſus des prejugés, rime toujours pour les oreilles plus que pour les yeux. Vous ne le verrez point faire rimer *trône* avec *bonne*, *pâte* avec *patte*, *homme* avec *heaume*. Une brève n'a pas le même ſon, et ne ſe prononce pas comme une longue. *Jean* et *chant* ſe prononcent de même.

(r) Avanture décrite dans l'Enéide.

(s) Avanture de l'Iliade.

(t) L'un des grands capitaines de ce tems-là.

(u) Il ne s'apelait point *Roger*, mais *Robert*: cette faute eſt légère; ce fut lui qui mena *Jeane d'Arc* à Tours, en 1429, et qui la préſenta au roi. C'était un bon champenois qui n'y entendait pas fineſſe. Son château était auprès de Brienne en Champagne. J'ai vu ſa deviſe ſur la porte de ce pauvre château: c'était un cep de vigne avec la légende, *Beau, dru et court.* On peut juger par là de l'eſprit du tems.

(x) Edition de 1756:

Un roi de France a toujours dans le cœur,
Malgré le vice, un très grand fonds d'honneur;

Vous l'avez vu derniérement, mes frères,
Lorſque Louis, ſe dérobant des bras
De la beauté qu'exorciſait Linières,
Au bord du Rhin, du fond des Pays-Bas
Vint cogner Charle, et braver le trépas.
Du vieux ſoldat, &c.

(*y*) Effectivement des médecins et des matrones viſitèrent *Jeane d'Arc*, et la déclarèrent pucelle.

(*z*) Etendard aporté par un ange dans l'abbaye de Saint-Denis, lequel était autrefois entre les mains des comtes de *Vexin*.

Fin des notes et variantes du ſecond Chant.

NOTES

ET VARIANTES

DU CHANT TROISIEME.

(*a*) A la fameuſe bataille des Dunes, près de Dunkerque.

(*b*) A Malplaquet près de Mons, en 1709.

Dans l'édition de 1756, au lieu de ces deux vers, on lit :

Le grand Condé fut batu par Turenne,
Créqui vaincu fut enſuite vainqueur,
L'heureux Villars, fanfaron plein de cœur,
Gagna le quite ou double avec Eugène.
De Staniſlas, &c.

Il eſt aiſé de voir que *gagna le quite ou double*, et le *fanfaron plein de cœur*, ne ſont pas de M. de *Voltaire*.

(*c*) Auſſi en 1709.

(*d*) Après un *divin caractère*, on liſait dans l'édition de 1756 :

Avec cela tout eſt humble et ſoumis.
Voyons comment, dans la grande cronique,

Du

Du fin Jéthro le gendre politique
S'y prit jadis pour être plus que roi.
Aux bonnes gens dont Jacob fut le père,
Gens d'eſprit faible et de robuſte foi,
Il dit que Dieu, lui montrant ſon derrière,
L'endoctrinait ſur l'admirable loi
Qui le devait, et les fils de ſon frère,
Entretenir pour jamais à rien faire;
Qu'il lui dictait tous les importans cas
Où les lépreux, les femmes bien apriſes,
Devaient changer de robe et de chemiſes,
Paraître en rue ou reſter dans les draps.
De vingt pétards, et d'autant de fuſées,
Le feu ſaillant, et les brillans éclats,
Sur un rocher caché dans les nuées,
Dont une garde, et des ordres exprès,
Aux curieux interdiſaient l'accès,
Pour les idiots furent une tempête;
Le peuple au loin admirant le fracas,
Du Tout-Puiſſant crut connaître le bras,
Et treſſaillit pour le hardi prophète.
Le drôle avait étudié ſa bête.
Seul au ſommet du miſtérieux mont,
Comme il voulut il fit la quarantaine;
Puis tout à coup ſe montra dans la plaine,
Cornes de bouc flamboyantes au front.
Du phiſicien le brillant phénomène,
Sur les eſprits fit un effet fort promt.
Il dit que Dieu, roulé dans un buiſſon,
A lui chétif avait donné leçon.
C'en fut aſſez; il vit en révérence
Tout un chacun recevoir ſon ſermon.

On crut du Ciel encourir la vengeance,
Si l'on ofait manquer d'obéiſſance
Et de reſpect à monſieur Aaron ;
Et des ſtatuts, dont l'auteur malhabile
Eût mérité les petites-maiſons,
Furent des lois que ce peuple imbécile
Crut renfermer le ſort des nations.
Le bon Numa, de ſa nimphe ſubtile,
S'aida très bien chez les enfans de Mars ;
Le grand Bacchus qui mit l'Aſie en cendre,
L'antique Hercule, et le fier Alexandre,
Et le premier de ces fameux Céſars,
De quelque dieu prétendirent deſcendre.
Ces fiers Romains, à qui tout fut ſoumis,
Domtaient l'Europe au milieu des miracles.
Le Ciel pour eux, &c.

Ces vers ſont encor bien moins dans le ſtile de M. de *Voltaire* que dans celui du capucin *Maubert*, ou du propoſant *la Beaumelle*.

(*e*) On lit dans les manuſcrits :

Denis ſuivit ces exemples fameux :
Du merveilleux il ſe ſervit comme eux ;
Il prétendit que Jeane la pucelle
Chez les Anglais paſsât même pour telle,
Et que Bedfort, et Talbot, et Chandos,
Et Tirconel, qui n'étaient pas des ſots,
Cruſſent la choſe, &c.

(*f*) On apelait autrefois *paradis des fous*, *paradis des ſots*, les limbes ; et on plaça dans ces limbes les ames des imbéciles et des petits enfans morts ſans batême.

Limbe ſignifie *bord*, *bordure* ; et c'était vers les bords de la lune qu'on avait établi ce paradis. *Milton* en parle ; il fait paſſer le diable par le paradis des ſots : *the paradiſe of fools*.

(*g*) Ceci paraît une alluſion aux fameux couplets de *Rouſſeau*.

Je te vois, innocent Danchet,
Grands yeux ouverts, bouche béante.

Une bouche à la Danchet était devenu une eſpéce de proverbe. Ce *Danchet* était un poëte médiocre, qui a fait quelques piéces de téâtre, &c. Au lieu de ces deux vers on en trouve deux autres dans quelques manuſcrits :

Oreille longue avec le chef pointu,
Bouche béante, œil louche, pié tortu.
De l'ignorance, &c.

(*h*) Ce ſont les limbes inventés, dit-on, par un nommé *Pierre Chryſologue*. C'eſt là qu'on envoie tous les petits enfans qui meurent ſans avoir été batiſés ; car, s'ils meurent à quinze ans, ils ſont damnés ſans dificulté.

(*i*) Le ſiſtême fameux du ſieur *Laſs* ou *Law*, écoſſais, qui bouleverſa tant de fortunes en France depuis 1718 juſqu'à 1720, avait encor laiſſé des traces funeſtes, et l'on s'en reſſentait en 1730, qui fut le tems où nous jugeons que l'auteur commença ce poëme.

(*k*) On connaît aſſez, par les excellentes *Lettres provinciales*, les caſuiſtes *Eſcobar* et *Molina*. Ce *Molina* eſt apelé ici *ſufiſant*, par alluſion à la grâce *ſufiſante* et

verſatile, ſur laquelle il avait fait un ſiſtême abſurde, comme celui de ſes adverſaires.

(*l*) Edition de 1756 :

Donne à baiſer une bulle divine ;
Plus d'un prélat la met dévotement
Tout à côté du nouveau Teſtament.
Ciel ! à leurs yeux une cohorte fière
En même tems s'en torche le derrière ;
L'ignatien furieux, éperdu,
Court ſe ſaiſir du ſacré torche-cu.
Dieux ! quels combats ! quels flots d'encre et de bile !
On prêche, on court, on barbouille, on exile.
Toi qui jadis des grenouilles, &c.

(*m*) *Le Tellier*, jéſuite, fils d'un procureur de Vire en Baſſe-Normandie, confeſſeur de *Louis XIV*, auteur de la *bulle* et de tous les troubles qui la ſuivirent, exilé pendant la régence, et dont la mémoire eſt abhorrée de nos jours. Le père *Doucin* était ſon premier miniſtre.

(*n*) Les janſéniſtes diſent que le meſſie n'eſt venu que pour pluſieurs.

(*o*) Ceci déſigne les convulſionnaires, et les miracles ateſtés par des milliers de janſéniſtes, miracles dont *Carré de Mongeron* fit imprimer un gros recueil qu'il préſenta au roi *Louis XV*.

(*p*) Le bon *Pâris* était un diacre imbécile, mais qui, étant un des janſéniſtes les plus zélés, et les plus acrédités parmi la populace, fut regardé comme un ſaint par cette populace. Ce fut vers l'an 1724 qu'on imagina d'aller prier ſur la tombe de ce bon

homme, au cimetière d'une église de Paris érigée à un saint *Médard*, qui d'ailleurs est peu connu. Ce saint *Médard* n'avait jamais fait de miracles ; mais l'abbé *Páris* en fit une multitude. Le plus marqué est celui que madame la duchesse *du Maine* célébra dans cette chanson :

Un décroteur à la royale,
Du talon gauche estropié,
Obtint pour grâce spéciale,
D'être boiteux de l'autre pié.

Ce saint *Páris* fit trois ou quatre cents miracles de cette espéce : il aurait ressuscité des morts si on l'avait laissé faire, mais la police y mit ordre ; de là ce distique connu :

De par le roi, défense à Dieu
D'opérer miracle en ce lieu.

(*q*) *Galilée*, le fondateur de la philosophie en Italie, fut condamné par la congrégation du saint-office, mis en prison, et traité très durement, non seulement comme hérétique, mais comme ignorant, pour avoir démontré le mouvement de la terre.

(*r*) *Urbain Grandier*, curé de Loudun, condamné au feu en 1629 par une commission du conseil, pour avoir mis le diable dans le corps de quelques religieuses. Un nommé *la Menardaie* a été assez imbécile pour faire imprimer, en 1749, un livre dans lequel il croit prouver la vérité de ces possessions.

(*s*) *Eléonore Galigaï*, fille de grande qualité, attachée à la reine *Marie de Médicis*, et sa dame d'honneur, épouse de *Concino Concini*, florentin, marquis d'Ancre, maréchal de France, fut non seulement décapitée à

la Grève, en 1617, comme il eſt dit dans l'abrégé cronologique de l'hiſtoire de France, mais fut brûlée comme ſorcière, et ſes biens furent donnés à ſes ennemis. Il n'y eut que cinq conſeillers qui, indignés d'une horreur ſi abſurde, ne voulurent pas aſſiſter au jugement.

(*t*) Le parlement ſous *Louis XIII* défendit, ſous peine des galères, qu'on enſeignât une autre doctrine que celle d'*Ariſtote*, et défendit enſuite l'émétique, mais ſans condamner aux galères les médecins ni les malades. *Louis XIV* fut guéri à Calais par l'émétique, et l'arêt du parlement perdit de ſon crédit.

(*u*) L'hiſtoire du jéſuite *Girard* et de la *Cadière* eſt aſſez publique; le jéſuite fut condamné au feu comme ſorcier par la moitié du parlement d'Aix, et abſous par l'autre moitié.

(*x*) Edition de 1756:

Aucun de vous n'eſt ſorcier, je vous jure.
Lourdis était auſſi dans ce tableau:
Mais à ſes yeux il n'en put rien paraître.
Il ne vit rien. Le cas n'eſt pas nouveau;
Le plus habile a peine à s'y connaître.
Quand vers la lune ainſi l'on préparait
Contre l'Anglais, &c.

(*y*) *Fontevraud*, *Fontevraux*, *Fons-Ebraldi*, eſt un bourg en Anjou, à trois lieues de Saumur, connu par une célèbre abbaye de filles, chef-d'ordre, érigée par *Robert d'Arbriſſel*, né en 1047, et mort en 1117. Après avoir fixé ſes tabernacles à la forêt de Fontevraud, il parcourut nu-piés les provinces du royaume, afin d'exhorter à la pénitence les filles de joie, et de les atirer dans ſon cloître; il fit de grandes converſions

en ce genre, entr'autres dans la ville de Rouen. Il perſuada la célèbre reine *Bertrade* de prendre l'habit de Fontevraud, et il établit ſon ordre par toute la France. Le pape *Paſchal II* le mit ſous la protection du ſaint-ſiége en 1106. *Robert*, quelque tems avant ſa mort, en conféra le généralat à une dame nommée *Pétronille de Chemillé*, et voulut que toujours une femme ſuccédât à une autre femme dans la dignité de chef de l'ordre, commandant également aux religieux comme aux religieuſes. Trente quatre ou trente cinq abbeſſes ont ſuccédé juſqu'à ce jour à *Pétronille*, parmi leſquelles on compte quatorze princeſſes, et dans ce nombre cinq de la maiſon de *Bourbon*. [Voyez ſur cela *Sainte-Marthe*, dans le quatrième volume du *Gallia Chriſtiana*, et le *Clypeus ordinis Fontebraldenſis* du père de *la Mainferme*.]

(*z*) Edition de 1756 :

Jeane en ces lieux conduite par l'Envie,
Non des Anglais mais d'Agnès ennemie,
Portant culote et brayette au devant,
Large brayette, inutile ornement,
Jeane la brune, en gendarme vêtue,
Va déſormais lui faſciner la vue ;
Jeane plaira, moi je ſerai perdue.
Diſant ces mots, &c.

(*aa*) Il y a grande aparence que l'auteur a ici en vue les héroïnes de l'*Arioſte* et du *Taſſe*. Elles devaient être un peu mal-propres ; mais les chevaliers n'y regardaient pas de ſi près.

(*bb*) Edition de 1756 :

. . . . . *Et gigots à la braiſe.*
La dame Alix, malgré ſon teint flétri,

Parut encor à la troupe bretonne
De bonne prise ; et Robert Makarti,
Brave écossais, vaillant chef de parti,
Dedans sa tente emmena tôt la bonne.
Monsieur Chandos, &c.

(*cc*) Les Anglais jurent *by God*, *damn me*, *blood*, &c. les Allemands *sacrament* ; les Français, par un mot qui est au jurement des Italiens ce que l'action est à l'instrument ; les Espagnols, *voto a Dios*. Un révérend père récolet a fait un livre sur les juremens de toutes les nations, qui sera probablement très exact et très instructif : on l'imprime actuellement.

(*dd*) *Haubert*, *aubergeon*, cote d'armes ; elle était d'ordinaire composée de mailles de fer, quelquefois couvertes de soie ou de laine blanche ; elle avait des manches larges, et un gorgerin. Les fiefs de haubert sont ceux dont le seigneur avait droit de porter cette cote.

(*ee*) *Braguette*, de *braye*, *bracca*. On portait de longues braguettes détachées du haut-de-chausses ; et souvent au fond de ces braguettes on portait une orange qu'on présentait aux dames. *Rabelais* parle d'un beau livre, intitulé : *De la dignité des braguettes* ; c'était la prérogative distinctive du sexe le plus noble ; c'est pourquoi la sorbonne présenta requête pour faire brûler la Pucelle, attendu qu'elle avait porté culote avec braguette. Six évêques de France, assistés de l'évêque de Vinchester, la condamnèrent au feu ; ce qui était bien juste : c'est dommage que cela n'arive pas plus souvent ; mais il ne faut desespérer de rien.

Fin des notes et variantes du troisième Chant.

NOTES ET VARIANTES DU CHANT QUATRIEME.

(*a*) Edition de 1756 :

La froide crainte et la confuſion
Sur les Anglais répandent leur poiſon.
Les cris perçans et les clameurs qu'ils jettent,
Les hurlemens que les échos répètent,
Et la trompette, et le ſon des tambours,
Font un vacarme à rendre les gens ſourds.
Le grand Chandos, toujours plein d'aſſurance,
Leur crie : Enfans, conquérans de la France,
Marchez, à droite, &c.

(*b*) La tour de Babel fut élevée, comme on ſait, cent vingt ans après le déluge univerſel. *Flavien-Joſephe* croit qu'elle fut bâtie par *Nemrod* ou *Nembrod* : le judicieux dom *Calmet* a donné le profil de cette tour élevée juſqu'à onze étages, et il a orné ſon dictionnaire de tailles-douces dans ce goût, d'après les monumens : le livre du ſavant juif *Jaleus* donne à la tour de Babel vingt ſept mille pas de hauteur, ce qui eſt bien vraiſemblable. Pluſieurs voyageurs ont vu les reſtes de cette tour.

Le ſaint patriarche *Alexandre Eutychius* aſſure dans ſes annales que ſoixante et douze hommes bâtirent

cette tour. Ce fut, comme on le ſait, l'époque de la confuſion des langues : le fameux *Becan* prouve admirablement que la langue flamande fut celle qui retint le plus de l'hébraïque.

(*c*) Remarquez qu'à la bataille de Zama, entre *Publius Scipion* et *Annibal*, il y avait des français qui ſervaient dans l'armée carthaginoiſe, ſelon *Polybe* : ce *Polybe*, contemporain et ami de *Scipion*, dit que le nombre était égal de part et d'autre ; le chevalier de *Folard* n'en convient pas : il prétend que *Scipion* ataqua en colonnes ; cependant il paraît que la choſe n'eſt pas poſſible, puiſque *Polybe* dit que les troupes combataient toutes de main à main : c'eſt ſur quoi nous nous en raportons aux doctes.

(*d*) *Nota bene* qu'à Pharſale *Pompée* avait cinquante cinq mille hommes, et *Céſar* vingt deux mille ; le carnage fut grand ; les vingt deux mille céſariens, après un combat opiniatre, vainquirent les cinquante cinq mille pompéiens : cette bataille décida du ſort de la république romaine, et mit ſous la puiſſance du mignon de *Nicomède* la Gréce, l'Aſie mineure, l'Italie, les Gaules, l'Eſpagne, &c.

Cette bataille eut plus de ſuites que le petit combat de *Jeane* ; mais enfin c'eſt *Jeane*, c'eſt notre *Pucelle* : ſachons gré à notre cher compatriote d'avoir comparé les exploits de cette chère fille à ceux de *Céſar* qui n'avait pas ſon pucelage. Les révérends pères jéſuites n'ont-ils pas comparé ſaint *Ignace* à *Ceſar*, et ſaint *François Xavier* à *Alexandre* ? ils leur reſſemblaient comme les vingt quatre vieillards de *Paſcal* reſſemblent aux vingt quatre vieillards de l'Apocalypſe : on compare tous les jours le premier roi venu à *Ceſar* ; pardonnons donc au grave chantre de notre héroïne, d'avoir comparé un petit choc de Bibus aux batailles de Zama et de Pharſale.

(*e*) Il y eut à cette bataille vingt huit mille ſept cents hommes couchés, non pas ſur le careau, comme le dit un hiſtorien, mais dans la boue et dans le ſang; ils furent comptés par le marquis de *Crèvecœur*, aide-de-camp du maréchal de *Villars*, chargé de faire enterrer les morts. [Voyez le Siècle de *Louis XIV*, année 1709.]

(*f*) Aparemment que notre profond auteur donne le nom de *Perſans* aux ſoldats de *Sennacherib* qui étaient Aſſyriens, parce que les Perſans furent long-tems dominateurs en Aſſyrie; mais il eſt conſtant que l'ange du Seigneur tua tout ſeul cent quatre vingt cinq mille ſoldats de l'armée de *Sennacherib* qui avait l'inſolence de marcher contre Jérusalem; et quand *Sennacherib* vit tous ces corps morts, il s'en retourna. Ceci ariva l'an du monde 3293, comme on dit; cependant pluſieurs doctes prétendent que cette avanture toute ſimple eſt de l'an 3295: nous la croyons de 3296, comme nous le prouverons ci-deſſous.

(*g*) Cet endroit paraît imité d'*Homère*. *Milton* fait peſer les deſtins des hommes dans le ſigne de la balance.

(*h*) Alluſion aux ſentimens répandus dans les livres de *Queſnel*, prêtre de l'oratoire.

(*i*) *Aurore Koniſmare*, maîtreſſe du roi de Pologne *Auguſte I*, et mère du célèbre comte de *Saxe*.

(*k*) *Robert d'Arbriſſel*, fondateur du bel ordre de Fontevraud: il convertit en 1100, d'un coup de filet, par un ſeul ſermon, toutes les filles de joie de la ville de Rouen. Il s'impoſa un nouveau genre de martire: ce fut de coucher toutes les nuits entre deux jeunes religieuſes pour tromper le diable, qui aparemment le lui rendit bien. Il n'aimait pas la loi

falique ; car il fit une femme abbé général des moines et moineſſes de ſon ordre.

(*l*) Dans l'édition de 1756, et dans preſque toutes les autres, ce génie ſe nommait *Conculix*. Après *De ſa double nature*, on liſait :

Mais Conculix avait oublié net
De demander un don plus néceſſaire,
Un don ſans quoi nul plaiſir n'eſt parfait,
Un don charmant : eh quoi ? celui de plaire.
Dieu, pour punir ce génie effréné,
Le rendit laid comme un diable incarné ;
Et l'impudique avait deſſous le linge
Odeur de bouc, et poil gris d'un vieux ſinge :
Pour comble enfin, de lui-même charmé,
Il ſe croyait tout fait pour être aimé.
De tous côtés on lui cherchait des belles,
Des bacheliers, des pages, des pucelles ;
Et ſi quelqu'un à ce monſtre laſcif
N'acordait pas le plaiſir malhonnête,
Bouchait ſon nez, ou détournait la tête,
Il était sûr d'être empalé tout vif.

Le ſoir venu, Conculix étant femme,
Un farſadet, de la part de madame
S'en vint prier monſeigneur le bâtard
A manger caille, oie, et bœuf au gros lard,
Dans l'entreſol, tandis qu'en compagnie
Jeane ſoupait avec cérémonie ;
Le beau Dunois tout parfumé deſcend ;
Chez Conculix un ſouper fin l'atend.
Madame avait prodigué la parure,
Les diamans, &c.

(*m*) Selon *Platon* l'homme fut formé avec les deux ſexes. *Adam* aparut tel à la dévote *Bourignon*, et à ſon directeur *Abadie*.

(*n*) La reine de Saba vint voir *Salomon*, dont elle eut un fils, qui eſt certainement la tige des rois d'Ethiopie, comme cela eſt prouvé. On ne ſait pas ce que devint la race d'*Alexandre* et de *Thaleſtris*.

(*o*) *Cléopâtre*.

(*p*) *Ganimède*.

(*q*) Edition de 1756 :

Lors Conculix, qui le crut impuiſſant,
Chaſſa du lit le guerrier languiſſant,
Et prononça la ſentence fatale,
Criant aux ſiens : Sergens, qu'on me l'empale.

Le beau Dunois vit faire incontinent
Tous les aprêts de ce grand châtiment.
Ce fier guerrier, l'honneur de ſa patrie,
S'en va périr au printems de ſa vie.
Dedans la cour il eſt conduit tout nu,
Pour être aſſis ſur un bâton pointu.
Déjà du jour, la belle avancourière, &c.

(*r*) Edition de 1756 :

. . . . . *Et lui fourant au ſein*
Les doigts velus d'une gluante main,
Il a déjà l'héroïne empeſtée
D'un gros baiſer de ſa bouche infectée.
Plus il s'agite, et plus il devient laid.

Jeane, qu'anime une chrétienne rage,
D'un bras nerveux lui détache un ſoufflet,

A poing fermé, ſur ſon vilain viſage.
Le magot tombe, et roule au bas du lit,
Les yeux ſe poche, et le nez ſe meurtrit.
Il crie, il hurle. Une troupe profane
Vient à ſon aide ; on vous empoigne Jeane ;
On va punir ſa fière cruauté
Par l'inſtrument chez les Turcs uſité.

De ſa chemiſe auſſitôt dépouillée,
De coups de fouet en paſſant déchirée,
Elle eſt livrée aux cruels empaleurs.
Le beau Dunois, &c.

(*s*) Edition de 1756 :

Si ce guerrier et ſi cette pucelle
N'ont pu remplir avec toi leur devoir,
Je tiendrai lieu de ce couple rebelle ;
D'un cordelier éprouve le pouvoir.
Tu vois, &c.

(*t*) Edition de 1756 :

On vous dira qu'il n'eſt point de femelle,
Tant pudibonde et tant vierge fût-elle,
Qui n'eût été fort aiſe en pareil cas.
Mais la Pucelle aimait mieux le trépas ;
Et ce ſecours infernal et lubrique
Semblait horrible à ſon ame pudique.
Elle pleurait, &c.

(*u*) Edition de 1756 et manuſcrits :

Pour Conculix, le diſcours énergique
Du cordelier fit ſur lui grand effet ;

Il accepta le marché séraphique.
Ce soir, dit-il, vous et votre mulet,
Tenez-vous prêts ; cependant je pardonne
A ces Français, et vous les abandonne.
Le moine alors, d'un air d'autorité,
Frapa trois coups sur l'animal bâté,
Puis fit un cercle, et prit de la poussière
Que sur la bête il jeta par derrière,
En lui disant ces mots toujours puissans:
Que Zoroastre, &c.

(*x*) Les charlatans ont le bâton de *Jacob* ; les magiciens, les livres de *Salomon*, intitulés *l'Anneau et la Clavicule*. Les conseillers du roi, sorciers à la cour de *Pharaon*, qui firent les mêmes prodiges que *Moïse*, s'apelaient *Jannès* et *Mambrès*. On ne sait pas le nom de la pithonisse d'Endor qui évoqua l'ombre de *Samuel* ; mais tout le monde sait ce que c'est qu'une ombre, et que cette femme avait un esprit *Pithon* ou de *Pithon*.

(*y*) *Zoroastre*, dont le nom propre est *Zerdust*, était un grand magicien, ainsi qu'*Albert le grand*, *Roger Bacon*, et le révérend père *Grisbourdon*.

(*z*) *Nebucad-Nezar*, *Nabuchodonosor*, fils de *Nabo-Polassar*, roi des Caldéens, assiégea Jérusalem, la prit, et fit charger de fers *Joachim*, roi de Juda, qu'il envoya prisonnier à Babylone, l'an du monde 3429. *Nebucad-Nezar* fit un songe, et l'oublia ; les magiciens, les astrologues ni les sages ne purent le deviner ; en conséquence *Arioch*, officier de sa maison, eut ordre de les faire mourir : le jeune *Daniel* devine le songe et l'explique ; ce songe était une statue, &c. A quelque tems de là *Nebucad-Nezar* fit élever un colosse d'or pur, haut de soixante coudées, et large de six ; il obligea tout son peuple assemblé d'adorer

ce coloſſe au ſon du cor, du clairon, de la harpe, de la ſaquebute et du pſalterion ; et ſur le refus qu'en firent *Sadrach*, *Meſach* et *Abed-Nego*, jeunes hébreux, compagnons de *Daniel*, le roi les fit jeter dans une fournaiſe, qu'on chauſa cette fois-là ſept fois plus qu'à l'ordinaire ; et ils en ſortirent ſains et ſaufs. *Nebucad-Nezar* ſongea encor : il vit un arbre grand et fort ; le ſommet touchait les cieux, et les oiſeaux habitaient dans ſes branches. Un ſaint alors deſcendit, et cria : *Coupez l'arbre et l'ébranchez*, &c. *Daniel* expliqua encor ce ſonge ; il prédit au roi qu'il ſerait chaſſé d'entre les hommes, que pendant ſept ans ſon habitation ſerait avec les bêtes, qu'il paîtrait l'herbe comme les bœufs, juſqu'à ce que ſon poil crût comme celui de l'aigle, et ſes ongles comme ceux des oiſeaux ; ce qui ariva. *Tertullien* et ſaint *Auguſtin* diſent que *Nabuchodonoſor* s'imagina être bœuf, par l'effet d'une maladie qu'on nomme *lycanthropie*. Au bout de ſept ans ce prince recouvra ſa raiſon, et remonta ſur le trône : il ne vécut qu'un an depuis ſon rétabliſſement ; mais il l'employa ſi bien, que ſaint *Auguſtin*, ſaint *Jerôme*, ſaint *Epiphane*, *Théodoret*, &c. cités par *Peréïus*, comptent ſur ſon ſalut.

(*aa*) Edition de 1756 :

DENIS voyait avec des yeux de père
De Jeane d'Arc le triſte et piteux cas ;
Faire eût-il dû de Vulcain le faux pas,
Il eût voulu s'élancer ſur la terre.
Mais il était lui-même, &c.

(*bb*) Il ne faut pas confondre *George*, patron de l'Angleterre et de l'ordre de la Jaretière, avec ſaint *George* le moine, tué pour avoir ſoulevé le peuple contre l'empereur *Zénon*. Notre ſaint *George* eſt le capadocien, colonel au ſervice de *Dioclétien*, martiriſé, dit-on, en

en Perſe dans une ville nommée Dioſpole. Mais, comme les Perſans n'avaient point de ville de ce nom, on a placé depuis ſon martire en Arménie, à Mitilène. Il n'y a pas plus de Mitilène en Arménie que de Dioſpole en Perſe. Mais ce qui eſt conſtant, c'eſt que *George* était colonel de cavalerie, puiſqu'il a encor ſon cheval en paradis.

Fin des notes et variantes du quatrième Chant.

NOTES

ET VARIANTES

DU CHANT CINQUIEME.

(*a*) On diſait autrefois *ſainte n'y touche*, et on diſait bien. On voit aiſément que c'eſt une femme qui a l'air de n'y pas toucher ; c'eſt par corruption qu'on dit *ſainte Mitouche*. La langue dégénère tous les jours. J'aurais ſouhaité que l'auteur eût eu le courage de dire *ſainte n'y touche*, comme nos pères.

(*b*) *Satan* eſt un mot caldéen, qui ſignifie à peu-près l'*Arimane* des Perſes, le *Typhon* des Egyptiens, le *Pluton* des Grecs, et parmi nous le diable. Ce n'eſt que chez nous qu'on le peint avec des cornes. [Voyez le ſeptième tome *De formâ diaboli*, du révérend père *Tambourini*.]

(*c*) Dans les premières éditions on liſait :

D'un roi du Nord, de quatorze chanoines,
De deux curés et de quarante moines.

(*d*) *Frapart*, nom d'amitié que les cordeliers ſe donnèrent entre eux dès le quinzième ſiécle. Les doctes ſont partagés ſur l'étimologie de ce mot ; il ſignifie certainement frapeur robuſte, roide joûteur.

(*e*) On ne peut regarder cette damnation de *Clovis* et de tant d'autres, que comme une fiction poëtique; cependant on peut, moralement parlant, dire que *Clovis* a pu être puni pour avoir fait aſſaſſiner pluſieurs régas ſes voiſins, et pluſieurs de ſes parens; ce qui n'eſt pas trop chrétien.

(*f*) *Conſtantin* arracha la vie à ſon beaupère, à ſon beaufrère, à ſon neveu, à ſa femme, à ſon fils, et fut le plus ambitieux, le plus vain, et le plus voluptueux de tous les hommes; d'ailleurs bon catolique: mais il mourut arien, et batiſé par un évêque arien.

(*g*) Edition de 1756:

Si comme toi Conſtantin eſt damné:
Ainſi que lui vingt rois fêtés à Rome
Dans ces bas lieux brûleront à jamais.
Le pape eut beau, pour payer leurs bienfaits,
Les mettre en rouge au livre qu'on renomme,
Leur donner jour, et vouloir qu'on les chomme,
Le diable rit de tous ces beaux décrets.
D'après leur vie il leur lut leurs arêts,
Et chacun d'eux, jugé ſur ſes forfaits,
Rôtit ou bout comme il fut méchant homme.
Riant au nez du fire Conſtantin,
Le cordelier en fort mauvais latin
Fit compliment, puis en marchant admire
Tous les ſecrets du ténébreux empire.

En même rang que ces fameux brigands,
Si fotement célébrés ſur la terre,
Et juſtement dévoués aux tourmens
Dans les enfers, le très révérend frère
Vit ſaint Louis, la fleur de nos patrons,

Ce ſaint Louis, le père des Bourbons!
Il maudiſſait la cruelle manie
Qui, ſur la foi d'un fourbe ultramontain,
Lui fit laiſſer à ſon mauvais deſtin,
Sans nuls galans, ſa femme tant jolie,
Pour s'en aller dans la turque Syrie (*)
Aſſaſſiner le pauvre Sarraſin.
Ce roi bigot, inſenſe paladin,
Qui dans le ciel aurait eu belle place,
S'il eût été tout ſimplement chrétien,
Grillait là-bas, et le méritait bien.
Homme pieux ſans être homme de bien,
Laiſſant le vrai pour prendre la grimace,
Il fut toujours au-delà de la grace,
Et bien plus loin que les commandemens.
Il ſe feſſa, ſe couvrit de la haire,
Il but de l'eau, fit fort mauvaiſe chère;
Onc ne tâta de biſque d'ortolans;
Onc ne mangea ni perdrix ni faiſans.
Sur un chalit, ſans fermer la paupière,
L'eſprit au ciel, la diſcipline en main,
Il atendit ſouvent le lendemain.
Il eut mieux fait, certe, le pauvre ſire,
De ſe gaudir avec ſa Margoton
Tranquilement au ſein de ſon empire.
C'eſt, ſur ma foi, pour aller au démon,
Un ſot chemin que celui du martire.

(*) C'eſt en Egypte que ſaint *Louis* alla faire la guerre, et il mena ſa femme avec lui. Voyez *Joinville*, et concluez que M. de *Voltaire*, qui l'avait lu, n'a pu faire ces vers, d'ailleurs ſi peu dignes de lui.

Cet innocent renta les quinze-vingts,
Pour le moutier dota cent pauvres filles,
Et fonda gîte aux dévots pélerins.
C'eſt bien de quoi le mettre au rang des ſaints;
Mais ſans remors, dans le ſein des familles,
Il répandit de ſes dévotes mains
Les triſtes fruits des combats inhumains,
Et le trépas et l'affreuſe indigence.
Il apauvrit, il dévaſta la France,
Il la remplit de veuves, d'orphelins.
Quel diable eût fait plus de mal aux humains?
Le Grisbourdon le vit, et ſut ſe taire.
Dans un réduit, à feu de réverbère,
Il vit bouillir maints grands prédicateurs,
Riches prélats, caſuiſtes, docteurs,
Moines d'Eſpagne et nonains d'Italie;
De tous les rois les graves confeſſeurs,
De nos beautés les paillards directeurs:
Le paradis ils ont eu dans leur vie.

Dans le foyer d'un grand feu de charbon,
La tête hors d'un énorme chaudron,
Sous un grand fentre en forme de galère,
Le moine vit le féroce Calvin
Qui des deux yeux, au défaut de la main,
Feſait la nique à Luther, ſon confrere,
Puis menaçait un pontife romain.
A ſon regard farouche, atrabilaire,
On connaiſſait de l'orgueilleux ſectaire
Le mauvais cœur, l'eſprit intolérant,
L'ame jalouſe et digne d'un tiran.
Tout en cuiſant, il ſemblait être encore
Dans ſa cité, qu'un galant homme abhorre,

Et que redoute un eſprit dégagé
Des contes vieux et du ſot préjugé,
A voir rôtir Servet le grand apôtre,
Juſte ennemi, toutefois indiſcret,
De ſaint auteur, de ſainte patenôtre,
Rival haï, dont tout le crime était
De raiſonner mieux que lui ne feſait.
Maître Calvin, les yeux chargés d'envie,
Semblait entendre et voir à ſes genoux,
Lui crier grace et demander la vie,
Ce Nivernois, dont il fut ſi jaloux, (*)
Ce ſot prélat, feſeur de boutonnières,
Galant chéri des jeunes chambrières,
Qui préféra les cafards génevois
Aux bonnes gens du pays champenois.
Pendez, pendez, le vilain ſemble dire;
Baiſer foubrette eſt péché dont ma loi
Ne permet point aux huguenots de rire;
Et ce paillard doit périr, ſur ma foi,
Pour avoir eu plus de plaiſir que moi.

Le cordelier, d'une voix de tonnerre
Qu'acompagnait un regard furieux,
Lui dit : Maraud, de quel droit ſur la terre
Prétendis-tu punir l'amour heureux?
Qui t'avoua de la cruelle guerre

(*) *Spifame*, évêque de Nevers, décapité à Genève en 1566. *Calvin* eſt mort en 1564, et il n'était point queſtion de chambrières dans le procès de *Spifame*, qui n'était point réduit à la condition d'artiſan, mais était devenu membre du conſeil des deux cents et de celui des ſoixante. Ceux qui ont fait ces vers n'étaient pas au courant.

Que tu livras à ces enfans des dieux,
Qu'un zéle ardent pour la paix des familles
Conſacre au ſoin de ſoulager les filles?
Dans la fureur dont il était ateint,
Certe le moine allait faire tapage,
Et de Genève à mal mettre le ſaint,
Quand il connut qu'il était dans la cage
Où de ſa main Luciſer même a peint
Tous les damnés que fournira chaque âge.
Quiconque entrait dans ce damné réduit
Se ſentait tôt animé de l'eſprit;
Il croyait voir, il lui ſemblait entendre
Se démener et gémir les portraits.
De l'avenir pénétrant les ſecrets
Comme préſens, ſans jamais s'y méprendre,
Il les avait dans ſon cerveau frapé;
Et des damnés, chez les races futures,
Il devinait les noires avantures
Mieux que prophète ou démon incarné.

Le Grisbourdon dedans la galerie
Venant calmer ſa clauſtrale furie,
Il aperçut dans le fo[illegible] d'un dortoir
Certain frocard, moit[illegible]blanc, moitié noir,
Portant crinière en écuelle arondie.
Au fier aſpect, &c.

(*k*) Les cordeliers ont été de tout tems ennemis des dominicains.

(*l*) Il ſemble que l'auteur n'ait voulu faire ici qu'une plaiſanterie. Cependant ce *Guſman*, inventeur de l'inquiſition, et que nous apelons *Dominique*, fut réellement un perſécuteur. Il eſt certain que les

Languedociens, nommés Albigeois, étaient des peuples fidelles à leur ſouverain, et qu'on leur fit la guerre la plus barbare, uniquement à cauſe de leurs dogmes. Il n'y a rien de plus abominable que de faire périr par le fer et par le feu un prince et ſes ſujets, ſous prétexte qu'ils ne penſent pas comme nous.

(*k*) Edition de 1756 :

Non que je ſois condamné ſans retour,
J'eſpére encor me trouver quelque jour
Avec les ſaints au ſéjour de la gloire ;
Mais en ce lieu je fais mon purgatoire.
Oh ! quand j'aurais, &c.

(*l*) *Condigne*, du latin *condignus* ; ce mot ſe trouve dans les auteurs du ſeizieme ſiecle.

(*m*) Cette guerre n'eſt raportée que dans le livre apocrife ſous le nom d'*Enoch* ; il n'en eſt parlé d'ailleurs dans aucun livre juif. Le chef de l'armée céleſte était en effet *Michel*, comme le dit notre auteur ; mais le capitaine des mauvais anges n'était point *Satan*, c'etait *Semexiah* : on peut excuſer cette inadvertance dans un long poëme.

(*n*) Ancien mot qui ſignifie cimeterre.

Fin des notes et varianles du cinquième Chant.

NOTES

NOTES
ET VARIANTES
DU CHANT SIXIEME.

(*a*) EDITION de 1756 :

Pour Conculix, honteux, plein de colère,
Il s'en alla murmurer chez ſon père.
Mais que devint, &c.

(*b*) Voyez le dix-ſeptième Chant.

(*c*) C'eſt le même page ſur le derrière duquel *Jeane* avait crayonné trois fleurs de lis.

(*d*) *Adonis* ou *Adoni*, fils de *Cinyras* et de *Myrrha*, dieu des Phéniciens, amant de *Vénus Aſtarté*. Les Phéniciens pleuraient tous les ans ſa mort, enſuite ils ſe réjouiſſaient de ſa réſurrection.

(*e*) Manuſcrit :

Dans ce logis était un aumônier,
Fier, peu ſoigneux de dire ſon pſautier.
Tout aumônier, &c.

(*f*) On croit qu'*Annibal* paſſa par la Savoie : c'eſt donc chez les Savoyards qu'eſt le temple de la Renommée.

(*g*) Edition de 1756, et manuscrit :

De ce fatras de volumes nouveaux,
Vers de Danchet, prose de Marivaux,
Nouveau Cyrus, voyage de Séthos,
Tous fort loués et qu'on ne saurait lire ;
Qui l'un par l'autre, &c.

(*h*) Ce ramas est bien vil en effet. Ces gens-là, comme on sait, ont vomi des torrens de calomnies contre l'auteur qui ne leur avait fait aucun mal. Ils ont imprimé qu'il était un plagiaire, qu'il ne croyait pas en DIEU, que le bienfaiteur de la race de *Corneille* était l'ennemi de *Corneille* ; qu'il était fils d'un paysan. Ils lui ont atribué les avantures les plus fausses. Ils ont redit vingt fois qu'il vendait ses ouvrages. Il est bien juste qu'à la fin il chasse cette canaille du sanctuaire de la Renommée, où elle a voulu s'introduire, comme des voleurs se glissent de nuit dans une église pour y voler des calices. [Voyez sur *Sabatier*, nomme ici *Savatier* par dérision, et sur tous ces autres messieurs, le texte et les notes du dix huitième chant.]

(*i*) *Cherubin*, esprit céleste, ou ange du second ordre de la premiere hierarchie. Ce mot vient de l'hebreu *chérub*, dont le pluriel est *chérubin*. Les chérubins avaient quatre ailes comme quatre faces, et des piés de bœuf.

(*k*) Alguazil : *Guazil* en arabe signifie huissier, de là *alguazil*, archer espagnol.

(*l*) Champion vient de champ, pion du champ : *Pion*, mot indien adopté par les Arabes, il signifie soldat.

(*m*) Braquemart, du grec Βραχι-μαχειρα, courte-épée.

Fin des notes et variantes du sixième Chant.

NOTES ET VARIANTES DU CHANT SEPTIEME.

(*a*) Edition de 1756 :

Ce grand Dunois, ce bras à qui tout cède !
Gentil guerrier, noble fils de l'Amour,
Eh quoi ! c'eſt vous, vous l'eſpoir de la France,
Qui me ſauvez et l'honneur et le jour !
Votre nom ſeul aurait ma confiance.
Vous ſaurez donc, &c.

(*b*) Dans les premières éditions on liſait :

Contre l'Egliſe ils n'ont point de courage,
Ardens au mal, de glace pour le bien.
Qu'atendre, hélas ! &c.

(*c*) *Etole* ; ornement ſacerdotal qu'on paſſe par deſſus le ſurplis. Ce mot vient du grec στολὴ, qui ſignifie *une robe longue*. L'étole eſt aujourdui une bande large de quatre doigts. L'étole des anciens était fort diférente ; c'était quelquefois un habit de cérémonie que les rois donnaient à ceux qu'ils voulaient honorer ; de là ces expreſſions de l'Ecriture : *Stolam gloriæ induit eum*, &c.

(*d*) *Buſiris* était un roi d'Egypte qui paſſait pour un tiran.

(*e*) Le *goupillon* eſt un inſtrument garni en tout ſens de ſoies de porc priſes dans des fils d'archal, paſſés à l'extrémité d'un manche de bois ou de métal. Il ſert à diſtribuer l'eau bénite, &c. Cet inſtrument était uſité dans l'antiquité ; on s'en ſervait pour aroſer les initiés de l'eau luſtrale.

(*f*) *Sternum*, terme grec, comme ſont preſque tous ceux de l'anatomie ; c'eſt cette partie anterieure de la poitrine à laquelle ſont jointes les cotes : elle eſt compoſée de ſept os, ſi bien aſſemblés qu'ils ſemblent n'en faire qu'un. C'eſt la cuiraſſe que la nature a donnée au cœur et aux poumons.

(*g*) *Atlas*, la première vertébre du cou : elle ſoutient tous les fardeaux qu'on poſe ſur la tête, laquelle tourne ſur cet *atlas* comme ſur un pivot.

(*h*) *Pubis*, de puberté, os baré, qui ſe joint aux deux hanches, *os pubis*, *os pectinis*.

(*i*) *Coccis*, κόκκυξ, croupion, placé immédiatement au deſſous de l'os *ſacrum*. Il n'eſt pas honnête d'etre bleſſé là.

(*k*) *Salade* ; on devrait dire *célade*, de *celata* ; mais le mauvais uſage prévaut partout.

Fin des notes et variantes du ſeptième Chant.

NOTES

DU CHANT HUITIEME.

(*a*) L'ABBÉ *Tritême* n'était point de Picardie ; il était du diocéſe de Trèves ; il mourut en 1516. Nous n'oſerions aſſurer que ſa famille ne fût pas d'origine picarde ; nous nous en raportons au ſavant auteur qui ſans doute a vu le manuſcrit de la Pucelle dans quelque abbaye de bénédictins.

(*b*) Le *radius* et l'*ulna* ſont les deux os qui partent du coude et ſe joignent au poignet ; l'*humerus* eſt l'os du bras qui ſe joint à l'épaule.

(*c*) C'eſt dans la Marche d'Ancône qu'eſt la maiſon de la Vierge, aportée de Nazareth par les anges ; ils la mirent d'abord en dépôt en Dalmatie pendant trois ans et ſept mois, et enſuite la posèrent près de Ricanati. Sa ſtatue eſt de quatre piés de haut ; ſon viſage noir ; elle porte la même tiare que le pape : on connait ſes miracles et ſes tréſors.

(*d*) Ils ne s'arêtèrent pas d'abord à *Loretto* ; c'eſt une inadvertance de notre auteur : *non ego paucis offendor maculis*. Cependant on peut dire pour ſa défenſe, que les anges s'arêtèrent enfin à Lorette, eux et la maiſon, après avoir eſſayé de pluſieurs autres pays qui ne plurent point à la ſainte Vierge. Cette avanture ſe paſſa ſous le pontificat de *Boniface VIII*, dont on dit qu'il uſurpa ſa place comme un renard, qu'il s'y comporta comme un loup, et qu'il mourut comme

un chien. Les hiſtoriens qui ont parlé ainſi de *Boniface* n'avaient pas de penſion de la cour de Rome.

(*e*) Briſtol et Cambridge, deux villes célébres, la premiere par ſon commerce, la ſeconde par ſon univerſité qui a eu de grands hommes.

Fin des notes du huitième Chant.

NOTES

DU CHANT NEUVIEME.

(*a*) Il n'eſt lecteur qui ne connaiſſe la belle *Judith*. *Débora*, brave épouſe de *Lapidoth*, défit le roi *Jabin*, qui avait neuf cents chariots armés de faulx, dans un pays de montagnes où il n'y a aujourdui que des ânes. La brave femme *Jahel*, épouſe de *Haber*, reçut chez elle *Sizara*, maréchal général de *Jabin*; elle l'enivra avec du lait, et cloua ſa tête à terre, d'une tempe à l'autre, avec un clou; c'était un maître clou, et elle une maîtreſſe femme. *Aod* le gaucher alla trouver le roi *Eglon* de la part du Seigneur, et lui enfonça un grand couteau dans le ventre avec la main gauche, et auſſitôt *Eglon* alla à la ſelle. Quant à *Simon Barjone*, il ne coupa qu'une oreille à *Malchus*, et encor eut-il ordre de remettre l'épée au fourreau; ce qui prouve que l'Egliſe ne doit point verſer le ſang.

(*b*) On ſait que le doge de Veniſe épouſe la mer.

(*c*) *Sannazar*, poëte médiocre, enterré près de *Virgile*, mais dans un plus beau tombeau.

(*d*) Autrefois cet endroit paſſait pour un goufre très dangereux.

(*e*) L'Etna ne jette plus de flâmes que très rarement.

(*f*) Le paſſage ſouterrain du fleuve Alphée, juſqu'à la fontaine Arethuſe, eſt reconnu pour une fable.

(*g*) Saint *Auguſtin* était évêque d'Hippone.

(*h*) Les Phocéens.

(*i*) Le rocher de Saint-Maximin eſt tout auprès ; c'eſt le chemin de la Sainte-Baume.

Fin des notes du neuvième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT DIXIEME.

(*a*) Edition de 1756 :

Va donc, Voltaire, au fait plus rondement,
C'eſt mon avis, &c.

Ce vers eſt une nouvelle preuve que M. de *Voltaire* n'eut aucune part à la publication des premières éditions de ce poëme, et qu'elles furent faites par ſes ennemis.

(*b*) Ces ſortes de divinations étaient fort uſitées ; nous voyons même que le roi *Philippe III* envoya un évêque et un abbé à une béguine de Nivelle auprès de Bruxelles, grande devineresſe, pour ſavoir ſi *Marie de Brabant*, ſa femme, lui était fidelle.

(*c*) Edition de 1756 :

Il n'eſt aucun qui doute de ſon art ;
Aucun ne croit qu'un diable n'y prend part.
Aux yeux du prince, &c.

(*d*) *Ibid.* Ils ſe trompaient, hélas ! les bonnes gens :
Agnès aimait ; . . . . . .
Puis fiez-vous, &c.

(*e*) *Ibid.* Il triomphait de ſes jeunes atraits ;
Et l'acablant de ſa mâle éloquence,

Il raviſſait des plaiſirs imparfaits :
Volupté triſte, et fauſſe jouiſſance,
Plaiſirs honteux, &c.

(*f*) *Ibid.* A ſes baiſers il veut que l'on ripoſte,

Et qu'on l'invite à . . . . . .

On retrouve ici le ſtile des éditeurs, et l'on voit que ces vers ont été interpolés.

(*g*) Edition de 1756 :

On prend Agnès, on prend ſon ami tendre ;
Devers Chandos on s'en va les mener ;
Certes au diable il me faudrait donner,
Pour vous décrire et pour vous bien aprendre
L'effroi, le trouble et la confuſion,
Le déſeſpoir, la déſolation,
L'amas d'horreurs, l'état épouvantable
Qui le beau page et ſon Agnès acable.
Ils rougiſſaient, &c.

(*h*) Le dixième chant de l'édition de 1762 eſt diviſé en deux dans l'édition de 1756, où le huitième chant finit par ce vers :

A Jean Chandos que diront-ils tous deux ?

Et le neuvième commence par celui-ci :

Dans le chemin advint que de fortune.

(*i*) Ce ne fut jamais que pendant la nuit que les lémures, les larves, les bons et mauvais génies aparurent ; il en était de même de nos farfadets, le chant du coq les feſait tous diſparaître.

Fin des notes et variantes du dixième Chant et du tome premier.

360198

TABLE

DES CHANTS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

AVERTISSEMENT DES EDITEURS. Page 5

PREFACE de Dom *Apuleïus Riſorius*, bénédictin. 17

CHANT PREMIER. Amours honnêtes de *Charle VII* et d'*Agnès Sorel*. Siége d'Orléans par les Anglais. Aparition de ſaint *Denis*, &c. 27

CHANT II. *Jeane*, armée par ſaint *Denis*, va trouver *Charle VII* à Tours : ce qu'elle fit en chemin, et comment elle eut ſon brevet de pucelle. 41

CHANT III. Deſcription du palais de la Sotiſe. Combat vers Orléans. *Agnès* ſe revêt de l'armure de *Jeane* pour aller trouver ſon amant : elle eſt priſe par les Anglais, et ſa pudeur ſoufre beaucoup. 59

CHANT IV. *Jeane* et *Dunois* combatent les Anglais. Ce qui leur arive dans le château d'*Hermaphrodix*. 74

CHANT V. Le cordelier *Grisbourdon* qui avait voulu violer *Jeane* eſt en enfer très juſtement. Il raconte ſon avanture aux diables. 95

CHANT VI. Avanture d'*Agnès* et de *Monroſe*. Temple de la renommée. Avanture tragique de *Dorothée*. 106

CHANT VII. Comment *Dunois* ſauva *Dorothée* condamnée à la mort par l'inquiſition. 123

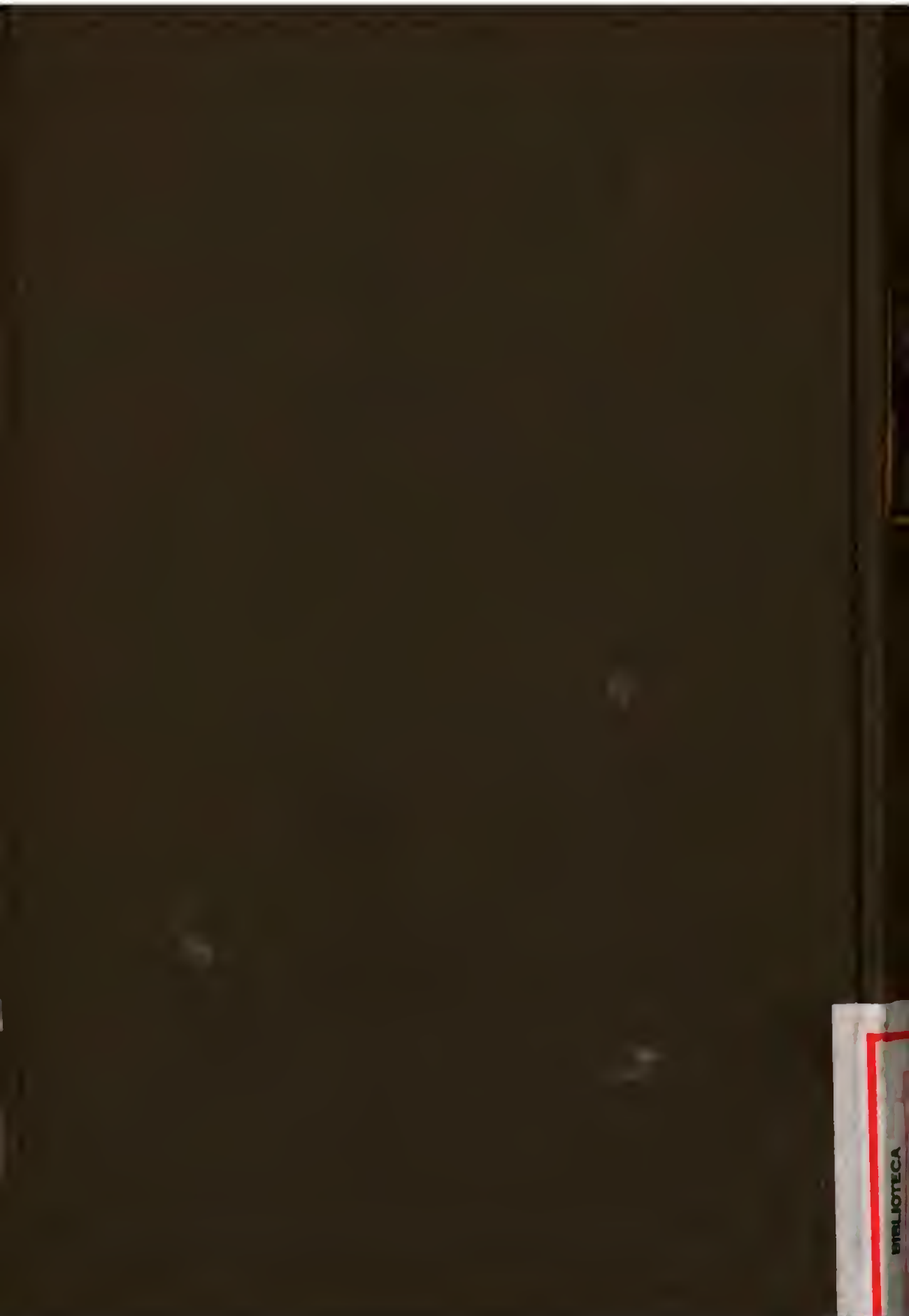
CHANT VIII. Comment le charmant *la Trimouille* rencontra un Anglais à notre Dame de Lorette, et ce qui s'enſuivit avec ſa *Dorothée*. 137

CHANT IX. Comment *la Trimouille* et ſire *Arondel* retrouvèrent leurs maîtreſſes en Provence; et du cas étrange advenu dans la Sainte-Beaume. 153

CHANT X. *Agnès Sorel* pourſuivie par l'aumônier de *Jean Chandos*. Regrets de ſon amant, &c. Ce qui advint à la belle *Agnès* dans un couvent. 165

NOTES ET VARIANTES. 181 et ſuiv.

Fin de la Table du tome premier.


BIBLIOTECA
Digitized by Google